Der unterhaltende Arzt

über

Gesundheitspflege, Schönheit, Medicinalwesen, Religion und Sitten.

von

D. Johann Clemens Tode,

Königl. Hofmedikus und Professor an der Universität zu Kopenhagen.

Erstes Bändchen.

BIBLIOTHECA
CIVITATIS
B[redacted]GENSIS.

Nihil non veri dicere ausus.

Kopenhagen und Leipzig,
bey Faber und Nitschke, 1785.

Den

Herrn Hofrath

Wieland

ersucht

der Verfasser des unterhaltenden Arztes

ehrerbietigst,

gegenwärtiges Bändchen

als

ein geringes Merkmal

der

vollkommensten Verehrung

und der

lebhaftesten Dankbarkeit

für

die bezauberndste, labendste und lehrreichste

Unterhaltung

gütigst anzunehmen.

EPITRE
A
WIELAND

O TOI qui reçus en partage
Plus de bon gout & de bon ſens,
Plus de genie & de talens,
De ſentiment, de feu, de force & de courage,
Que tant d'auteurs qu'idolatre cet age;
Toi, dont le ſavoir & l'éſprit
Pourroient faire l'aumone à maint fier erudit,
Donner dequoi briller à dix fameux poëtes,
Et prêter du merite à vingt illuſtres têtes;
WIELAND permets qu'un ſenſible lecteur,
Du blond fils de Latone éléve à double titre,
Oſe T'adreſſer une épitre,
Aſſez longue pour faire peur.

EPITRE en vers françois! Cela Te fera rire;
Mais en riant Tu daigneras la lire.
Voilà mon voeu rempli. Puis Tu dois avouer

Que, si ma Muse a l'air d'être un peu vaine,
Quand elle prétend Te chanter
Dans la langue qu'on parle aux rives de la Seine,
Au moins je ne suis point de ces rimeurs chetifs,
Qui ne rougissent plus de rendre avec emphase
Dans leurs vers vraiment fugitifs
De grands hommages exclusifs
Aux fils de Theut; qui ne font jamais grace
A quiconque entreprend de placer au Parnasse
Un vil chantre françois; & qui n'hésitent pas
De juger les Rousseau, les Gresset, les Thomas,
Sans avoir digéré Pepliers ou Curas.

NON, si j'ose pousser la hardiesse
Iusqu'au point de vouloir T'apprécier,
Et si je ne crains pas de prononcer,
Que, selon moi, WIELAND est le premier
De tous ceux qui sont chers aux nymphes du Permesse,
Ce n'est point suivre aveuglement,
Sans un choix refléchi, la voix du sentiment.

C'EST pourtant cette voix, qui m'apelle, m'inspire,
Me retrace en ce jour Ton merite vainqueur.

Les

Les vers hardis que Tu vas lire
Sont le langage de mon coeur.
Ils ſont dictés par la reconnoiſſance.
Après vingt ans de jouiſſance,
Après mille plaiſirs que Tu ma's fait gouter,
Il eſt bien tems de Te remercier.
Un Ariſtarque enflé d'orgueil & d'arrogance,
Symptomes peu douteux d'une docte impuiſſance,
Dut il cent fois m'en accuſer;
En Te rendant juſtice euſſé-je à redouter
La haine de certaine engeance,
Qui, nouvelle Hermandad, voudroit bruler
Tout ce qui n'admet point ſa competence,
Mépriſe ſon ſyſteme & nuit à ſa finance;
Je riſque tout: je veux Te celebrer.
Trop menager Ta modeſtie,
C'eſt être tant ſoit peu complice de l'envie.

Tu la fais enrager depuis longtems.
Les charmes de Tes premiers chants
Etonnerent la Germanie.
Quelle force! quelle harmonie!
Quelle maturité de gout & de talens!
Voilà l'eccho de Tes accens.

Dès Ton début Tu fus modele;
Ton ſuccès enflamma Ton zele;
Dix fois Ta main cueillit les lauriers les plus beaux;
Dix fois Tu vins encore en cueillir de nouveaux.

OUI, vrai prodige litteraire,
Genie inépuiſable autant que créateur,
Toujours changeant d'exploits & de carriere,
De Toi-meme Tu fus l'émule & le vainqueur.

DE Ton éſprit le jeu magique
Donne du coloris aux plus legers objets,
Au ſerieux il prête des attraits
Et de la nobleſſe au comique.
Tu réunis l'utile à l'élégant
Et l'inſtructif à l'amuſant;
A travers de ton badinage
L'on reconnoit à chaque page
L'homme de monde & de talent,
Le literateur & le ſage.

GLOIRE & liberateur de l'Art,
Tu l'ornes ſans clinquant, Tu l'embellis ſans fard.

Du bon ſens, de l'éſprit Tu briſas les entraves,
Ce joug ſacré pour les rimeurs éſclaves.
Juſques ici maint froid docteur,
Jamais ne donnant rien au coeur,
S'erigeoit par la regle en tyran du genie.
Miniſtre de la Poeſie,
Le metre, habile ſeducteur,
Du throne de ſa reine aſſujettie
S'étoit rendu l'uſurpateur.
Par Toi, WIELAND, par Ton talent vengeur
Cette fille du ciel eſt affranchie.
Elle jouit de tous ſes droits;
C'eſt de Toi qu'elle attend le code de ſes loix.

PEINTRE chéri de la Nature
Elle étale pour Toi ſa beauté vraie & pure,
Et Te fait voir le jeu de ſa puiſſante main,
Tantot dans les replis du coeur humain,
Tantot dans le tiſſu de ſa riche parure.

CHANTRE des dieux, digne de Tes heros,
Tu ne les peinds pas, comme Homere,
Mauvais ſujets, jurant à tout propos,
Ulcérés de rancune, écumant de colere,

Grands raisonneurs, consequemment grands sots;
On les voit tous, graces à Ta maniere,
Doués d'un très-bon caractere,
Affables, gracieux, & surtout très-humains,
Amis de la décence & du mystere,
Enfin, ce sont des souverains.

AUSSI T'assurent-ils la plus parfaite gloire.
Aux neuf soeurs ils ont ordonné
De veiller, que jamais Tu ne sois surpassé,
Et de combiner Ta mémoire
Avec leur immortalité.

OUI, tout ce qu'il y a d'aimable
Sur l'Olympe & sur l'Helicon,
T'a pris sous sa protection;
Et par les plus beaux dons Te rend incomparable.

C'EST d'Apollon & d'Erato,
De Calliope & de Clio,
De Melpomene & de Thalie,
Et de Ta reine, Polymnie,
Que Tu reçus Ton séduisant pipeau,

Ta harpe d'or, Ta ravissante lyre,
Ton cothurne & Ton brodequin.
C'est leur souffle & leur feu divin
Qui dirige Ton vol, qui T'enflamme & T'inspire.

A TES travaux ingenieux
Tour à tour une Aganippide,
Une Grace, un Amour préside,
Et ce sont les Ris & les Jeux,
Qui font les redacteurs de Ton charmant Mercure,
De ce recueil si précieux,
De cette riche bigarrure,
Dont Tes détracteurs envieux
Font en secret leur plus chere lecture.

PAR l'éloge le plus flatteur
Minerve recompense un excellent docteur,
Dont la science enchanteresse
A cet age enivré de folie & d'erreur
Sait faire gouter la sagesse.
Versé dans les arts du Permesse,
En badinant il cache avec adresse
Chaque austere leçon dans une belle fleur,
Qui nous frappe & nous interesse

Par ſes fines couleurs, par ſa delicateſſe
Et par l'éclat de ſa fraicheur;
Chacun en eſt épris, chacun ſ'empreſſe
De jouir de ſa rare odeur,
On la flaire à longs traits, on y revient ſans ceſſe,
Et plus on ſ'abandonne à cette douce yvreſſe,
Plus la vertu ſe gliſſe dans le coeur.
Elle déſcend juſques au fond de l'ame,
Peint le précepte en traits de flame;
L'homme voit clair, voit ſes égaremens
Et nouvel Agathon, briſe le joug des ſens.

LA déeſſe applaudit à ces merveilles
„Tu me ſers mieux," dit elle, „auteur ſpirituel,
Par ce ſtyle riant & ce ton naturel,
Qu'un raiſonneur, qui dans ſes doctes veilles
Enfante un grand diſcours, bien froid, bien ſolemnel,
Et croit parler à l'ame en parlant aux oreilles.
Qui veut toucher le coeur, ſe garde de precher;
Qui veut dans le ſiecle où nous ſommes,
Inſtruire & corriger les hommes,
Aprenne le ſecret de les intéreſſer.

Aimables

Aimables jeux, plaisanteries fines,
Piquans recits, stances badines
Tableaux vivans, jamais vus de trop près,
Voilà, WIELAND, Ton art & Tes brillans succès.
Généreux & poli, même dans la satyre,
Tu ne maltraites pas les sots dont Tu fais rire.
Le fou se divertit de Tes naïfs portraits;
Il y voit ses travers sans y trouver ses traits.
Jamais Tu ne perdis le droit de plaire.
Tu ne risques rien avec Ton savoir faire;
Quand Tu peinds les cagots, les femmes & les grands,
Tu masques tout, jusques aux lieux & tems,
Et quand Tu portes la lumiere
Sur les originaux d'Athenes ou d'Abdere,
Par la reflexion l'on voit des Allemands.
Mais songe que c'est moi, qui Te formai, qui T'aime;
C'est Pallas qui reçut Tes premiers voeux.
Tu les as bien remplis; sers-moi toujours de même;
Conserve-moi Ton zele courageux
Ta noble ardeur, Tes efforts généreux.
Combats des Hippias les dogmes dangereux,

Et jusques sous le diademe
Sois éstimé du sage & cher au vertueux.
Du rimailleur jaloux ne crains point la bassesse,
Ni de la clique les complots;
Par mon égide vengeresse
Tu verras confondus les fourbes & les sots.„

QUAND Tu chantas la douce sympathie
Qui penetroit Sinibalde & Clelie;
Quand Tes accords expressifs, enchanteurs,
Firent connoitre à tous les coeurs
Qu'il n'est d'autre bonheur supreme,
Que d'être aimé de l'objet que l'on aime,
Tout, jusques à Tes rivaux même,
Rendit hommage à Ton art tout-puissant,
Et Venus attendrie, en soupirant
Sentit la verité, la force de Ton chant.

„Venez, „dit-elle,“ aimables Graces,
Tendres Amours, folatres Ris
Vous, qui suivez toujours les traces
Des écrivains que je chéris.

Vous qui de myrthes & de roses
Ceignites le sublime front

Du

Du chantre des Metamorphoses;
Et du joyeux Anacreon;

Couronnez cette heureuse tête,
Source de tant de vers charmans;
Du Philosophe & du Poëte
WIELAND rassemble les talens.

Il reunit au feu d'Horace,
De Pope la précision,
La pureté du Metastase
Et la noblesse d'Addison.

La veine féconde & facile
D'Ovide coule dans son chant;
Mais comme celle de Virgile
Elle se refuse au clinquant.

De Properce il a la finesse,
Plus on le lit plus il est beau;
C'est de Kleist la delicatesse,
La male vigueur de Boileau.

Il attendrit comme Tibulle,
Comme Petrarque il est touchant;
Mais il y mêle de Catulle
Et du grand Haller le piquant.

Si Spencer produisit des Fées,
C'est WIELAND qui les embellit.
Par lui je les trouve animées,
Pleines de graces & d'ésprit.

Quand sa puissante fantaisie
Agit, s'échaufe, prend l'essor,
Je vois revivre le genie
Qui crea Roland & Medor.

Ses feux repandent sur la fable
La vraisemblance & l'interêt;
Par eux tout devient agréable;
Ils font briller le moindre objet.

De ses chants la douce magie
Fait renaitre, fait exister,
Quand je lis de son Aspasie,
Je la vois, je l'entends parler.

Que sa Musarion est belle!
Qu'elle a de charmes & d'appas!
Tout coeur sensible fait pour elle
Les tendres voeux de Phanias.

Tableaux rians, scenes plaisantes,
A tout il donne un noble ton;

Il a le crayon de Cervantes
Avec les couleurs d'Hamilton.

Le gai, le charmant la Fontaine
Lui laissa son plus pur pinceau,
Pour nous donner la prétentaine
Des filles du bon Schach Bambo.

Déja son beau talent de plaire
L'a rendu cher aux étrangers;
Il seroit un autre Voltaire,
S'il pouvoit souiller ses lauriers.

Pourtant par un défaut factice
Il amuse ses envieux.
Il adopte un cruel caprice
Trop commun aux conteurs heureux.

Scarron ne finit point l'histoire
De l'irritable Ragotin;
Hamilton ferma le Grimoire
Qui fit agir son Facardin.

Et deux fois Crebillon déploye
Son esprit & sa cruauté:
Il plante là la Grue & l'Oye
Il abandonne l'Egaré.

WIELAND a rempli ſa Zenide
Et ſon Idris de chaſtes feux,
Mais en dépit des loix de Gnide
Il ne couronne point leurs voeux.

Il veut que les plus durs des êtres,
Trois graves juges des ſavans,
Trois prudes & trois petits-maitres
Sollicitent pour les amans.

Expliquez lui, filles cheries,
Amours badins, jeunes deſirs,
Combien je hais ces tyrannies,
Combien peu j'aime les martyrs.

Je déſavouai la ſageſſe
Des Calprenede & des Urfé,
Qui ne donnoient une princeſſe
Qu'après dix ans de loyauté.

Je haïs Arnaud, ce ſauvage,
Toujours bourreau de quelque amant.
C'étoit un monſtre: dans ſa rage
Il ſ'eut immolé ſon enfant.

Jamais je ne ſerai propice
Aux chantres qui font tout mourir;

Quand

Quand je demande un ſacrifice
Je veux qu'il faſſe du plaiſir.

WIELAND, ſuſpendant l'éſperance
De deux nobles & tendres coeurs,
Fera mourir d'impatience
Et ſes amans & ſes lecteurs.

Tachez de vaincre ce caprice,
Tachez de fléchir l'obſtiné.
Ou bien gagnez par l'artifice
Ce qu'il refuſe à la pitié.

Déguiſez-vous, divines graces
Cachez vos charmes raviſſans
Sous le lin & ſous les grimaces
Des Chatouilleuſes de ces tems.

Choiſiſſez trois de plus aimables,
Des plus legers d'entre mes Jeux;
Qu'ils deviennent trois Agréables,
Bien roués, bien avantageux.

Quant à l'ambaſſade critique
Chargez en trois méchans Amours;
Qu'ils annoncent l'éſprit de clique,
Le ton d'oracle de ces jours.

Allez tous en cérémonie
Chez l'arbitre du ſort d'Idris.
Quand ſa loi bizarre eſt remplie,
Il tiendra ce qu'il a promis.

S'il ſe rend à votre priére,
Si ſon chéf d'oeuvre eſt achevé,
Dans mon grand temple de Cythere
Son beau buſte ſera placé."

DES Graces la reconnoiſſance
Reçut avec plaiſir des ordres ſi flatteurs.
Elles Te doivent tant! Ton éloquence
A porté tant de fois dans tous les coeurs
Le plus vif ſentiment de leurs charmes vainqueurs.

Le feu divin de Ton genie,
Jettant ſes rayons bienfaiſans
Par les purs priſmes colorans
D'une brillante poëſie,
Fit lire aux Sages ſoi diſans
La plus ſaine philoſophie.
Dans Ta Muſarion Tu leur fis voir,
Que le premier principe & le plus doux devoir
Sera toujours celui de plaire;

Qu'il

Qu'il faut de l'agrement à tout;
Que ſans des graces & du gout
Il n'eſt point des ſuccès, quoique l'on puiſſe faire;
Que ſans l'aveu de l'ame & ſans la voix du coeur
L'éſprit court après la chimere,
Après le jargon & l'erreur.

DEJA des neuf élus chacun apprend ſon role.
Les Amours font la capriole;
L'on voit les Graces minauder,
Exciter les déſirs & puis les foudroyer;
Les dictateurs academiques
En ballons aëroſtatiques
D'égoiſme ſe font enfler.

UN beau matin Tu verras à Ta porte
Cette joyeuſe & charmante cohorte.
Sous les faux attributs Ton oeil les connoitra;
Mais en les démaſquant Ton bon coeur ſe rendra.

La deputation sautera d'allegresse,
Quand du bonheur d'Idris elle aura la pro-
messe.
A l'unisson ils vont chanter:
Vous triomphez, Paphos, Cythere & Gnide,
Votre WIELAND vous rend Zenide;
Il ne laisse plus rien à desirer;
Malheur à l'orgueilleux qui veut le surpasser.

Vorrede.

Der schmeichelnde Beyfall, den meine dänische Gesundheitszeitung bey Hohen und Niedrigen in beyden Reichen gefunden hat, entschuldigt den dreisten Schritt, den ich wage, indem ich die gemeinnützigsten und unterhaltendsten Aufsätze, die in jener Wochenschrift schon einmal erschienen, jetzt aber größtentheils bis zur abermaligen Originalität umgearbeitet sind, dem deutschen Publikum vorlege.

Ich betrete freilich eine Bahn, worauf ein **Unzer**, ein **Weikard** und mehrere sich mit

einem Erfolge gewiesen haben, der Andern den Muth benehmen muß, in ihre Fußtapfen zu treten. Aber ich würde nicht so kühn gewesen seyn, nach jenen berühmten Männern auch einen Arzt herauszugeben; auch nicht so verblendet, mich in Gefahr zu setzen, mit ohnmächtigen Nachahmern vermengt zu werden, wenn ich nicht hoffen dürfte, daß Leser von Einsicht bald bemerken werden, wie wenig mein unterhaltender Arzt nach irgend einem andern Arzt gemodelt, und wie ganz eigen mein Zweck und meine Manier ist.

Mein Zweck ist gar nicht das Publikum in der Kenntniß und Heilung der Krankheiten zu unterrichten, und aus meinen nicht medicinischen Lesern halbmedicinische zu machen; noch weniger mit ihnen zu philosophiren. Nein, mein Ehrgeiz ist befriedigt, wenn ich so glücklich bin, das Publikum auf gewisse Dinge, die noch nicht genug beherzigt werden, wo nicht zum erstenmal, doch wenigstens von neuem,

und

und, so weit möglich, mehr als andern gelungen ist, aufmerksam zu machen.

Es giebt in dem Studium, und noch mehr in der Ausübung der göttlichen Kunst nur gar zu vieles, womit es sehr menschlich zugeht: es giebt nur gar zu viele theoretische Fratzen und praktische Alfanzereyen, Mißbräuche, Pfiffe, die dem Arzte, der Recht und Wahrheit liebt, ein Greuel sind, und zu deren Aufdeckung er verpflichtet ist, wenn er sich an der einen Seite mit Gaben, und an der andern mit Muth ausgerüstet fühlt: wenn er sieht, daß er nicht ohne Nutzen für das gemeine Wohl eifern wird, und daß die Versicherung, Nutzen gestiftet, und seine Pflicht gethan zu haben, für alles, was er an Menschengunst verliert, schadlos halten kann.

Das Publikum wird noch immer zuviel in gewissen Vorurtheilen, in einer gewissen Täuschung gelassen, ja wohl gar darin erhalten: Vorurtheile und Täuschungen, denen kein Ar-

gumentum a tuto zu statten kommen kann, und deren begünstigte Fortdauer also den Aerzten zum Vorwurf gereichen muß. Diesen Nebel zu zerstreuen, ist einem jeden Pflicht, der einiges Licht zu verbreiten fähig ist.

Wir haben manche diätetische Vorschrift, manche allgemeine angenommene Kurmethode, die nicht so ganz richtig ist, und deren Ungrund gerügt werden muß. An der andern Seite aber haben wir auch manche erwiesene, nur nicht genug eingesehene, und noch weniger genutzte Wahrheit, die dem großen Haufen nicht zu öfters gesagt, nicht zu nachdrücklich ans Herz gelegt werden kann. Diesen durch irgend eine andere Einkleidung einigen Reiz der Neuheit zu geben, sie mittelst eines andern Tones abermal ins Ohr hineinzustehlen, ist immer ein nützliches Bestreben. Das Semper aliquid haeret gilt, dem Himmel sey Dank! doch auch von Rath und Ermahnungen.

Endlich

Endlich giebt es in diesem Jahrzehend der Kraft und des Lichts, mehr als eine Modefratze, mehr als eine herrschende Thorheit, die den Sitten und dem physischen Wohl unserer Zeitgenossen und Nachkommen das Verderben droht, und wider welche, wie bey einer gemeinen Gefahr, der Arzt nicht weniger als jeder redlicher Bürger hervortreten und zu den Waffen greiffen muß.

Exempel von allem diesem hier schon anzuführen, ist unnöthig; man wird deren genug in dem Inhalt dieses ersten Bändchens bemerken. Soviel habe ich mir auch in diesem Werk zur Pflicht gemacht, daß ich nichts zu meinem Gegenstande wähle, das nicht von einer medicinischen Seite betrachtet werden könnte: und von dieser Seite betrachte ich es. Ich hoffe daher, daß meinen Blättern noch immer der Titel eines Arztes zukömmt, wie wenig auch verschiedene darin enthaltene Materien eigentlich zur Arztneywissenschaft zu gehören scheinen, und wie öfters ich auch dabey den Arzt vergesse.

Daß aber dieser Arzt wirklich unterhaltend sey, das darf ich mir gewiß versprechen. In meinem jetzigen Vaterlande hat man der Gesundheitszeitung die Ehre gethan, sie für eine der muntersten Schriften ihrer Zeit zu erklären. Man hat die Schreibart fliessend und launicht gefunden. Sollte die Umarbeitung mich eines ähnlichen Beyfalls bey meinen natürlichen Landesleuten berauben? Das fürchte ich nicht. Ich zweifle sehr, daß irgend ein Leser, der nicht gar phlegmatisch ist, bey diesen Blättern über Langeweile klagen wird. Sie werden manchen böse, aber keinen einzigen schläfrig machen; oder ich müßte mich sehr irren.

Daß ich meine eigne Manier habe; daß ich weder einem Unzer noch einem Weikard den Ton abborge, wird ein jeder Leser einsehen, der dies Werk mit den Aerzten jener großen Männer vergleicht. Es ist mir auch niemals in den Sinn gekommen, dem Einen oder dem

Andern

Andern nachzuahmen. Das erste Muster der äußerlichen Gestalt meiner Gesundheitszeitung war die Gazette de Santé, die zu Paris herauskömmt; aber auch das Muster verlohr ich gar bald aus dem Gesicht.

Freilich wird mancher Leser bey dem unterhaltenden Arzte eine gar schlechte Manier und einen schurrenden Ton finden. Er wird darinn die Sprache der feinen Welt, der guten Gesellschaft vermissen. Aber das halte ich für kein Unglück. Ich hasse alles ängstliche Nachjagen, alles Gezlere, alles Unnatürliche. Wenn der Arzt philosophirt; wenn er jede Zeile bis zum Bersten voll von Sinn und Meinung packt; wenn er den Weisen macht, so halte ich ihm das zu gute: denn Philosophie und Arztneykunde können sehr gut beysammen stehen: der Vater und Fürst unserer Kunst war ein Arzt und ein Weltweiser. Aber wenn der Praktikus, der Mann, dessen natürlicher Bewegungskreis in den Krankenstuben

ben ist, dem Kammerjunker nachlispeln, und das Deutschfranzosenmäßige der Antichambre auskramen will, so werde ich seekrank. Zudem ist dies, daß wir den Ton der feinen Welt annehmen, noch gar kein Beweis, daß wir dazu gehören. Die Sprache der Großen ist nichts mehr als eine Sprache; sie läßt sich lernen wie eine jede andere, von dem Bedienten, der die Excellenz pudert, so gut als von dem Arzt, der ihr den Puls fühlt.

Und wenn man denn nun auch zeigt, daß man viel mit großen Herrn und feinen Weltleuten umgegangen ist, was will denn das sagen? Werden wir dadurch bessere Aerzte? Lassen wir deswegen unser medicinisches Licht besser leuchten, weil wir es auf einem geborgten silbernen Leuchter prangen lassen?

Nein, die wahre und dauerhafte Ehre des Arztes ist diese, daß er das versteht, wofür er sich ausgiebt, und daß er seinen Beruf so aus-

übt, als er schuldig ist. Das alte wohlbekannte

Principibus placuisse viris non
ultima laus est,

ist ganz richtig: großen Herrn zu behagen, ist nicht der schlechteste Ruhm. Der erste ist es fürwahr auch nicht. Der theuerste Beyfall muß in unserer Brust liegen.

Doch bey dem sogenannten Ton der guten Gesellschaft ist noch ein anderer Fehler: er verstattet keine männliche Sprache, keine nachdrückliche Rüge, keine warme Ergiessung: er ist immer lau, ja wohl gar kalt, immer matt und nicht selten fade, denn er ist der Sohn der Kunst; er bleibt der Natur fremd; er kömmt nicht vom Herzen und geht auch nicht zum Herzen.

Der größte Mangel aber ist dieser, daß die studierte, kopiirte, affektirte Hofsprache nicht allen und jeden Lesern, für die ein Arzt schreiben muß,

muß, (wenn er nicht lediglich wie Tissot für die Weltleute schreibt,) sondern nur den darinn eingeweiheten verständlich ist.

Ich lasse daher den wahren Weltleuten und Fürstengesellschaftern, die eigentlich für die höhern Klassen schreiben, und bey denen der gute Ton etwas natürliches, ungehaschtes, unnachgeäftes ist, diese feinere Sprache, und bleibe bey der meinigen, jedermann begreiflichen, ohne mich an das Aergerniß zu kehren, das gewisse Leser daran nehmen mögen, die in der litterarischen Welt die Pruden vorstellen, die alles geläutert, verfeinert, alkoholisirt haben wollen, sollte auch Sinn und Kraft darüber verlohren gehen.

Eben so wenig mache ich mir aus dem Tadel, dem Hohn derer, die nicht werden leiden können, daß ich noch so altchristlich schreibe, daß ich den alten Vorurtheilen, die ich am Altar beschworen habe, noch treulich anklebe;

daß

daß ich mich über die unberufenen Glaubensreiniger aufhalte, die es mit der Augsburgischen Konfession so machen, als Hudibras zu seiner Zeit, der auch immer auf die Gottesgelahrtheit losputzte,

As if Divinity had catcht
The itch, on purpose to be scratcht.

Ich weiß auch aus dem, was ich in meinem kleinen Kreise erlebt habe, daß viele von denjenigen, die am lautesten über Pfafferey, Verfolgungsgeist u. s. w. klagen, die am heftigsten auf den wahren reinen Sinn des Christenthums pochen, den wildesten Ketzermachern an Groll und Rachgier nichts nachgeben. Unter denen, die sich mit kaltem Blute, Unpartheylichkeit, Aufklärung und Menschenliebe zieren, giebt es Männer, die sich manchen Pfiff erlauben, den sie an der Gegenparthey als Pfaffenlist verdammen.

Wie unredlich hat nicht ein Mitarbeiter an der Gothaischen Gelehrten Zeitung gegen

mich gehandelt? Wie arglistig hat er nicht aus meiner vor einigen Jahren gehaltenen Gedächtnißrede am Reformationsfeste einzelne Stellen herausgenommen, die mir das Ansehen geben sollen, als wenn ich hart, lieblos und ungezogen von denen (also von allen denen) urtheile, die nicht so wie die Kirche denken? Wie tückisch hat er nicht eine ganze Periode weggelassen, worinn die Rede von den Gottesgelehrten ist, die nicht wie die Kirche denken? Doch vielleicht hat er selbst nicht einmal die Schrift gelesen, sondern sich mit den Brocken, die ihm ein hiesiger Feind von mir zugeschickt hat, begnügen lassen. Alle meine Ausfälle auf die selbst erkohrnen Glaubensverbesserer und die philosophischen Glaubensspötter kann ich mit Beweisen aus der neuesten Litteratur belegen, ob ich gleich kein Theologe bin. Zudem wird ein jeder billiger Leser das, was er in einer etwas feurigen Rede liest, nicht gleich für ein mit kaltem Blute gefälltes Urtheil nehmen. Aber

es ist nicht der Mühe werth, mit einem Namenlosen über eine Kritik, die so viele Unredlichkeit verräth, und die ich also verachten kann, zu hadern. Genug für mich, daß ich auch darinn einen Grund finde, bey den jetzigen Orthodoxiestürmern wenig Liebe zur Wahrheit zu vermuthen.

Daß wohl ein wenig viel Deklamation in diesen Blättern vorkommen mag, will ich nicht läugnen; allein das wird dem großen Zweck zu unterhalten und im Unterhalten aufmerksam zu machen, nicht hinderlich seyn. Was ich hier geschrieben habe, das habe ich gefühlt: und wenn man aus der Fülle des Herzens redet, so fällt man leicht ins Deklamiren.

Mit Absicht beleidigen diese Blätter keinen einzigen braven Mann, ja kein einziges Individuum das ich kenne. Daß aber mancher sich mag getroffen finden, das kann wohl seyn; ich habe es aber nicht ändern können.

Ueberhaupt mache ich mir nichts aus dem Hasse und dem Grolle von Privatpersonen, weil ich mich der seligen Ueberzeugung freue, zum gemeinen Besten und für die Wahrheit nach meinen Kräften gearbeitet, meine Stimme als eine Posaune erhoben und nichts geschont, auch nie meine Feder zum Schaden der Religion und Sitten gebraucht zu haben.

Doch ich bitte den Leser um Vergebung wegen meiner Selbstelen, und unterwerfe meinen Arzt seinem unpartheyischen Urtheil.

Inhalt.

Der Verfasser übergiebt sein Kreditiv. Seite 1
Eine Apothekeranekdote. 13
Etwas von Verbesserung des Receptschreibens. 16
Gemeines Schicksal der Gottesgelahrtheit und Arzneywissenschaft. 22
Feiles Blatterimpfen. 24
Etwas zur Vergleichung der Chirurgie des vorigen Jahrhunderts mit der heutigen. 42
Eine unsterbliche Radikalkur. 44
Noch eine Anekdote von Wohlert. 46
Schatten zu dem vorhergehenden Licht. 48
Noch ein schönes Beyspiel des Vorliebnehmens weiß ich von guter Hand. 50
Die rechte Art Spanferkel zu braten. 52
Sophie und Steffen. 55
Entbehrlichkeit und Schädlichkeit der warmen Nachtmützen und dicken Perüken. 69
Etwas vom Frühstück der Kinder, und ein paar Worte vom Genie. 74

Gefahr des Spielzeugs für Kinder. 84
Eine Anekdote von Geselden und Wohlert. 88
Schädlichkeit der Abendschmäuse. 89
Die Seelenwanderung macht noch immer Queerstriche durch die Diät. 113
Ein Wort von der Kleidertracht und bloßer Brust. 117
Ein Wort von der angebohrnen Natur und Vernunft des Menschen. 129
Nutzen und Gebrauch des kalten Spritzbades. 138
Krankheitsgeschichte des Herrn Omega. 147
Etwas für Damen, ihre Zähne betreffend. 169

Der

Der

unterhaltende Arzt.

Erstes Bändchen.

Der

Der Verfasser übergiebt sein Kreditiv.

Non, les divers fléaux, tant de maux necessaires,
Dont le ciel, en naissant, nous rendit tributaires,
Dont l' homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que luimême il s' est faits.

LE MIERRE.

Der Mensch, dies Geschöpf, von dessen angebohrnem Uebergewicht zum Guten, hohem Adel und erhabener Würde in unserm philosophirenden Jahrhundert soviel geprahlt wird, ist und bleibt doch das ungereimteste von allen Thieren, die er kennt, und auf deren Gaben und Mängel, Tugenden und Untugenden, er von seiner Schemelhöhe so stolz herabsieht. Wenigstens zeigt er in tausend Vorfällen nicht mehr Vernunft, als die Geschöpfe, die er als unvernünftig bald bedauert, bald belacht.

Wie öfters muß nicht der Pfau herhalten, und zum Beyspiel eines ungereimten Hochmuths

dienen, weil der arme Vogel zwar Federn hat, die wir schön finden, dabey aber ein Paar Beine, die gar nicht die Ehre haben uns zu gefallen; und weil er, unserer Meinung nach, durch seine Manieren eine gewisse Zufriedenheit mit seinem Putze, eine stutzermäßige Selbstgefälligkeit zu erkennen giebt, die uns desto lächerlicher vorkömmt, weil die Füße mit dem glänzenden Gefieder erbärmlich kontrastiren.

Aber wenn wir uns selbst in einen schimmernden Domino hüllen, und stolz den Kopf zurück werfen, ohne an ein Paar bepflasterte oder von Fontanellen triefende Unterextremitäten zu denken; so sind wir keine Pfauen; so haben wir keine lächerliche Eitelkeit!

Wenn der bürgerliche Edelmann, der Pilz in Silbermohr, sich in Gesellschaften bläht, wo sein Mangel von Erziehung und Lebensart eben so sehr in die Augen fallen muß, als sein kostbares Gewand, so ist das kein Pfauenstolz!

Der Affe, der ernsthaft in einem Buch blättert, oder theilnehmend einem Spiel Schach zusieht, ist doch recht ein lächerliches Geschöpf!

Aber wenn wir den Wahn, den raisonnirenden Fürwitz, den wir unsere Philosophie zu nennen belieben, auf die Zehen treten und stehen und lauern lassen, als wenn er hören könnte, was in

dem

dem geheimen Kabinette des Allmächtigen vorgeht; wenn wir uns anstellen als wüßten wir die ganze Reihe von künftigen Weltenwechseln auf den Fingern, so sind wir keine Affen!

Schön eingebundene Bücher auskramen, die man nicht lesen kann; Gedanken drucken lassen, die man selbst nicht erklären kann; holdselig mitlächeln, wenn andere über etwas witziges lachen, das man selbst nicht fühlt; mit ernster Aufmerksamkeit einen Diskurs anhören, der für uns hebräisch ist; das ist keine Affenweisheit!

Von Empfindsamkeit, schmelzenden Seelen und Mondschein, von Menschenfreuden, Kraft, Hochgefühl und andern Schnurren schwatzen, weil man größere Narren davon schwatzen hört; den Hofton und die Sprache der Großen annehmen, ohne mehr zu ihnen zu gehören, als der Troß zum Heere oder vordem der lustige Rath zum Hofgesinde; den Geschmack und die Fratzen der Erdengötter auskramen und sich mit ihren Schwachheiten zieren, das sind keine Affenstreiche!

Pfuy! das garstige Thier! ruft der feine Weltmann, wenn er das Schwein sich behäglich in einem Pfuhl wälzen, und das brennbare Gas mit der Wollust eines jungen Herrn, der sich zum Ball gesalbt hat, einschnuffeln sieht.

Aber die Folge einer sogenannten Unverdaulichkeit, die gewaltsame Ausleerung eines bis zum Platzen überladenen Wanstes, die Ergiessung eines Stroms von allerley Weinen und Porter, das alles ist nichts Garstiges! Wer beym zweyten Gange aufsteht, in ein Nebenzimmer geht und mit Hülfe des Fingers neuen Gerichten Platz macht, der ist kein Schwein!

Der Neid des Hundes, der seinem Bruder nicht einmal einen Knochen gönnt, erregt den Unwillen des weisen, des von Natur gütigen Mannthiers. Es dankt dem Schöpfer für den Platz, den er ihm in einem unendlich bessern Geschlecht angewiesen hat, und geht zu einem Großen, unter vier Augen, unter der Maske der Wahrheitsliebe, den Karakter eines Kollegen anzuschwärzen, sein Verdienst herabzuwürdigen, sein Glück zu hintertreiben, mit einem Worte, ärger als ein Hund zu handeln!

Mit einem Worte: unzählige Beyspiele lehren, daß der König der Natur bey aller der Vernunft, die der Schöpfer ihm geschenkt hat, eben dieselben Fehler besitzt, die er bey seinen Unterthanen so schlau zu entdecken weiß, und die er dem Mangel dieses Lichts beymißt. Sich selbst überlassen, der getreuen Leitung einer wahren Philosophie, einer vernünftigen Religion entrissen, ist er nicht besser als andere Thiere. Die Triebe, die

er an diesen tadelt, werden sich in ihm vereint zeigen. Die vorzüglichen Fähigkeiten, die ihm verliehen sind, werden nur dazu dienen, diese bösen Neigungen zu befestigen und zu verstärken, und Mittel zu ersinnen, wodurch sie befriedigt werden können.

Ich weiß wohl, daß dies ganz und gar nicht nach dem Sinn eines Zeitalters ist, das mehr als alle vorhergehende an Aufklärung und Philosophie Anspruch macht. Daß der Mensch von Natur gut, und die alte Lahr vom Sündenfall, von den argen Gedanken die aus dem Herzen kommen, und wie es weiter heissen mag, ein verjährtes Vorurtheil ist; daß wir Sterbliche zu Lebensfreuden, zum Selbstgenuß und zur Bruderliebe gebohren sind; daß das Christenthum uns zu grämlichten Freudenstörern und finstern Hypochondristen macht; daß es daher einer den Zeiten, das ist, unsern Bedürfnissen und Modeprincipien angemessenen Abänderung höchlich bedarf: und daß ein jeder dazu was er will beytragen, oder gar sich selbst einen eignen Glauben schmieden und seine Seeligkeit auf seine eigne Manier schaffen darf, das ist bey allen, denen daran gelegen, der herschende Glaube. Diesen mit Gründen zu widerlegen würde mir sehr schwer fallen. Aber was ich von der Vertheidigung der menschlichen Natur gelesen und geprüft, und mit den gegenseitigen Beweisen und eigner Menschenkenntnis verglichen ha-

 be,

be, hat nur gedient, mich in den Begriffen, die mir in der Jugend beygebracht worden, zu bestärken, und mich mehr und mehr zu überzeugen, daß der Mensch ohne wahre Religion, oder ohne die Grundsätze, die zwar nicht Allen Religion heissen müssen, aber es doch wirklich sind, nicht besser als ein anderes Thier ist.

Außer dem eiteln Stolze, dem Neide, der Gefräßigkeit, der Geilheit, und so vielen andern Untugenden, die der Naturmensch mit den unedlern Geschöpfen gemein hat, besitzt er einen Trieb, der ihn unter das Vieh erniedrigt: einen Trieb, der an sich so böse, und in seinen Folgen so abscheulich ist, daß die unvernünftigen Thiere Ursache hätten, sich wegen des Mangels der Vernunft zu trösten, wenn sie wissen und beurtheilen könnten, welchen unnatürlichen, ja recht rasenden Gebrauch ihr Beherscher so öfters von dieser, ausschliessungsweise ihm verliehenen Gabe macht.

Dieser Trieb ist die unüberwindliche, unwiderstehliche Neigung, das nur gar zu glückliche Bestreben sich selbst zu schaden: nicht bloßerdings seiner Gattung, seinem Nebenmenschen; sondern sich selbst, seinem eignen Wohlseyn, seiner Gesundheit, seinem Leben.

In der ganzen unbegränzten Schöpfung finden wir kein einziges Thier, das den geringsten Instinkt zur Selbstbeschädigung verräth, das von

selbst

selbst, muthwillig und mit Fleiß an eignem Schmerz und Leiden, an eignem Untergange arbeitet. Nur der Mensch; dies einzige Geschöpf, das mit dem Vermögen das Beste zu wählen begabt ist; dieser einzige Raisonneur in der ganzen Natur, hat einen solchen abscheulichen Trieb. Er braucht diese Vernunft, dies Licht, diese Führerinn, die sein Schöpfer ihm zu einem ganz andern Zweck verliehen hat, hauptsächlich dazu, Mittel zu seinem physischen und moralischen Verderben zu ersinnen, sie zu vervielfältigen und zu raffiniren.

Zufälliger Weise kann ein Thier sich selbst Schaden thun; aber mit Fleiß, mit Anstrengung aller seiner Sagacität und Kräfte thut es das nimmermehr. Freilich geht es zuweilen wissentlich in Gefahr; aber das geschicht nur wenn es unter der Gewalt eines heftigen Triebes steht, wenn Hunger, Zeugungstrieb, Rachgier, u. s. w. oder gar Furcht vor gewisser Züchtigung seines Tyrannen es ganz beherscht und verblendet. Eine gewisse Schlange in Amerika kann man, wenn man sie in seiner Gewalt hat, allerdings so weit reizen, daß sie zuletzt aus Wuth in ihr eignes Fleisch beißt, und sich mit eignem Gift das Leben nimmt. Aber so lange ein unvernünftiges Geschöpf nicht von einem seiner Natur eignem Triebe unwiderstehlich hingerissen wird, scheuet und vermeidet es jede Gefahr die es kennt: und sogar dann, wenn es sich in dieselbe wagen muß, bestrebt es sich auf alle

mögliche Weise ihr bald wieder zu entgehen, dem Aergsten aus zu weichen, und mit dem wenigsten Schaden davon zu kommen.

Der Mensch hingegen, wütet gegen sich selbst mit kaltem Blut, mit offnen Augen, bey vollem Verstande, mit Fleiß und Ueberlegung. Er studiert recht die verschiedenen Arten und Weisen sich Gewissensbisse, Krankheiten, Leiden und Tod zuzuziehen, als eine Wissenschaft, oder vielmehr als eine von den schönen Künsten: und er legt sich auf dies Studium mit einer Begierde, als wenn er gestern erst Geschmack daran gefunden hätte, und mit einem Ernste, als wenn er sich in der dringendsten Nothwendigkeit, oder, um ein Modewort zu brauchen, in einem Drange fühlte, an seinem Verderben zu arbeiten. Er handelt als wenn selbstgemachtes Elend seine Hauptbestimmung wäre, und als wenn er fürchtete, es möchte ihm an Gelegenheiten zu leiden gebrechen. Er sieht nicht, daß die ganze Natur und hauptsächlich sein eignes mit Vernunft begabtes und philosophirendes Geschlecht ihm tausend Uebel bereitet und seinem Wohl tausend Fallstricke legt; er will nicht wissen, daß er in seinem Körper, in seiner Seele einen reichen Quell von Schwachheiten und Gefahren hegt, die ihn auch ungeachtet der wachsamsten Behutsamkeit überfallen können; und er verhehlt sich, daß mit aller seiner Vorsicht doch

einmal die Tage kommen werden, da er wird sagen: sie gefallen mir nicht.

Man wird dies alles übertrieben finden: man wird es leere Deklamation und abgedroschene Gemeinsätze nennen.

„Kein Mensch, der bey Sinnen ist," wird man sagen, „thut sich mit Fleiß und vorsetzlich Schaden, um sich Schaden zu thun. Der Trieb der Selbsterhaltung ist eben so stark im Menschen als in Thieren. Allerdings thun wir vieles, das am Ende unserer Gesundheit und unserm Wohlbefinden nachtheilig ist, ja unsere Tage verkürzt; aber wenn wir das thun, so ist doch unser Zweck fürwahr ganz etwas anders: Sinnlichkeit, Eitelkeit und desgleichen sind die Triebfedern zu solchen Ausschweifungen, nicht aber ein natürlicher Hang uns selbst zu schaden."

Freilich thut sich nun wohl ein Mensch bey Sinnen kein Böses, gerade in der Absicht daß er sich Böses thun will. Aber wenn er weiß, was seinem Wohlseyn, seiner Gesundheit, seinem Leben gefährlich ist, was ihm Schmerzen und Krankheit verursacht, was seine Tage verkürzen muß, was ihm einen bösen schnellen Tod oder ein sieches Alter droht; wenn er alles dies weiß und kennt, und gleichwohl, anstatt es zu meiden, verhüten oder schwächen zu suchen, vielmehr recht darnach jägt, sich recht Mühe giebt, es zu erhaschen, zu

vervielfältigen, zu schärfen? Thut er sich dann nicht vorsetzlich Schaden, arbeitet er dann nicht mit Fleiß an seinem Verderben?

Und dies geschicht in der großen Welt alle Tage. Die sogenannte gute Gesellschaft, und die Leute die so sind wie man seyn muß, (les gens comme il faut,) befleißigen sich recht, dem nachzujagen, was ihrer Gesundheit nachtheilig und ihrem Leben gefährlich ist, und wofür gesunde Vernunft, Arzt, Beyspiel und eigne Erfahrung sie so öfters, so nachdrücklich gewarnt haben.

Das große Augenmerk, worauf die Wünsche der feinen Welt zielen; die beiden Götzen, denen ganz Europa dient und opfert, sind Ueppigkeit und Zerstreuung. Wir wissen daß die erste ein grausames Ungeheuer ist, das seine Anbeter lebendig verschlingt: daß die andere uns das Kostbarste, das Unersetzlichste auf der Welt, unsere wenigen Tage, und die herrlichste Gabe Gottes, den Adel ünsers Geschlechts, die Fähigkeit zu denken raubt: daß beyde uns an Leib und Seele verderben, unser Wohlseyn, unsere Ruhe, unser wahres Glück, und unsere ewige Hofnungen zerstören; das wissen wir, und doch geht unser tägliches Dichten und Trachten, unser Wünschen und Bestreben dahin, unsere Sinne zu vergnügen und unsere Gedanken zu zerstreuen. Belustigung, Belustigung, das ist das Eine, was nöthig ist.

Ja

Ja ein Strom, ein brausender Strom von Thorheiten überschwemmt izt unsern Welttheil, so weit Erdbeben, Wasserfluthen und Feuerregen kein Schrecken verbreiten. Christen und Juden, Philosophen, Frömmlinge und Empfindler werden zusammen fortgerissen, und schaukeln unter einander als Häuser, Bäume, Menschen und Vieh auf dem aufgeschwollenen Rhein. Singend und trällernd, wie ein Haufen betrunkener Rekruten, fahren sie dahin und laden alle, die schaudernd am Ufer stehen, ein, auch hineinzuplumpen und mit zu taumeln. Ganze Familien stürzen sich dergestalt in Verderben und Untergang, und machen kein größeres Geheimniß aus dieser Bestimmung, als der Schiffer der auf ein Brett mahlt: Wills Gott nach Stralsund.

Gicht, Schlagfluß und andere Krankheiten, kümmerliche Schwachheit des Alters in den besten Jahren, Unfruchtbarkeit oder ungesunde Kinder, sind itzund die frohen Aussichten unsrer jungen Leute. Und diese Aussichten sind ihr eignes Werk. In der edlen Kunst, Kräfte und Gesundheit zu vernichten, sein Leben zu verkürzen und seine lezten Jahre siech und bitter zu machen, sucht Einer dem Andern den Preis abzugewinnen.

Zu einer solchen Zeit scheint es keinen sonderlichen Nutzen zu schaffen, wenn ein Arzt zur Aufklärung und Warnung des Publikums etwas bey-

tragen will. Was kann er wohl sagen, das man nicht schon wüßte, wenn man es nur wissen wollte? Was für Aufmunterung und Belohnung ist das wohl für ihn, wenn der Schlemmer ruft: „der Mann hat wahrhaftig Recht!" und gleich darauf den Gott füllt, dem er dient? oder wenn die gnädige Frau in der mit Damast bezogenen Badstube spricht: „freilich sind heisse Zimmer der Gesundheit äußerst nachtheilig. Das hat seine Richtigkeit. Johann, der Ofen wird doch wohl nicht kalt?"

Inzwischen ist es doch nicht ohne allen Nutzen, wenn ein medicinischer Sittenprediger wider das physischmoralische Verderben seiner Zeit, wider den Selbstmord, worauf man sich in den großen Städten ordentlich zu Gast bittet, nachdrücklich eifert. Die Nachwelt, die gewiß einmal die Thorheiten unsers Zeitalters beweinen wird, findet ä vielleicht Ueberbleibsel von diesen und hnlichen Werken, und sieht daraus, daß es doch Leute gegeben hat, die die herschenden Fratzen und Laster mit ihren natürlichen Farben gemahlt, und dem Haß der Getroffenen Trotz geboten haben.

Eine Apothekeranekdote.

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Immer hört man von Afterärzten reden. Wenn von einem Pfuscher, Geheimnißkrämer Marktschreyer, Quacksalber, Blutigel, Würgengel u. s. w. die Rede ist, wird fast immer ein Mann darunter verstanden, der sich zu Medicinern oder Chirurgen rechnet. Zuweilen geht es doch auch über die Hebammen her. Nur die Apotheker kommen gut davon: selten, äußerst selten wird etwas bekannt, das den Söhnen des Hermes zum Schimpf gereichte. Da diese unsere Halbbrüder aber eben sowohl Menschen sind als wir, und da sie eben so nahe mit der Kaufmannschaft, als wir mit Dichtern und Virtuosen verschwägert sind; so müßte es viel seyn, wenn unter ihnen nicht eben so große menschliche Schwachheiten sollten gefunden werden, als unter uns. Gewinnsucht muß nicht weniger bey einem Apotheker statt finden können, als Charlatanerie bey den Zwillingssöhnen des Aeskulaps. Folgende zuverläßige Geschichte beweißt, daß dies wohl möglich ist:

Ein Prediger auf dem Lande, der ein wenig von der Medicin verstand, verschrieb sich von der Apotheke in einem benachbarten Städtchen allerley Arztneyen, wozu er jedoch jedesmal das Geld mitschickte. Der Apotheker behielt aber die Recepte,

die

die er nach Recht und Gebrauch bey erhaltener Bezahlung hätte zurück geben sollen: und als der Geistliche starb, belegte er damit eine Rechnung, womit er sich bey der armen Wittwe meldete. Die betrübte Frau, die, wie bey Predigerwittwen gern der Fall ist, in schlechten Umständen war, rief den Himmel zum Zeugen, daß ihr seeliger Mann jedesmal baar hätte bezahlen lassen. Der Apotheker versicherte, daß das nicht geschehen wäre, und daß er nicht würde die Recepte in Händen haben, wenn man sie gehörig gelöset hätte. Er gab auch zu verstehen, daß die Boten wohl möchten das mitgegebene Geld untergeschlagen haben.

Aber nicht genug damit. — Er hatte noch dazu die Recepte verfälscht. Vermittelst eines kleinen Kammes hatte er jedes Quintchen in eine Unze verwandelt. Das machte gleich achtmal mehr.

Aber noch nicht genug damit. — Vor dem Namen des Mittels, das der Prediger verlangt hatte, hatte er gar künstlich das Zeichen von Oel, Spiritus, Salz, Tinktur, oder das Wörtlein Ess. gekritzelt. Wieder ein gewaltiger Unterschied.

Aber doch noch nicht genug damit. — Der Pfarrer hatte manches liebe Mal seinen Bauern Beweiszettel unter seinem Namen gegeben, gegen welche man ihnen das Mäusegift, das sie von der Apotheke hohlten, verabfolgen ließ. Diese Zettel behielt unser pharmacevtischer Kipper und Wipper,

per, Gesetz gemäß, um sich damit im Falle eines Mißbrauchs solcher Gifte, vor der Obrigkeit zu rechtfertigen. Zwischen der Zeile, die die Quantität des verlangten Giftes ausdrückte, und der Unterzeichnung nebst dem Datum, hatte der selige Mann, der kein Arges besorgte, Zierlichkeit halber, mehr oder weniger leeren Raum gelassen. Dieses Plätzchens bediente sich der Gauner recht artig. Er schnitt das Obenstehende ab und schrieb über Datum und Namen dies oder jenes Arztneymittel nach eignem Gutbefinden, so daß er nun anstatt eines Sicherungsscheins von 2 Groschen Mäusegift ein eigenhändig unterschriebenes Recept von so und so viel Lebensbalsam, flüchtigem Oelsalz, Hofmannschem Liquor u. a .m. aufzuweisen hatte.

Vermittelst aller dieser Künste brachte er eine Rechnung von 70 Rthlrn. zuwege, die er mit des Verstorbenen eigner Hand belegte, und wodurch er die unerfahrne Wittwe nöthigte, seiner schändlichen Raubsucht den größten Theil des Nachlasses aufzuopfern. Als er dies Blutgeld erhalten hatte, zerriß er in ihrer Gegenwart die Beylagen, als nun überflüßige und lästige Papiere.

Diese Geschichte hat ihre vollkommene Richtigkeit: die Personen und Oerter könnten genannt werden, wenn es nöthig wäre. Aber so wohl ich als der wohldenkende Mann, der mir diese

schänd-

schändliche Betrügerey berichtet hat, haben beyde unsere Absicht erreicht, wenn das Erzählte einem und andern Leser, der auch einmal Arztneyen bey einem zweydeutigen Apotheker verschreiben könnte, zur Warnung dient.

Etwas von Verbesserung des Receptschreibens.

Junge Aerzte sehen aus dem Vorhergehenden, wie nöthig es wohl wäre, verschiedene üble Gebräuche bey dem Receptschreiben zu ändern.

Warum muß das Gewicht in Arztneyformeln ewiglich mit Zeichen, mit höchstunsichern, durch den kleinsten Dintenfleck, ja durch den Muthwillen einer Fliege verwandelbaren Zeichen ausgedrückt werden? Bey dem Wundarzte mag der Mangel des Lateins noch als Entschuldigung hingehen; aber bey studirten Aerzten ist das Beybehalten der Zeichen und römischen Zahlen in Recepten entweder blinde Anhänglichkeit an altem Herkommen, oder Gemächlichkeit.

Ueberhaupt wäre zu wünschen, daß man bey Verschreibung der Arztneyen alle Abkürzungen wegließe. Ja vielleicht wäre es rathsam, daß das ganze Recept in der Landessprache geschrieben

ben würde, wie in Frankreich längstens Gebrauch gewesen ist.

„Würde aber das nicht Anlaß zur Receptfuscherey geben? Würde dann nicht mancher Laye sich selbst Arztneyen verschreiben?“

Ey, das geschicht ja so schon: viel tausend Recepte werden ja aus Büchern genommen oder nach der Verordnung eines Arztes abgeschrieben. Und tausendmal weniger gefährlich ist es doch wohl, eine Arztneyformel in deutscher Sprache zu kopiren, als ein mit Zeichen vermengtes Latein nachzukritzeln.

Dies Nachkritzeln geschicht alle Tage. Es läßt sich durchaus nicht hemmen. Welche Verunstaltung, welche gefährliche Verfälschung kann ohne Wissen und Willen des Abschreibers nicht statt finden, wenn das Recept abgekürzt, und mit Zeichen vermengt und noch wohl gar schlecht geschrieben ist.

„Ist es aber rathsam, daß der Laye mit Arztneyen bekannt wird? Ein lateinisches Recept ist für den gemeinen Mann eine Art von unbegreiflichem Geheimniß, ein Heiligthum: dadurch soll es sein Vertrauen erlangen: und deswegen soll er es mit gläubiger Unterwerfung gebrauchen. Wenn er aber erst selbst lesen kann, was man ihm giebt, so wird er anfangen zu raisonniren, zu zweifeln, zu künsteln.“

Wohl wahr. Aber warum hat man denn in so vielen für Kunstgenossen und Männiglich geschriebenen Arztneybüchern deutsche Recepte? Wie viel kann der Laye nicht aus solchen Büchern auch ohne Recepte lernen, das ihm zum Nachtheil seiner Gesundheit, oder gar zur Gefahr seines Lebens gereichen muß, wenn er keinen rechten Gebrauch davon macht? Und dann ist es eine große Frage ob er aus den Kunstwörtern, wenigstens den mehrsten, wenn sie verdeutscht sind, klüger wird, als aus den lateinischen.

„Aber wie viel mehr Mühe, Zeit und Papier gehörte nicht zu einem solchen voll ausgeschriebenen deutschen Recept?“

Man kann sich ja etwas mehr für das deutsche und mühsamere Recept bezahlen lassen. Der Laye wird es mit Vergnügen thun, wenn er hört, daß er es selbst wird lesen können, und daß dadurch allem sonst so möglichen Versehen vorgebeugt wird.

Und wer sagt, daß ein Praktikus, der eine Arztneyformel schreibt, ein Dokument, das öfters mehr zu sagen hat als manches gerichtliches, auf Ersparung der Zeit, der Mühe und des Papiers sehen soll? Bey welchen andern wichtigen Geschäften erlaubt man sich solche elende Stremelchen, als die meisten Recepte sind? Der Tischzettel in einer Garküche, die Rechnung einer Wä-

sche-

scherinn steht nicht selten anständiger aus, als der lateinische Orakelspruch eines hochgelehrten, hocherfahrnen Herrn Doktors, eines hochangesehenen Mannes, der bey allen andern Gelegenheiten die Würde seines Standes geltend zu machen weiß. Der Rechtsgelehrte gibt kein Papier aus den Händen, das nicht das Ansehen der Feyerlichkeit und Wichtigkeit hätte, wenn es auch nur eine Kleinigkeit betrift; allein der Arzt setzt sich darüber weg: er schmiert ein Recept, worauf so öfters Leben und Tod, ja zuweilen seine eigne Ehre und Wohlfahrt ankömmt, ohne Bedenken auf das erste beste Läppchen Papier.

Und noch dazu soll dies armselige Läppchen Papier so klein und dünne als es immer seyn mag, manches liebe Mal auf die Apotheke getragen, zurückgeschickt und abermal hingetragen werden. Zulezt hängt es gar nicht mehr zusammen, die Schrift wird unverständlich, die Zeichen werden verstellt. Ja endlich verweset es gleichsam unter so vielen Händen: und der Besitzer kömmt um diesen Schatz.

Alles dies könnte geändert werden, wenn es den Aerzten gefiele, die Arztneyformeln voll aus zu schreiben, ein hinlänglich großes Format und starkes Papier dazu zu nehmen, und überhaupt dem Ganzen das Gepräge feierlicher Ueberlegung und die Dauerhaftigkeit einer öffentlichen Akte zu geben.

Die Kundschaft eines Handwerksburschen, der Paß eines armen Juden, der Gesundheitsschein eines Stücks Vieh, ist mit mehr Fleiß geschrieben, als manches Recept für einen Fürsten, an dessen Erhaltung Millionen Menschen gelegen ist.

In einer Schuldverschreibung wird die Summe, wenns auch nur fünf Thaler wäre, nicht nur mit Zahlen, sondern auch mit Schrift ausgedruckt: da heißt es: 5 Thaler sage fünf Thaler. Aber wenn der Arzt ein Recept schreibt, so kürzt er Namen des Arztneymittels, Maaß oder Gewicht, Unterricht für den Apotheker, kurz alles was er zu wissen thun und einprägen will, so viel ab als möglich, behilft sich mit einzelnen Buchstaben wo er kann, ja nimmt sogar Zeichen zu Hülfe. Da leuchtet die geflissentliche Mühersparung, die sorglose Anheimstellung auf ein Gerathewohl, allenthalben hervor. Ein schöner Bürge für den Fleiß, womit man die Sache überlegt hat! Daß ein jedes Zeichen, ein jeder Zahlbuchstabe zufälliger, muthwilliger, boshafter Weise verändert werden kann; daß ein jeder Mißverstand Gefahr, wenigstens Zeitverlust verursachen müsse; daran denkt man nicht. O! das hat wohl keine Noth! ist hier der große Beruhigungsgrund.

Möchte doch ein Arzt von Ansehen einmal den Anfang machen, und durch sein Beyspiel andere aufmuntern, eine so unanständige Bequem-

lich-

lichkeit und Papierknauserey fahren zu lassen.

Und warum könnte man sich nicht eines sehr bequemen Mittels, — gedruckter Formulare bedienen? Die allermeisten Praktici, sie mögen sagen was sie wollen, haben gewisse Recepte im Gebrauch. Das was die Frucht einer jedesmaligen besondern Ueberlegung der individuellen Umstände des Kranken zu seyn scheint, ist öfters im Grunde nichts anders als die mechanische Wiederhohlung tausendmal niedergeschriebener Worte, Namen der Person und Datum ausgenommen. Für alle gewöhnlich vorkommende Fälle haben sie solche Recepte im Kopfe. Könnten sie von diesen nicht hübschgedruckte Formulare drucken lassen, und ein solches für den Kranken ausgesuchtes unterzeichnen? Wenigstens könnte dies zu Hause und bey Konsultationen sehr bequem seyn.

Ich meinerseits darf sagen, daß sich die Zahl aller Abänderungen der Arztneyformeln, die ich im Gebrauch habe, auf keine hundert beläuft. Was wäre denn das, die drucken zu lassen?

Gemeines Schicksal der Gottesgelahrtheit und Arzneywissenschaft.

Die Theologie und die Medicin sind sich darin ähnlich, daß der große Haufe glaubt, sie lassen sich leicht lernen. Dies kömmt wohl hauptsächlich davon her, daß man zwischen Reden und Predigen, zwischen Kuriren und Heilen keinen gebührenden Unterschied macht. Man glaubt es gehöre nichts weiter zum Predigeramt als die Gabe eine ganze Stunde lang aushalten zu können stehend zu reden: und daß einer alles habe, was zum Arzte erfordert wird, wenn er den Puls fühlen, gravitätisch aussehen und ein Recept schreiben kann.

Von vielen Exempeln, die beweisen könnten, wie weit dies Vorurtheil bey gewissen Leuten gehen kann, will ich nur zwey anführen, die eben so lustig als wahr sind.

Ein Ochsenhändler im Holsteinischen hatte ein Söhnlein von 20 Jahren, 5 Fuß 8 Zoll hoch und von einer Schulter zur andern eine Elle breit. Der Knabe konnte schon lesen und schreiben; nur im Rechnen hatte er es nicht weit gebracht: denn es ging die Sage, der Junge könne nicht bis fünf zählen.

Der Vater wollte einmal die Naturgaben dieser Lendenkraft auf die Probe setzen. Als er gegen den

den Winter ein ganzes Heer Ochsen nach Hamburg schickte, um in den Magen der Herrn Republikaner die Winterquartiere zu beziehen, vertrauete er ein besonderes Korps davon seinem hofnungsvollen Sohn. Mumme verkaufte sein Rindvieh in kurzem; hatte sich aber von den Metzgern so überlisten lassen, daß er eine Summe lösete, die den Erwartungen des Alten gar nicht entsprach. Auf Verlust hatte er freilich Rechnung gemacht; aber diese Einbusse war zu groß.

„Willst du ein Ochsenhändler werden?" sagte er höhnisch und ergrimmt. „Du magst den Teufel! Dazu hast du kein Hirn, du dummer Schöps. Nein, ich muß etwas anders aus dir machen. Noch ists Gottlob Zeit. Studiren sollst du mir, du Lümmel: ein Pfaff sollst du mir werden. Das ist das Einzige wozu du noch taugst."

Zu dieser Hollsteinischen Begebenheit lieferte neulich ein seeländischer Pächter ein Pendant. Er schrieb an einen Freund in Kopenhagen, er hätte zween Söhne. Einen muntern flinken Buben, der kein Latein aber ein wenig Deutsch gelernt hätte: und den gedächte er zu einem Barbier in die Lehre zu thun; und einen ältern, bereits 20jährigen, etwas trägen Jungen, der schon einmal mit Latein und Schulwissenschaften angefangen, aber nicht damit fortkommen können, und diesen wolle er, weil der Klotz zu sonst nichts geschickt wäre, die Medicin studiren lassen.

Feiles Blatterimpfen.

Sua cuique venalis proſtat vita.

PLINIVS.

Diese Worte können in unsern Tagen mit dem größten Recht den mehrſten Blatterimpfern zugeeignet werden: und der offenbare Mißbrauch, den so viele Aerzte von dieſem Geſchäft machen, verdient wohl einmal in ſeinem wahren Lichte dem Publikum vor Augen gelegt zu werden. Ich bin, so viel ich weiß, der erſte, der dieſe Schande der Arztneywiſſenſchaft aufdeckt: und ich werde mir viele Feinde machen; aber das will nichts ſagen.

Seit funfzig Jahren iſt das Blatterimpfen in Europa, oder beſſer zu ſagen in der Chriſtenheit, bekannt und gebräuchlich. Unzählich iſt die Menge der Aerzte und anderer, die von dieſer Sache geſchrieben, ſie unterſtützt, verfochten und geprieſen haben. Es hat an Widerſachern nicht gemangelt; aber die Impfgönner haben allemal gewonnen: und in dem aufgeklärteren Theil von Europa hält man den Nutzen und die Sicherheit des Blatterimpfens für entſchieden. Die größere Zahl der praktiſchen Aerzte beſchäftigt ſich mit der Ausübung deſſelben, und viele Landesherren und Obrigkeiten haben durch ertheilte Impffreiheit, durch allerley Aufmunterungen, und ſogar durch öffentliche und unentgeltliche Impfanſtalten, das Geſchäft zu befördern geſucht.

Mit

Mit welchem gemeinnützigen Erfolge werden wir izt sehen.

Die meisten, — man bemerke wohl: die meisten von den nemlichen Aerzten, die das Impfwerk als höchst wohlthätig für den Staat und die Menschheit, als ein Hauptwerkzeug der bewahrenden und erhaltenden Güte Gottes ausposaunen, und sich auf ihre eigenen Impfkuren, als so viele Zeugnisse für die gute Sache berufen, auch die Regenten gar flehentlich zur ferneren Erleichterung und Erweiterung dieses geseegneten Rettungswesens aufgefordert haben, sind mit allem ihrem Patriotismus, ihrer Weltbürgerey, ihrer Philosophey, ihrer Menschenliebe, ihrem Hochgefühl, ihrer Thätigkeit und Kraft und wie die Fratzen alle heissen, doch geflissen gewesen, vorzüglich, wo nicht lediglich aus diesem gemeinnützigen Geschäfte ein Gewerbe zu machen, das einen nicht geringen Schein sehr unmedicinischer Eigennützigkeit hat.

Wenn wir die Impflinge auszeichnen, deren die meisten von jenen Impfärzten namentlich gedenken, und deren Erhaltung sie der Menschheit und dem Vaterlande für ein nicht geringes anrechnen; so finden wir, daß wenigstens zween Drittheile von ihnen hübsche Leute oder Kinder von hübschen Leuten sind.

Also ist das für Staat und Menschengeschlecht so wohlthätige Impfwerk in den Händen der mei-

sten Aerzte, die sich damit abgeben, dem Staate und dem Menschengeschlechte bey weitem nicht so zu Nutzen gekommen, als es hätte können und sollen. Ausgesuchte einzelne Personen, hübsche Leute zu erhalten ist aller Ehren werth; aber ganze Schaaren von gemeinen Leuten erhalten, das heißt dem Staate und dem Menschengeschlechte weit wesentlichere Dienste thun.

Wiederum wäre es noch was, wenn alle dergestalt für den Staat bewahrte hübsche Leute männlichen Geschlechts, und bey keinem zu besorgen wäre, daß ein Empfindeleymännchen, ein Puppenmännchen, ein Franzosenmännchen daraus würde, und der durch das Impfen gerettete doch für König und Vaterland verlohren ginge.

Aber so sind wieder die Hälfte von den meisten aufgestellten Impflingen Frauenzimmer: allerdings schöne, wohlerzogene, hofnungsvolle Damen und Mädchen; allerdings jede für sich wohl werth, daß sie wider die mörderischen und, was noch ärger ist, schönheitzerstörenden Blattern in Sicherheit gesetzt werden; aber für den Staat bey weitem nicht so nützlich, also auch nicht so wichtig, als die arbeitenden Töchter des gemeinen Mannes. Das Bürgermädchen, die Bauerdirne u. d. ü. sind zwar nicht allemal so weis als die Lilien auf dem Felde; aber sie können arbeiten, sie können nähen, spinnen: und das ist mehr als manche von denen

kann

kann, die durch den giftschwangern Faden sind erhalten worden, und die in Gesellschaften prangen, schöner als Salomon in seiner Herrlichkeit.

Was hat es also geholfen, daß große und gute Regenten das Blatterimpfen erlaubt, daß so viele Aerzte sich damit beschäftiget haben, wenn es größtentheils nur den sogenannten hübschen Leuten, die für den Staat unendlich weniger wichtig sind als das gemeine Volk, und nicht diesem zahlreichsten und wesentlich nützlichsten Theil des Volks zu Gute gekommen ist? Was nützte es dem gemeinen Wesen, daß man einem Beamten sein halbes Dutzend Töchter, deren Aussichten in die Zukunft so trübe sind, und wovon vielleicht mehr als eine mit der Zeit sagen wird: spinnen mag ich nicht und dienen kann ich nicht, so schäme ich mich zu betteln, — daß man solche Nullen im Staate mit großer Sorgfalt der Gefahr der leidigen Blattern entreißt? Und wie darf man dann wähnen, dem Lande ich weiß nicht welchen Dienst geleistet zu haben, auch der guten Sache des Blatterimpfens mit diesem ausposaunten, in salvo gebrachten halben Dutzend zehrfähiger Mädchen stattlich zu Hülfe gekommen zu seyn? Was nützte das, sage ich, wenn man zu gleicher Zeit die Söhne des Schuhflickers, die dem Könige und dem Vaterlande alle zu Nutze kommen können, ungeimpfet dahin gehen und einen Raub der natürlichen Blattern werden liesse?

Dies

Dies ist die Ursache, warum das Impfgeschäft nie und nimmermehr recht gedeihen wird Man predigt den Nutzen, den es so wohl für den Staat, für das ganze Menschengeschlecht als für jedes Individuum insonderheit hat: aber man bringt dies wohlthätige Geschäft nicht recht in Ausübung. Man glaubt alles gethan zu haben, wenn man, so wie Gatti, eine Reihe von hohen Personen herzählen kann, wobey das Ding entweder sehr schön gelungen ist oder sehr schön — hätte gelingen sollen. Für den gemeinen Mann, den armen Bürger und den Bauern wird wenig oder nichts gethan.

„Nichts gethan? Nichts gethan? Welche Unwahrheit! Wie viele schöne Anstalten hat man nicht für das Volk? Hat man nicht in verschiedenen Ländern öffentliche Impfhäuser? Werden nicht hie und da eigentliche Impfärzte vom Landesherrn besoldet?"

Alle diese schönen öffentlichen Anstalten haben geringen Nutzen. Kaum bezahlen sie sich.

Denn erstlich sind die Impfhäuser Spitäler; wenigstens haben sie in den Augen des Volks alles Abschreckende der Spitäler. Ungerne geht ein Siecher in das Spital: wie unendlich viel schwerer muß es also nicht Eltern fallen, sich von ihren Kindern zu trennen, und Kindern, ihre Eltern zu verlassen.

Und

Und in welchen Umständen! Eltern sollen ihre gesunden Kinder in ein Spital schicken um ihnen da eine Krankheit geben zu lassen! Eine Krankheit die sie sonst vielleicht nie bekommen würden! Eine Krankheit, die so viele von selbst bekommen ohne daran zu sterben! Eine Krankheit, die ja wenn sie von selbst kömmt, doch von dem lieben Gott kömmt, und wobey man ihn nur muß walten lassen! Um diesem lieben treuen Gott vorzugreifen, um sicherer zu seyn als man unter seiner Hut ist, sollen sie ihre Kinder in eine gewisse Gefahr stürzen, sollen sie in dieser Gefahr allein liegen, unter der schrecklichen Hand des fühllosen Arztes zappeln, mit Hunger und Durst kämpfen lassen, ja sollen sie vielleicht nie wieder sehen!

So raisonnirt der gemeine Mann: und so muß er raisonniren, nach den Begriffen und den Gefühlen die er hat. Und was thut man denn ihn zu überzeugen, daß er falsch raisonnirt; daß seine Besorgnisse ungegründet sind; daß er wohl thäte, wenn er sich die Güte des Landesherrn zu Nutze machte?

Ey! man läßt eine Einladung in die Zeitungen einrücken, oder besonders abgedruckt in der Nähe der Stiftung austheilen. Man schreibt schöne Abhandlungen, zur Erbauung aller derer — die sie nicht lesen können. Und allen Eltern, denen es befohlen werden kann, denen wird auferlegt ihre Kinder in das Impfhaus zu schicken.

Zu

Zu dem Volke durch den Druck zu reden, mit dem gemeinen Mann zu philosophiren, dient zu nichts. Er behält immer seine Meinung. Nein, zu ihm gehen, mit ihm sprechen, sich zu seinen Fähigkeiten herablassen, jeden Einwurf faßlich und gründlich beantworten, überzeugen und überreden, rathen, bitten, betteln müßte man, wenn man etwas ausrichten wollte.

Alle übrige Aerzte sollten ihre eifrigsten Bemühungen mit denen, die der öffentlichen Impfanstalt vorgesetzt sind, vereinigen, sollten dieser die bestmöglichste Einrichtung zu geben und einen immer zunehmenden Kredit zu verschaffen suchen, sollten jeder in seiner Gegend den gemeinen Mann so wie hübsche Leute überreden, die väterliche Fürsorge des Landesherren zu nutzen.

Aber was sagen die Meisten, wenn vom Volke die Rede ist? Ey, man hat ja etwas in den Zeitungen drucken lassen, man hat Einladungszettel austheilen lassen, man hat die Sache Predigern empfohlen. Nun haben die Leute Moses und die Propheten: nun wäscht man seine Hände: man ist unschuldig an dem Kindermorde, den die Blattern anrichten. Es ist ja zur Aufklärung des Volks alles gethan worden, was gethan werden konnte.

Geht man aber zu den Wohlhabenden, den Vornehmen, den Mächtigen, so redet man dem

Blat-

Blatterimpfen ganz anders das Wort, so erhebt man die Impfanstalt im Posaunenton; aber nicht ihr, sondern sich selbst zum Frommen. Man bietet seine ganze Beredsamkeit auf, die hohe oder werthe Familie von der Heilsamkeit und der Nothwendigkeit dieses Schrittes zur Sicherung ihrer hofnungsvollen Jugend zu überreden. Man braucht jeden medicinischen, philosophischen und theologischen Grund, um sie dahin zu bringen wo man sie haben will. Man spricht ein langes und ein breites von den herrlichen Früchten, den Staat und Menschengeschlecht von diesem wohlthätigen Geschäfte einärndtet: von den vielen nützlichen Bürgern die dadurch erhalten werden: und jede menschenfreundliche Seele muß von der süßen Vorstellung so gesegneter Wirkungen einer freylich kostbaren Anstalt gerührt werden.

Ach! man erfährt nicht, oder man denkt nicht daran, daß dieser Lobredner des Impfwesens der öffentlichen Anstalt im Grunde nicht gut ist und ihrem Nutzen entgegen arbeitet, indem er selbst das Impfen als ein Gewerbe treibt.

Und ach! man vergißt in dem patriotischen und philanthropischen Affekt, daß der größte Theil des Volks, daß ganze Provinzen von diesen begünstigten Anstalten und ihren gesegneten Wirkungen nicht den allergeringsten Nutzen haben.

Nein, wenn man auch für jede Provinz ein eignes Impfhaus bauen liesse, so würde das nichts helfen. Will man arme Leute bewegen ihren Kindern die Blattern einimpfen zu lassen, so muß man zu ihnen ins Haus gehen: das Ding muß unter den Augen der Eltern geschehen.

Und ehe es so weit kömmt, wird das ganze Impfwesen nie das Zutrauen des gemeinen Mannes gewinnen. Um ihm die Augen zu öfnen, um ihm den Glauben in die Hand zu geben, um ihn aus dem geschwornen Feinde der Sache in einen warmen Freund und Vertheidiger derselben zu verwandeln, muß man ihm seine Kinder vor seinem Angesicht, in der Mutter Schooß retten. Man muß ihm mit aller der Ueberredungskunst zusetzen, die man da braucht, — — wo Geld oder Gunst zu gewinnen ist.

Aber wie öfters geschicht das? Wie viele Impfärzte giebt es wohl, die von Hütte zu Hütte, von Keller zu Keller gehen, um ihre armen Mitbürger zur Annahme dieses Geschenks zu bewegen? Wie viele eigentliche Aerzte thun es wohl? Zu den Zahlfähigen fahren und gehen sie: um die Bemittelten bewerben sie sich: reicher Leute Kinder sucht der Eine dem Andern wegzukapern, aber den Handwerker, den Tagelöhner läßt man gehen; oder wenn es hoch kömmt, räth man ihnen, ihre Kinder beyzeiten — ins Impfhaus zu schicken.

Hier

Hier zeigt sich der Patriotismus, die Menschenliebe und das Gefühl der Pflichten der Impfärzte in völligem Glanze. Ist es ein rechtschaffener Mann, der das Ding als eine Wohlthat ansieht, und nicht mit einer Wohlthat wuchern will, so giebt er sich eben so viele Mühe, dem geringsten Mitbürger Zutrauen einzuflößen als einer Excellenz; so beschäftigt er sich eben so gerne mit der Rettung eines Bauerjungen als eines Gräfchens; so glaubt er nur dann dem Vaterlande wesentliche Dienste geleistet, und für die gute Sache des Blatterimpfens etwas rechtschaffenes gethan zu haben, wenn er es da ausübt und ausbreitet, wo es am nothwendigsten und für das gemeine Wesen am ersprießlichsten ist.

Was mögten die Impfärzte von Gewerbe doch wohl zu ihrer Entschuldigung vorbringen können, wenn man ihnen diese wissentliche Unterlassung des Blatterimpfens bey armen Leuten zum Vorwurf machte? Wie wollten sie sich wohl helfen, wenn man sie beschuldigte, der Eigennutz leite sie bey dem für die Menschheit so wohlthätigen Geschäfte, und sie verkauften diese Wohlthat? Was für einen gültigen Grund könnten sie wohl angeben, warum sie sich bey dem Manne vom Stande so viele Mühe geben, daß er ihnen seine Junker und Fräulein zum Impfen anvertraue, und hingegen den Schuhflicker und Tagelöhner, der auch mit

Kindern sitzt, unbesucht, unangefochten, unüberredet lassen?

Wer sich auf die öffentlichen Anstalten beruft, der hat eine eiserne Stirne. Denn ist die öffentliche Anstalt zu bedenklich für die Kraft der Lenden einer Excellenz; thun Sie sicherer, wenn Sie Ihr theuerstes Kind in Ihrem eigenen Hotel impfen lassen: so muß es auch für den geringsten Mitbürger bedenklich seyn. Wenn die Rede von Leben und Gesundheit ist, so muß bey dem Arzt kein Ansehen der Person gelten: so ist der Bauerjunge so gut als ein Prinz. Der Arzt soll für den Einen sowohl Rechenschaft geben als für den Andern.

Und warum ist eine öffentliche Impfanstalt nicht in dem Zustande, daß man eben so wohl hübscher Leute ja Grafen und Herren Kinder als des gemeinen Mannes seine dahin weisen könnte und müßte? Warum anders, als weil man jene abhält, durch eigenes Impfen abhält, dahin zu kommen, dadurch mehrere hinzuziehen, dadurch die Stiftung in Aufnahme zu bringen?

Wer da sagt, daß der gemeine Mann gar nicht zu überreden, daß nichts mit ihm anzufangen, daß bey ihm kein glücklicher Erfolg zu hoffen ist, der sagt eine große Unwahrheit. Denn daß bey dem rohesten Pöbel schon etwas auszurichten ist, wenn man das Ding recht anfängt, das lehrt der gesegnete Erfolg, den die Bemühungen eines

nes Eisens und mehrerer Prediger gehabt haben. Man gehe nur vernünftig, redlich, uneigennützig zu Werke; so wird man die Aeltern so leicht gewinnen, und die Kinder so glücklich retten als man wünschen kann. Aber wenn der Arme wohl sieht, daß das Anrathen dem Impfarzte nicht von Herzen geht, so wird er freylich nicht sonderlich bereitwillig seyn, einen Schritt zu thun, der ihm ohnehin sauer wird.

Doch jetzt fällt mir ein scheinbarer Grund ein. Bey gemeinen Leuten kann unläugbar weit leichter ein Versehen statt finden, als bey den bessern Klassen; also kann es auch leichter geschehen, daß ein Kind stirbt. Nun aber muß der Impfarzt, der seinen Kredit erhalten will, wohl zusehen, daß kein Impfling unter seinen Händen das Leben zusetze. Folglich ist es nicht rathsam, mit dem Armen sich einzulassen. Hinaus mit ihnen in das öffentliche Impfhaus!

Wer so raisonnirte, der verriethe kein zärtliches Gewissen, keine uneigennützige Seele. Denn für den rechtschaffenen Arzt muß das Bewußtseyn, seine Pflicht gethan, das Impfen als eine wahre Wohlthat angewandt, dem gemeinen Wesen Dienste geleistet zu haben, Entschädigung genug seyn. Verliert er unverschuldet das Zutrauen seiner Mitbürger, so sind es ja Abderiten, so sind sie ja seiner Achtung nicht werth! Will man ihm keine

Kinder mehr anvertrauen, so ist das ja nicht seine Schuld! Desto schlimmer für das Publikum.

Aber so verdient er auch nichts mehr mit Impfen. Nun, er ist auch keiner von den Gewinnsüchtigen, die aus dem Impfgeschäft eine Assekuranzanstalt machen; er ist keiner von den medicinischen Juden, die mit Blattern schachern.

Jedoch sein Impfen wird durch diesen Verlust eines oder mehrerer armer Kinder nicht außer Kredit gesetzt werden, wenn er nur fortfährt, sich als einen rechtschaffenen, biedern, uneigennützigen Arzt, als einen ächten Menschenfreund, in diesem so wie in andern Fächern zu zeigen. In diesem Lichte ist er allemal so liebenswürdig; er gewinnt mit jedem Tage so viele Hochachtung und Zutrauen; sein großmüthiges Verfahren, da er sich, ohne alle Erwartung eines andern Lohns, als den ihm erfüllte Pflichten gewähren, zu den verachteten Mitbürgern herabläßt, und sein dadurch an den Tag gelegtes inneres Gefühl des wahren Berufs eines Arztes, wird alle Pfeile des Neides so stumpf machen, wird ihn in den Augen aller rechtschaffener Männer über seine Kollegen so erheben, daß sein Ruf nicht an einem Unglück, das ja auch Andere treffen kann, scheitern wird. Zudem ist die unendlich größere Zahl von geretteten armen Kindern eine eherne Mauer; je ärmer sie sind, je mehr reden sie für ihn.

Aber wie viele denken und handeln so? Sind nicht manche Aerzte geldgierig und lohnsüchtig genug, um ihr Impfen gänzlich auf die Zahlfähigen einzuschränken, um auf so und so viel Thaler für so und so viel Köpfe in einer Familie kaufmännisch zu spekuliren?

Unmöglich kann ein verständiger Mann mein Zureden, daß er seinen Kindern die Blattern solle einimpfen lassen, ohne Mißtrauen anhören, wenn er weiß, daß ich mich dafür bezahlen lasse. Unmöglich können alle meine Gründe ihn von meiner eignen Ueberzeugung so vollkommen überzeugen, wenn er mir dabey eignen Vortheil anrechnen muß.

So lange diese Bezahlung, diese reichliche Bezahlung des Impfarztes gebräuchlich ist; so lange der Arme deswegen sich selbst überlassen bleibt, weil man sich entweder nicht um ihn bekümmert, oder, wenn man es auch wollte, keine Zeit dazu hat, wird das Impfgeschäft niemals dem gemeinen Wesen so sehr zum Vortheil, und der Arztneywissenschaft so sehr zur Ehre gereichen, als es wohl könnte und müßte. Denn daß die Aerzte einen neuen Weg gefunden haben, Geld zu sammlen; und daß sie sich dieses Weges ohne Bedenken bedienen; daß sie mit dem Impfen ein ordentliches Gewerbe treiben; das macht der göttlichen Kunst keine Ehre.

Aber das Ungereimte, das Unanständige in diesem Geldnehmen zeigt sich nirgends mehr, als wenn man sich das Impfen in einem Hause, wo man als ordentlicher Arzt einen jährlichen Gehalt hat, besonders bezahlen läßt. Dieser Fall ist so auffallend für den, der das Geld nimmt, und für den, der es giebt, daß mich wundert, warum man es nicht längstens schon mit Beschämung eingesehen hat. Ich will das Ding in sein ganzes Licht setzen.

Kajus macht einen Vertrag mit mir: er giebt mir jährlich ein Gewisses, dafür bin ich sein Arzt. Es mag nun auch gar nichts zu thun seyn, so giebt er mir doch, wenn das Jahr aus ist, den Gehalt: und ich mag so viel zu thun haben als ich will, so bekomme und verlange ich nicht mehr, als das bestimmte Jahrgeld; denn das eine Jahr wird in das andere gerechnet: und das wenigere Gewisse ist besser als das mehrere Ungewisse. Dafür verpflichte ich mich stillschweigend als ein ehrlicher Mann und gewissenhafter Arzt, für die Erhaltung des Lebens und der Gesundheit des Kajus und seiner Angehörigen gebührend Sorge zu tragen, und alles was zur Verhütung und Heilung von Krankheiten dienlich und erforderlich ist, zu allen Zeiten anzuordnen. Will der Mann oder seine Frau eine Vorbeugungskur brauchen, so geh ich zu ihm, so oft als es im Verlauf derselben nöthig ist. Hat ein Kind Anzeigen von Würmern,

so

so nehm ich es in diese oder jene Kur deswegen. Für alles dies, so wie für jeden andern Besuch, jede andere Anordnung bey Gesunden und Kranken in der Familie, bekomme ich nichts. Denn das gehört zum Vertrage: dafür habe ich meinen Jahrgehalt. — Aber wenn ich den Kindern die Blattern einimpfe, so muß ich für jeden Kopf besonders bezahlt werden. Als wenn ihre Sicherung gegen die natürlichen Blattern nicht auch zu der Sorgfalt und Mühwaltung gehörte, die ich mich für mein Jährliches anzuwenden verpflichtet habe! Als wenn es mit dem Gewissen und der Ehre des Arztes bestünde, in diesem Falle eine Ausnahme zu machen! Als wenn die künstlichen Blattern etwas wären, das besonders bedungen werden müßte! Als wenn der Arzt künstliche Krankheiten zu Kauf hätte, die man eigentlich bey ihm bestellte! Doch ich enthalte mich, von dem Unbilligen, dem Erniedrigenden in dieser Art mit den Familien zu verfahren, alles zu sagen, was davon gesagt werden kann.

„Aber der Herr Doktor hat ja so viele Mühe! Es ist ja billig, daß man ihn dafür befriedige!" O ob er die Mühe bey dem Impfen oder bey einer Frühlingskur oder bey der Heilung einer Krankheit hat, das ist gleich viel. Die Mühe ist ohnehin nicht so groß: ein Geschäft von drey oder vier Wochen. Die Mühe ist er dem Hause schuldig: denn sie betrift eine Hülfe, die der bedungene Arzt

 von

von Ehre und Gewissen nicht weigern kann. Die Mühe hat er sich ja mehrentheils selbst gemacht: denn in den meisten Fällen hat er die Aeltern überredet.

Und nun das Aergste, das Unsinnigste. Wenn die Kinder die natürlichen Blattern bekommen, wenn sie dem Arzt auch noch so viel zu schaffen machen, wie am öftersten der Fall ist, so darf er dafür nichts besonders verlangen: denn das ist eine Krankheit, die zum Vertrage gehört. Aber wenn er diese Krankheit selbst mit Fleiß zuwegebringt, wenn er freylich den Kindern eine größere Gefahr, sich aber auch viel größere Mühe erspart, so muß man ihn besonders dafür bezahlen. Gerade als wenn Kajus sagte: Lieber Herr Doktor, ich weiß wohl, daß Sie mir vermöge unsers Vertrages nur Ihre Sorgfalt und Mühe in den natürlichen Blattern schuldig sind; aber damit meine armen Kinder nicht an diesen sterben, wie mit Ihrem Gewissen und Ihrer Ehre freylich gar gerne bestehen könnte, so bitte ich Sie, rücken Sie mit Ihrer Impfkunst heraus: ich will sie Ihnen Kopf für Kopf bezahlen. Worauf denn der Arzt großgünstigst sagt: Ja, ja, Herr Kajus: ich hätte das allerdings nicht nöthig; weil Sie aber so billig sind, das einzusehen, so will ich diese Erhaltung Ihrer Kinder, deren Leben und Gesundheit mir in allen andern Fällen so theuer sind, für welche zu wachen ich

in allen andern Fällen meine heilige und wohl verdungene Pflicht ist, auch übernehmen.

Ich, der so bitter von dem Blatterhandel reden darf, habe auch geimpft, habe auch Bezahlung dafür genommen; allein das geschah bey Personen, deren ordentlicher Arzt ich nicht war. Ich impfe überhaupt weniger als andere, weil ich es mir zur Regel gemacht habe, keinen dazu zu überreden, sondern den Aeltern in der Absicht, ihre Freyheit zu lassen. Die traurigen Beyspiele von Kindern, die auf zudringliches Anrathen und Anmahnen des Arztes ohne völlige Ueberzeugung der Aeltern geimpft worden, und unter den Händen des Aeskulaps gestorben, und deren Aeltern nicht nur wegen des Verlustes, sondern wegen der Art des Verlustes untröstlich sind, zeigen wie gefährlich es für Gewissen, Ruhe und Ruf sey, eine so wichtige Sache auf einen geworbenen Fuß zu nehmen, und das Impfen auf eigne Verantwortung anzustellen: und wie marktschreyerisch man zu Werke gehen würde, wenn man den Leuten einbilden wollte, man wäre seiner Sachen völlig gewiß, und von Sterben müßte gar nicht die Rede seyn.

Ich bin kein Feind des Blatterimpfens: ich habe meine eigne Tochter geimpft; und ich denke meinen Sohn auf gleiche Weise zu sichern, so viel schwache Menschen sichern können; aber ich wünschte nur das Publikum auf das Arge, worinn dies in

der That unschätzbare Erhaltungsmittel liegt, und auf den Misbrauch, der mit dieser Wohlthat vorgeht, aufmerksam zu machen.

Etwas zur Vergleichung der Chirurgie des vorigen Jahrhunderts mit der heutigen.

Ex simplicitate decus.

Thomas Bartholinus gibt in seinen Actis medicis für das Jahr 1673 einen Bericht von der Behandlung des höchstseligen Königs Christian des Vierten von Dännemark bey einer Hirnerschütterung nach einem Falle. Wir sehen daraus, daß man bey dem Durchlauchtigsten Kranken folgende Mittel angewandt hat.

1. Eine einzige Aderlässe.
2. Laxierpillen.
3. Einen Laxiersaft.
4. Ein Schlagwasser.
5. Ein Bezoarwasser.
6. Eine rothe Salbe.
7. Ein Fallpulver.
8. Ein Mundwasser.
9. Ein Klystier.
10. Eine Latwerge.
11. Einen Rhabarbertrank.
12. Einen Kräuteraufguß.

13. Eine

13. Eine wohlriechende Seife.
14. Ein Wasser.
15. Ein Räucherpulver.
16. Ein Streupulver.
17. Ein Dekokt.
18. Ein Kraftwasser.
19. Eine Salbe zum Rückgrat.
20. Einen Spiritus.
21. Ein Niesepulver.

Das sind zwanzigerley Arzneyen gegen eine einzige Aderlässe!

Wenn itzt ein Fürst eine ähnliche Kopfbeschädigung erlitten hätte, so würde man zu folgenden Mitteln seine Zuflucht nehmen.

Einige Aderlässe.

Vielleicht auch eine Schlagaderöfnung oder Blutigel.

Wiederholte Umschläge von eiskaltem Wasser.

Kühlende, zertheilende und laxirende Arztneyen, die gerne in einem Recept verschrieben werden können.

Auch wohl einige Klystiere.

Welche von diesen Methoden ist die einfachste, die leichteste, die wohlfeilste, die alte oder die neue?

Eine unsterbliche Radikalkur.

Sunt rari nantes in gurgite vasto.

Wohlert, der Arzt dessen Andenken zu Kopenhagen lange im Segen bleiben wird, hatte seinen Ruhm freylich großentheils außerordentlicher Geschicklichkeit, doch wohl hauptsächlich ungemeiner Uneigennützigkeit und Wohlthätigkeit zu danken. Unter vielen Beyspielen der letztern verdient folgendes ausgezeichnet zu werden.

Er ging zu einem Künstler, der eben erst aus Italien zurückgekommen, und nach seiner Heimkunft in ein anhaltendes Fieber gefallen war. Die Krankheit ward zwar gehoben; der Genesende behielt aber eine Niedergeschlagenheit, eine Schwermuth, wobey der Arzt keine völlige Heilung erwarten konnte, sondern vielmehr einen Uebergang scheinbarer Erholung in einen Wahnsinn oder in ein Zehrfieber besorgen mußte.

Wohlert interessirte sich für seine Kranken: denjenigen, der ihm Leben und Gesundheit anvertrauet hatte, zu erhalten oder zu retten suchen, darinn fand er nicht bloß die Pflicht seines Berufs: er machte daraus das Geschäft seines Herzens. Wie vielmehr mußte es ihn also nicht beunruhigen, diesen Halbgenesenen, der ohnehin ein achtungswürdiger Mann war, noch immer in Gefahr und sein Gemüth leiden zu sehen?

Er vermuthete, daß Geldmangel, mithin das Unvermögen seine Dankbarkeit nach Wunsch zu zeigen, diesen ehrgeitzigen Virtuosen quälen möchte: und er ward von andern Freunden des Kranken in dieser Vermuthung bestärkt. Der Künstler war wirklich in großer Verlegenheit: er hatte freylich große Fähigkeiten; allein es hatte ihm an Gelegenheit gefehlt, sein Talent zu zeigen; und nun war die Krankheit dazu gekommen.

Was that nun der Arzt? Er wird ihm wohl die Bezahlung für gehabte Mühe geschenkt haben? — O! das war für einen Wohlert zu wenig. An einem schönen Morgen zwang er den Genesenden einen Bankzettel von 200 Reichsthalern als einen freundschaftlichen Vorschuß anzunehmen, verbat auch alle Komplimente, Schuldverschreibung und desgleichen.

„Ich will vor dem lebendigen Gott (das war sein Schwur) das Vergnügen haben, meine Kranken zu heilen, wenn es mir möglich ist: und hier ist das hoffentlich der Fall. Haben Sie nicht genug an diesem Wenigen, so reden Sie als ein Freund. Wenn der liebe Gott Ihnen hilft, werden Sie mich bezahlen als ein ehrlicher Mann; davon bin ich überzeugt. Also keine Umstände!“

Man kann sich wohl vorstellen, was für Wirkung diese Arztney hatte. Der Mann erholte sich zusehends, erlangte Muth und Kräfte wieder,

fing an sich zu zeigen, verdiente Geld, kam in königliche Dienste, bezahlte seinen Arzt, und machte sich ein Vergnügen daraus, diese Radikalkur zu erzählen.

Noch eine Anekdote von Wohlert.

Bis aut ter quod pulchrum est.

Ein armer fremder Jude kam zu dem seligen Wohlert, ihn wegen eines Auges zu Rathe zu ziehen. Der Wundarzt fand eine Operation nöthig. Das wußte der Hebräer wohl, und hatte sich auch darauf gefaßt gemacht. Er unterwarf sich also der Hand des Christen, doch mit Ermahnung, ja sein Bestes zu thun.

„Sparen Sie keine Mühe, sagte er, „ich will Sie bezahlen als ein ehrlicher Mann: Sie sollen es nicht umsonst thun."

„Was kann er mir denn wohl geben?" frug Wohlert den armen Mann lächelnd.

„Vier Dukaten, vier Species Dukaten kann ich Ihnen geben: zehen Thaler sollen Sie haben:" antwortete der Kranke. „Ich bin zwar kein reicher Mann; aber so viel habe ich doch zusammengespart, daß ich für meine Genesung etwas hübsches bezahlen kann."

„Die

„Die vier Species Dukaten muß er mir voraus geben, wenn ich ihm recht mit Lust und Fleiß helfen soll. Denn man kann sich auf euch Leute nicht allemal verlassen. Ihr versprecht güldne Berge, aber wenn ihr geholfen seyd, so hat man das Nachsehen.“

„Das Geld will ich mit Freuden gleich hergeben. Hier sind die vier Dukaten, alle gerandet und gut. Nun helfen Sie mir aber als ein ehrlicher Mann.“

Und nun geschah die Operation, die Heilung erfolgte nach Wunsch: und der arme Jude kam froh und dankbar Abschied zu nehmen. Wie verwunderte er sich aber, als sein Arzt ihm acht Species Dukaten in die Hand drückte!

„Da, mein Freund, hat er seine vier Dukaten:“ sagte der edelmüthige Mann. „Ich verlangte sie von ihm, um sein Zutrauen zu gewinnen und ihn zu beruhigen. Gestehe er nur, daß er sich mehr auf mich verließ, da ich Geld von ihm genommen hatte, als er würde gethan haben, wenn ich mich in Betrachtung des Arztlohns gleichgültig gezeigt hätte. Aus dem großen Werth, den er seinem Bißchen Golde beylegte, konnte ich schließen, daß er etwas rechts dafür erwartete. Um ihn aber zu überzeugen, daß das, was ich für ihn gethan habe, aus Menschenliebe und Berufspflicht geschehen ist; so sind hier seine vier Dukaten

katen wieder, und vier dazu, die er annehmen muß, wenn ich ihn nicht undankbar nennen soll."

Schatten zu dem vorhergehenden Lichte

Eine Dame in Frankreich hatte im Jahr 1774 eine gefährliche Krankheit, die ein hartnäckiges Erbrechen zurückließ. Der Arzt des Orts ging zu ihr: und nachdem er alles, was er zu brauchen wußte, vergebens angewandt hatte, rieth er ihr, sich alles fernern Medicinirens zu enthalten. Dieser Rath hatte den Beyfall der Aerzte zu Paris, deren Meinung man schriftlich verlangt hatte. Die Kranke ließ es also dabey bewenden, nahm keine Arzneyen mehr, und gab ihrem Aeskulap 100 Franken für seine Mühe.

Sie befand sich nachgehends ziemlich wohl. Der Arzt fuhr gleichwohl fort, sie zu besuchen, nicht nur wenn sie in der Stadt war, sondern auch wenn sie sich auf einem benachbarten Landgute aufhielte. Sie empfing ihn mit aller Höflichkeit als einen Freund vom Hause: und er genoß viel Gutes in dieser Familie.

In der Folge wurden ein paar Kinder von den Blattern befallen: unser Kollege ging zu ihnen; und als die Krankheit überstanden war, schenkte

schenkte die Mutter ihm einen Stock mit goldenem Knopf, und einige Stücke Leinwand zu Wäsche und Tischgeräth.

Nachgehends hatte der Ehrenmann Lust Paris zu sehen, wo er auch Geschäfte haben mochte. Er überredete die Dame also, ihrer Gesundheit halber eine Reise nach der Hauptstadt zu thun, um die dasigen Aerzte persönlich zu Rathe zu ziehen. Er erbot sich Gesellschaft zu machen. Sie war sehr damit zufrieden: er fuhr mit ihr und sie hielte ihn auf der ganzen Reise frey für alle Kosten.

Nach ihrer Zuhausekunft, als sie glaubte, hundert Franken, ein Stock mit goldenem Knopfe, ein Paar Stücken Leinewand, ein Paar hundert gute Mahlzeiten, eine freye Reise nach Paris und wieder zurück, würden ihn für die wenigen Dienste, die er ihr als Arzt geleistet hatte, befriediget haben, schickte er ihr an einem schönen Morgen eine Rechnung, worinn 1667 Besuche in der Stadt, 114 dito auf ihrem Gute, und eine Hin- und Rückreise nach und von Paris, nach möglichster Schraubbarkeit angesetzt waren. Die Summa Summarum belief sich auf ein tausend, acht hundert und sechs und funfzig Franken. Als sie sich diese unverschämte Forderung zu bezahlen weigerte, klagte er vor Gerichte. Er verlohr aber mit allen Kosten. Das Parlament fand, daß Doktorvisi-

ten bey einer gesunden Person zu keinem Arztlohn verpflichteten.

Diese Begebenheit ist in der Gazette des Tribunaux und im Mercure de France von 1783 zu lesen.

Noch ein schönes Beyspiel des Vorliebnehmens weiß ich von guter Hand.

Ein Arzt hatte für die Bedienung eines Kaufmanns und seiner Familie jährlich zwanzig Reichsthaler. In einem gewissen Jahre war etwas mehr als gewöhnlich für den Aeskulap zu thun gewesen. Der Mann wollte sich auch gerne mehr als gewöhnlich erkenntlich zeigen, wollte aber weder zu viel noch zu wenig geben. Freylich hatte der Arzt in dem Verlauf des Jahrs ein Paar Stücke seiden Zeug auf Rechnung holen lassen; das war der Werth von 48 Thalern. Die dachte der Kaufmann anfänglich ihm zu schenken. Unglücklicher Weise aber meinte er, das möchte doch wohl ein Bischen zu viel seyn.

Er gab also dem Herrn Doktor bey dessen Glückwünschungsbesuch im neuen Jahre eine Banknote von einhundert Thalern, und bat, sich daraus sowohl für gewöhnliche als ungewöhnliche

Müh-

Mühwaltung im verwichenen Jahr bezahlt zu machen.

Der Praktikus nahm die Note, beschaute mit dem gierigen Blicke des Geizes das charakteristische Achteck und die Unterschrift, steckte den Zettel zu sich, und sagte lächelnd: „Herzlich verbunden. Aber die beyden Stücken seiden Zeug könnten wohl auch ausgestrichen werden? Was meynen Sie?"

„Das soll geschehen,„ antwortete der Kaufmann. Das war aber auch der letzte Besuch, den er diesem Unersättlichen bezahlte.

Die rechte Art Spanferkel zu braten.

Spanferkel geben ein herrliches Gericht, wenn sie lebendig gebraten werden. Diese Kunst ist vielleicht noch nicht so bekannt als sie verdient: ich hoffe also einem und andern Bekannten meiner Leser, der ein Freund der Kochkunst ist, einen Dienst zu thun, wenn ich die Methode anzeige.

Nimm ein gutes hofnungsvolles lebendiges Spanferkel, und thue es in ein Kämmerchen, begieß es mit siedendem Wasser, um die Borsten und Haare abzubrühen, und peitsche es dann so lange mit einer Ruthe von glühendem Stahldrat, bis es niederstürzt.

Nota: das Ferkel muß unter dem Brühen und Peitschen frey in dem Kämmerchen herumlaufen. Auch muß man von Rechts wegen zwey Ruthen haben, damit die eine könne glühend gemacht werden, indem man die andere zum Peitschen braucht.

Ein solcher Braten ist über alle Maaßen leckerhaft. Denn das Thier ist in seinem eigenen Blute erstickt, von dem siedenden Wasser und dem glühenden Drat durch und durch gebraten, und gleichsam in seinem eigenen Fette geschmoret worden.

Will

Will man aber, so kann man es noch überdies ein Weilchen am Feuer zurichten lassen.

Der Erfinder dieses gar wohl schmeckenden und gesunden Gerichts ist jetzt nicht mehr am Leben.

Er konnte so herzlich davon essen, und so gut schmeckte ihm der Wein dabey, daß er gerne das Gleichgewicht darüber verlohr. Wenn er nach einem solchen Spanferkelschmause zu Hause fuhr, pflegte es leicht zu geschehen, daß er so wie er in die eine Kutschthüre hineingepreßt ward, zur andern wieder hinaus stürzte.

Er hieß Pankratius von Schildkrötenkrone, und war Erb- Lehn- und Gerichtsherr zu Wanstenberg und Schlaucha. Wenn er aber seinen galonirten Rock trug, hieß er nur die güldne Tonne. Der Wein ging durch diese kleine Welt als ein Kourier: und wegen dieser beständigen Beschäftigung zu empfangen und von sich zu geben, wie auch seiner Gestalt und Größe, nannte man ihn auch wohl die Kühltonne. Er konnte so leicht eine Flasche auf die andere setzen, als man Null zu Null addirt. Wenn man die Summe alles dessen, was er in seinem Leben verzehrt und verdauet hatte, zusammen gerechnet hätte, so wäre die Nationalschuld von England das einzige gewesen, was man noch so einigermaßen damit hätte vergleichen können.

Er starb an einer Auster, die ihm unter dem Lachen in die Luftröhre flog. Glücklicher Weise hatte er einige Wochen vorher das obenangeführte Recept einem Domherrn mitgetheilt, der es seinem Sachwalter schenkte, der es einem Handelsmann verkaufte, der es einen. gewissen Beamten lieh, der es in seiner Handbibel liegen ließ, und darüber starb, da denn ein Freund von mir die Bibel auf der Versteigerung kaufte, und das Papier bey der Epistel des ersten Adventsontags fand.

Sophie und Steffen.

Eine wahre Begebenheit.

Quis talia fando
Temperet a lacrymis?
VIRGIL.

Sophie war eins von den ärmsten, aber auch von den schönsten und flinkesten Mädchen in — einer gewissen deutschen Reichsstadt. Eine gewölbte freye Stirn; ein Paar große, offne, ausdruckvolle braune Augen; eine kleine mäßig gerundete Nase; ein Paar blutreiche süßlächelnde Lippen; feine schneeweiße Zähne; eine Flötenstimme — kurz, Voltaire hat sie gemahlt, als er eine Agnes Sorel zu mahlen glaubte.

Imaginez de Flore la jeunesse,
La taille & l'air de la Nymphe des bois,
Et de Venus la grace enchanteresse,
Et de son fils le seduisant minois,
L'art d'Arachne, le doux chant des Syrenes:
Elle avoit tout: elle auroit dans ses chaines
Mis les Heros, les Sages & les Rois.

Jedoch bey allen Reizen einer Agnes Sorel hatte sie ihre Schwachheiten nicht. Sie war genöthiget zu dienen: und das Schicksal führte sie in Häuser, wo es an Nachstellungen nicht fehlte. Sie vereitelte aber alle List und Gewalt: sie war zu gleicher Zeit Magnet und Elektrisirmaschine. Sie zierte sich nicht, und schimpfte nicht, wenn man sich Freyheiten heraus nehmen wollte: sie

sprach weder von Grobianen noch losen Schelmen; sie schlug gerade darauf los: und sie hatte eine trefliche Faust zum Auswischen: die Kirschenlippen hatten der Alabasterhand viel Uebung verschaft. Ein junger Officier hatte dieser schönen Hand eine Taubheit des linken Ohres zu danken: hingegen einen ältlichen Magister befreyte ein ähnlicher Stoß, der die Augen Funken sprühen machte, von einer langwierigen Harthörigkeit. Ein Advocat, der bey ihr wider allen Gebrauch Rechtens, gerade zu gehen wollte, empfing einen Schlag, der einen klatschenden Laut gab, wie eine Läuferpeitsche: und seit der Zeit rappelt etwas in seinem Kopf, als ein eingetrockneter Kern in einer Haselnuß. Ja einem Enkel des Herrn von Joosten, den Hagedorn verewigt hat, schlug diese Heldinn drey Vorderzähne ein: zum Glücke waren es falsche; aber zum Unglücke mußten wieder neue von Paris verschrieben, und die alten pro emeritis erklärt werden.

Mit einem Worte Sophie bewahrte ihre Unschuld und ihre Reitze für einen rechtmäßigen Besitzer. Und wer war der Glückliche, in dessen Loos diese Liebschaft fiel?

Das war Steffen Blank, Unterofficier bey der Stadtwache: ein Mann dessen Bild Wieland ebenfalls ohne es zu wissen, und wohl noch vielmehr ohne es zu wollen, entworfen hat, wenn

der

der unnachahmliche Verfasser des neuen Amadis von einem seiner Helden sagt:

Es wallt der schwarzen Locken Nacht
Entfesselt um den Marmornacken;
Bey seines Rückens Glanz, der Schwanen schamroth macht,
Scheint spiegelnd Silber grau wie Schlacken:
Die ungeschwächte Jugend lacht
Aus seinem schwarzen Aug und glüht auf seinen Backen:
Sein Arm, voll Kraft, bespannt mit straffen Sehnen
Scheint gleich geschickt zum Kampf mit Männern und mit Schönen.

Man wird es mir kaum verzeihen, daß ich den Pinsel des größten französischen und des anmuthigsten deutschen Dichters leihe, um eine Amme und einen Korporal zu schildern. Ich gestehe, daß dies eine Entheiligung der Voltairischen und Wielandschen Muse wäre, wenn die liebe Natur nicht selbst öfters dergleichen Qui pro quo's machte, und dem Soldatenjungen, dem Bauermädchen, den feinen Bau, die Rosen und Lilien schenkte, die eines Königskindes würdig wären. Zudem möchte ich diesem Abschnitt so gerne etwas Anziehendes geben, (und was kann mehr anziehend seyn als Voltairische und Wielandsche Verse?) damit man ihn ja lese.

Denn wer wird wohl diese klägliche Geschichte lesen können, ohne zugleich darin einen neuen Beweis zu finden, wie leicht ein Arzt sich irren kann, wie schwer es hält, stolzen Dünkel zum Geständniß eines Irrthums zu bringen, und wie viel mancher in seinen Gedanken unfehlbarer Starrkopf an jenem Tage zu verantworten haben mag.

Die Gestalt, das Wesen und das Betragen des Mannes und der Frau nahmen alle ein, die sie kennen lernten. Die Liebe, worin dies Paar sein Glück fand, erbaute die ganze Nachbarschaft. Die Geringeren ehrten in ihnen das herrliche Zeugniß der großen und tröstlichen Wahrheit, daß man auch im niedrigsten Stande bey kümmerlichem Auskommen zufrieden und glücklich leben kann: und die Wohlhabenden und Vornehmen fühlten in dem Anschauen dieser Ehe, daß das Glück der Armen nicht nur möglich ist, sondern sogar höchstbeneidenswürdig werden kann.

Ein schönes Kind, worin sowohl das Bild als die Zärtlichkeit des Vaters und der Mutter zusammenfloß, vermehrte ihre Freude. Ein zweytes folgte, starb aber bald nach der Geburt: und Sophie Blank ließ sich überreden, bey der Madame Lux, einer reichen Kaufmannsfrau, als Amme in Dienste zu gehen.

Diese Frau hatte einen ältern Sohn von 14 Jahren, der nichts mehr liebte als Mädchen und

Spaß

Spaß. Das was er Spaß nannte, heißt sonst Unglück stiften, Schaden anrichten. In einer dunkeln Abendstunde Menschen und Pferde mittelst eines Fallstrickes, zum Purzeln und Straucheln zu bringen; die Luntstecken aus Kutschen zu ziehen; den Stuhl wegzurücken, wenn sich Jemand setzen wollte; das verstand er aus dem Grunde: und das war seine Freude.

Kein Wunder, daß er der schönen Amme, zum Dank für eine derbe Ohrfeige, die seine Zudringlichkeit ihm zugezogen hatte, einen von seinen unschuldigen Possen spielte. Eines Abends, als sie mit einer Schüssel in beyden Händen in die Kinderstube gehen wollte, hatte er so viele zerbrochene Pfeifenstiele hingeworfen, daß sie wohl fallen mußte.

Er hatte also das herrliche Vergnügen sie niederstürzen und mit blutender Nase sich wieder aufraffen zu sehen. Niemand wußte oder wollte den Urheber dieses Unglücks wissen, das denn auch überhaupt eben für kein Unglück gehalten ward. Sophie mußte also ihren Schmerz und ihren Harm verbeissen.

Der Hausäskulap ward gerufen: er schickte einen Gehülfen, der denn auch kam, und ein Recept schrieb. Und was verschrieb er denn zu dem nicht einmal genau beschaueten Schaden? Kampferbranntwein mit Kalchwasser: ein Mittel, das hier nicht viel mehr that als Glockenklang und eine Essenz von Lotteriezetteln.

Die

Die Knochen in der niedlichen kleinen Nase, einer Nase, worin Lavater „fromme häusliche Tugend, Geschäftigkeit und Geist der Ordnung in weiblichen Geschäften, immer sieben stille Thaten statt eines Wortes“, würde gefunden haben, wenn er sie in dem Antlitz einer Person von Stande oder einer Freundin vermuthet hätte, — die Knochen dieser Nase waren zerbrochen. Da kein rechtschaffenes Hülfsmittel angewandt ward, so legten sich zwar die Geschwulst und der Schmerz, aber nach einigen Monaten brachen die Bedeckungen auf: und ein geübter Wundarzt würde wohl gesehen haben, daß ein Knochensplitter heraus wollte. Gleichwohl bekümmerte man sich nicht viel darum, weil der erwähnte Gehülfe gesagt hatte, die ganze Geschichte hätte nichts zu bedeuten.

Inzwischen ward die arme Amme nach einer Erkältung mit einer starken Halsentzündung befallen. Und nun ward der Hausarzt abermal gerufen. Diesmal kam er in eigner Person.

Er sah die bepflasterte Nase und lächelte. Er hörte sie reden und schüttelte den Kopf. Er sah ihr in den Hals und zog die Schultern. Denn mit diesem praktischen Eins, Zwey, Drey! erfuhr er alles was für ihn zu erfahren war. Sein Adlerblick entdeckte ihm gleich, daß das Mensch die häßliche Krankheit hätte. Drey Fragen würden ihn belehrt haben, daß er sich geirrt hatte; aber

braucht

braucht ein Arzt mit Adleraugen und Scharfblick und Tiefblick und Forschblick, und wie der neologische Plunder weiter heißt, noch zu fragen?

Mit allem Stolz, den das geträumte Bewußtseyn des ebenbesagten Plunders einflößen kann, ließ er sich in den untern Stock hinunter, um seiner Gönnerinn, oder vielmehr seiner blinden Verehrerinn, diese große Entdeckung, die seiner alles übertreffenden Penetration war aufbehalten worden, mitzutheilen.

Aber hier erst ein Wort von der Madame Lux. — Sie war eine von den honetten Frauen, die Gott der Welt zur Strafe giebt. Faulheit und Fraß hatten ihren viereckichten Bau achteckicht gemacht. Aus ihren junonischen Augen leuchtete die erhabene Bosheit der Gemahlin Jupiters hervor. Ihr Kopf war immer beschäftigt, an allen Menschen eine schwarze Seite, und zu allen Handlungen eine gehäßige Triebfeder zu finden. Ihre Zunge war schneidender als ein Scheermesser: und ihre kreischende Stimme überschrie zehen Schweine auf der Schlachtbank. Wenn sie den kolossalischen Arm ausstreckte, blinzten alle Augen: und wenn sie sich auf einen Stuhl fallen ließ, bebte das Haus, als wenn in der Nähe eine Pulvermühle auffloge.

Hören, daß ein Frauenzimmer ihre Ehre, oder nur ihren guten Namen verlohren hatte, das

war

war ihr nicht mehr leid, als es dem raubsüchtigen Pöbel ist, die schrecklichen Schläge einer Brandglocke zu hören. Aber über die sittsame und tugendhafte Sophie triumphiren, die Trüglichkeit eines unschuldigen Antlitzes und untadelhaften Wandels mit einem so auffallenden Beyspiel beweisen zu können, das war eine himmlische Freude für diese ehrliebende Dame.

Sie hatte eine Schwester, die in allen Betrachtungen ihre Gegenfüßlerinn war. Diese war zugegen, als der Herr Doktor die so unerwartete Eröfnung that. So gerne als jene es zu glauben schien, so begierig sie den Gift in einem Zug verschlang, so sehr widerstrebte es der guten Schwester, eine solche Mähr als bloß möglich anzunehmen. Sie fragte den Arzt, aus welchen Gründen er diese garstige Krankheit bey einer in ihrem niedrigen Kreise so vollkommenen Person vermuthen könnte.

„Ey, Madame, die Nase, die Stimme, der Hals!"

Die wohldenkende Frau erwiederte, daß er sich wohl möchte geirret haben, wenn er keine andere Zeichen wahrgenommen hätte. Die verschlimmerte Gestalt der Nase wäre die Folge eines Falles, eines wahrscheinlicher Weise ein wenig vernachläßigten Falles. Den bösen Hals könnte sie wohl von Erkältung bekommen haben, denn sie ginge nur gar zu gerne mit dünnen Strümpfen.

Und

Und daß man bey einem bösen Halse durch die Nase redete, wäre ja bekannt. Sie hätte selbst gesehen, daß solchen Kranken das Getränk wäre wieder zur Nase heraus gekommen, ohne daß sie darum hätten die abscheuliche Seuche gehabt. Dazu käme noch der unsträfliche Wandel der Frau, und der Mangel der Gelegenheit sich so etwas zuzuziehen.

Diese lezten Einwendungen übernahm Madame Lux zu heben. Sie rechnete ein Paar Dutzend Frauenzimmer her, die bey einer Vestalischen Eingezogenheit doch wären ganz etwas anders gewesen, und ein halbes Dutzend Kerle, die wohl mögten die kranke Lukrezia verführt und angesteckt haben.

Der Aeskulapius fand sich auch durch jene Einwürfe um desto mehr beleidigt, je mehr er fühlte, daß sie gegründet wären. Er erinnerte sich nun, daß vor einigen Monaten wäre zu ihm geschickt worden, wegen einer gequetschten Nase. Diese beunruhigende Erinnerung behielt er aber bey sich. Sein Stolz erlaubte ihm nicht mehr zurück zu treten. Er würde lieber das menschliche Geschlecht haben zu Grunde gehen sehen, als es durch das peinigende Geständniß, daß er sich, wie so manche andere schwache Menschen, geirret hätte, zu retten.

Er blieb also dabey, daß das Mensch angesteckt wäre; daß er als Arzt das besser verstehen

müßte; wie das Mensch dazu gekommen wäre, das ginge ihn nichts an, das thäte auch überhaupt gar nichts zur Sache; genug daß das Mensch die giftige Krankheit hätte; und davon könnte das Kind an der Brust, ja das ganze Haus angesteckt werden, wenn man das Mensch nicht fortschafte. Aus dem Hause müßte das Mensch: und es mögte das Mensch nun hinkommen wo es wollte, so wollte er, um der Madame willen, zu dem Mensch schicken und es in die Kur legen lassen. Denn in die Salivationskur müßte das Mensch, wenn es nicht verrecken sollte.

Sobald als das Orakel weg war, dem die mitleidige Schwester folgte, ließ die Megäre den Korporal hohlen und bedeutete ihm, daß er seine Frau zu Hause nehmen müßte, weil man sie länger nicht im Hause behalten könnte, da der Arzt gefunden hätte, daß sie angesteckt wäre.

„Wovon angesteckt?“

Das würde er schon erfahren. Nur so viel könnte ihm zur Nachricht dienen, daß er sich wohl zu hüten hätte, daß weder er noch sein Kind dem Weibe zu nahe kämen.

Das Herz des armen Mannes ward durch diese wohlmeinende Benachrichtigung zerrissen. Abscheu, Zorn, Nachgierde stritten wider Liebe

und

und Mitleiden. In diesem Kampf schafte er seine Sophie zu Hause.

Als sie allein waren, überschüttete er sie mit Vorwürfen. Sie verantwortete sich so gut als ihr kläglicher Zustand erlaubte. Er drang darauf, daß sie ihren Verführer angeben sollte. Da aber weder Drohungen noch feierliches Versprechen alles zu vergeben und zu vergessen, das arme Weib bewegen konnten, etwas zu offenbaren, das nie geschehen war, ließ der erbitterte Mann sich dergestalt von Leidenschaft hinreissen, daß er sie mißhandelte, ob sie gleich ihre Unschuld auf das heiligste betheuerte.

Inzwischen hatte die Schwester der Madame Lux ihren eignen Hausarzt zu sich kommen lassen und ihn gebeten, die Kranke zu besichtigen. Er kam, als der Korporal noch in voller Wuth war. Nachdem er einen Waffenstillstand vermittelt und die Gemüther etwas beruhigt hatte, untersuchte er den Zustand der schönen Dulderinn. Wie erstaunte er, als er fand, daß der Hals nichts weiter als eine gewöhnliche, wiewohl etwas starke Entzündung zeigte, und daß der andere Arzt den unverzeihlichen Bock müsse gemacht haben, den leider so viele machen, die durch die Entzündung erweiterten Schleimhölen in den Mandeln mit dem darin steckenden verdickten Schleim für Geschwüre zu halten!

Er gab nun die tröstliche Versicherung, daß keine Spur von dem abscheulichen Gifte da wäre, und daß alles wohl wieder würde gut werden.

Für die arme gemißhandelte Kranke war dies freylich ein Seelenbalsam; für den Mann aber ein Stich ins Herz. Er hätte nun über seine Leichtgläubigkeit, über seine Grausamkeit gegen das beste Weib auf Erden Blut weinen mögen. Aber ach! ehe sie ihm völlig vergeben konnte, ehe Versöhnung und Friede wieder in diesen beiden für einander geschaffenen Seelen statt finden konnten, bewirkte der schnelle Wechsel so entgegengesetzter Leidenschaften eine Versetzung der Krankheit: die Entzündung warf sich auf das Gehirn, und in beständigem Rasen gab die schöne Sophie den Geist auf.

Steffen überlebte seine geliebte Sophie nicht eine Stunde. Er ging zu dem nächsten Wasser und ersäufte sich.

Das übrig gebliebene Kind fiel in schlechte Hände, ward verführt, arbeitete sich immer tiefer ins Verderben hinein, und endete seine Tage in einem Zuchthause.

Wer war Schuld an diesem schrecklichen Schicksale dreyer unschuldiger Menschen? Ein Arzt.

Und warum? Etwa aus Unwissenheit, aus Irrthum, aus unvorsetzlichem Versehen? Nein, aus

aus Stolz. Er hatte sich geirrt und wollte den Irrthum nicht gestehen, nicht wieder gut machen.

Die Strafe blieb nicht aus. Die weltliche Obrigkeit konnte diesen Mord nicht ahnden, zumal da hier kein Kläger war. Aber die unglückselige Sophie hatte mit der durchdringenden, der nie unerhört gebliebenen Stimme leidender Unschuld zu dem gerechten Gott geschrien, hatte den Bösewicht angeklagt, der sie um ihren guten Namen, und um ihren lieben liebevollen Mann, um ihren einzigen Freund, um alles auf der Welt gebracht hatte. Wie konnte die Strafe ausbleiben?

Die ganze Geschichte ward bekannt, ward ausgebreitet, stadtkündig, landkündig. Der große Praktikus verlohr seinen Kredit, sein höchstes Gut. Er mußte erfahren, daß man ihn einen aufgeblähten Dummkopf nannte. Welche Strafe für den der es wirklich ist!

Allgemeine Verachtung, und noch wohl etwas anders hinter dem Knorpel der sechsten wahren Rippe, zwang ihn, eine gelehrte Reise zu unternehmen. Er fuhr ab: die Geschichte immer voraus. Wo er kam, beguckte man ihn, wie den Nasenmann im Tristram Shandy.

Er kam zurück. Einige Jahre hoffte er, würden die Sache in Vergessenheit gebracht haben.

Aber zu seinem Schrecken mußte er gleich in der ersten Gasse, wo sein Wagen aufgehalten ward, einen Bürger zu dem andern sagen hören: „Ist er doch nicht wieder da, der h——sche Doktor wie heißt er doch? der Luxens Amme und ihren Mann auf der Seele hat?“

O ihr, die ihr immer das Wort venerisch im Munde, das Brandmark immer im Feuer liegen habt, ihr die ihr vielleicht schon manche Ehe mögt zerrissen, manches Leben verbittert haben, denkt, wo möglich, allemal wenn ihr wieder das Verdammungsurtheil fället, an Steffen und Sophie.

Entbehrlichkeit und Schädlichkeit der warmen Nachtmützen und dicken Perüken.

Es giebt zweyerley Nachtmützen, wirkliche und verblümte. Beyde kann ich für mein Leben nicht leiden; diesmal habe ich es aber nur mit den wirklichen, und zwar mit den warmen zu thun.

Wer sich an diese Last, an diesen rechten Gesundheitsfeind gewöhnt hat, ist sehr zu beklagen. Er ist größern Gefahren ausgesetzt und mehrern Krankheiten unterworfen, als er sonst würde zu fürchten gehabt haben, wenn er sich bey Zeiten dieses höchstentbehrlichen Kleidungsstücks entschlagen hätte.

Diese Maschinen halten den Kopf warm. Der Kopf wird nicht warm gehalten, ohne daß mehr Blut dahinströmt als sonst. Je mehr Blut nach dem Kopf zuströmt, je mehr werden die innern Gefäße und das Hirn selbst geschwächt. Das giebt also Anlagen zu Schlagflüssen und Fehlern der Sinne und des Verstandes.

Doch vorzüglich leiden die Augen von diesem vermehrten Zuflusse der Säfte.

Arbeitet man zu gleicher Zeit mit dem Kopfe, oder trinkt man starke erhitzende Getränke, so muß die Gefahr um so viel gewisser und größer werden.

Der Kopf muß also ja nicht zu warm gehalten werden, zumal bey Kindern und jungen Leuten, vorzüglich bey denen die studiren oder sonst viel Kopfbrechen haben oder Aufwallungen des Bluts unterworfen sind.

Gelehrte sollten immer mit blossem Haupte und abgeschnittenen Haaren gehen. Dabey würde sich nicht nur ihre Gesundheit, sondern auch ihre Muse, besser befinden. Mit unendlichem Vergnügen habe ich gelesen, daß der berühmte Weikard, ein wahrhaftig klarer Kopf, sogar dem Perukentragen feind ist, und allemal wenn die Umstände es verstatten, diesen lästigen Schirm abwirft. So habe ich seit mehrern Jahren auch gethan.

Mir kömmt es auch so vor, als wenn die Gelehrsamkeit selbst eine andere Gestalt angenommen hätte, seitdem die Gelehrten nicht mehr so dichte und schwere Perüken tragen. Man schreibt izt faßlicher und freyer als vorher. Mit den Dreyknotenperuken sind die Paragraphen und die Alexandriner abgekommen.

Aber nicht genug, daß warme Nachtmützen und dicke Perüken das Blut zu stark nach dem Kopfe hinziehen: sie machen ihn auch gar zu empfindlich. Wenn er gewöhnt worden, Nacht und Tag in einem Futteral zu stecken, so muß er auch zu einer stärkern Ausdünstung gewöhnt seyn und die-

se

se Ausdünstung muß um soviel leichter unterbrochen werden können.

Daher können die rechten Nachtmützengönner so selten den Zugwind und andere Fährlichkeiten der Luft vertragen, die derjenige verlacht, der seinen Kopf kühl gehalten und an allerley Luft gewöhnt hat. Darum müssen auch jene Schwächlinge mancher Lustbarkeit entsagen, die Andere in voller Maaße geniessen können.

Warum denn? — Wegen eines Zahns, eines Ohrs, eines Auges, die urstraks mit Schmerz, Entzündung und ich weiß nicht was heimgesucht werden, wenn ihnen ein Lüftlein zu nahe kömmt.

Und was hat denn diesen Zahn und das Uebrige so zärtlich gemacht, daß sie nicht die geringste Kollision mit einer Luftwelle ertragen können? — Nichts anders als eine warme Nachtmütze und eine schwere Perüke.

Noch mehr. Wenn die Emballage des Nachts im Schlafe abfällt, so wird Erkältung die unausbleibliche Folge seyn. Das warme, dampfende Haupt wird kalt, die Ausdünstung gestört, die Ausdünstungsmaterie in die benachbarten Theile geworfen. Rhevmatismen, Katarrhen, und ich weiß nicht wie vielerley griechische Zufälle folgen dem Nachtmützenunglück auf den Fuß.

Alles das hat derjenige nicht zu befürchten, der mit blossem Kopfe zu schlafen gewöhnt ist. Selten wird er beym Erwachen etwas Griechisches im Nacken oder in seinen Sinneswerkzeugen fühlen, es sey denn, daß er sich in ein Küssen zu tief vergraben oder einen andern Fehler begangen hätte.

Mit einem Worte der Kopf muß immer kalt und die Beine warm gehalten werden. Das ist eine von den wichtigsten Regeln der Diätetik.

Aber schärft der Zufluß des Bluts nicht die Fähigkeiten die im Hirn wohnen? — Das ist nun wohl die Frage eines Mannes, der auch gern die Kraft seiner Lenden mögte ein Genie werden sehen. Aber man irrt sich, wenn man sich viel von dem Hirn verspricht, das man zum Mistbeete gemacht hat. Wärme macht den Kopf wüste, nicht hell.

Daß nun aber ein überzeugter Leser nicht gleich die Perüke und die Nachtmütze nimmt, und sie an die Wand nagelt, wie die Raubvögel an Scheunenthüren! Um des Himmels willen nicht. Die plötzlichen und totalen Bekehrungen in der Diät sind nicht ein Haar besser als in Glaubenssachen. Nein, wenn man sich auch an das Ungereimteste von der Welt lange gewöhnt hätte, so müßte man sich doch mit der größten Vorsicht wieder davon

ent-

entwöhnen. Je längere Zeit man dazu nehmen kann, je sicherer geht man zu Werke.

Ein Beyspiel mag zur Erläuterung dienen. Wenn ein Mann von 40 Jahren seit 20 Jahren eine Nachtmütze von 2 Pfund getragen hat, so muß er alle Monat ein halbes Loth abgehen lassen, bis daß die wollene Mütze al pari mit einer baumwollenen kömmt. Und diese muß er beständig fort tragen, bis daß sie so abgeschliffen ist, daß sie nicht mehr zusammenhangen kann. Es versteht sich also, daß sie eben so wenig geflickt werden müsse, als eine alte römische Bildsäule.

Wer aber unter der Nachtmütze alt geworden ist, thut am besten dabey zu bleiben und keine Experimente zu machen.

Etwas vom Frühstück der Kinder, und ein Paar Worte vom Genie.

Difficile est, satyram non scribere.

HORAT.

Kindern, die im Wachsthum sind, ist hinlängliche und gesunde Speise hoch nöthig. Dies gilt nicht allein von den Mittags- und Abendmahlzeiten, sondern auch vom Frühstück, ja mit einiger Einschränkung auch von dem, was man Vesperkost nennt.

Kinder kann man auf gewisse Weise wie schwangere Frauen ansehen: ein Kind muß für zween essen. Es bedarf nicht allein so viele Nahrung als erforderlich ist, den täglichen Verlust des Körpers und seiner Ausdünstungen zu ersetzen, es muß auch so viel zu sich nehmen, daß es so zu sagen einen Ueberschuß zum Wachsthum und zur Entwickelung der Theile auflegen kann.

Darum haben Kinder, so lange sie wachsen, einen so geseegneten Appetit. Der Säugling theilt fast alle seine Zeit zwischen Saugen und Schlafen. Er saugt weit mehr als nöthig wäre, den kleinen Magen zu füllen; die Stimme der Natur erinnert ihn unaufhörlich ans Trinken, damit er wachsen könne.

Aus eben der Ursache genießt der heranwachsende Bube sein Essen mit solchem Wohlgefallen; Dank-

Dankbarkeit und Vergnügen schimmern in seinen Augen; und hat er weder zu viel noch zu wenig genossen, so geht er wieder freudig und munter an seine Beschäftigungen.

Glückselige, dreymal glückselige Kinder! Ihr beschämt manche erwachsene, ja graubärtige Jungen! Ihr empfangt mit Freuden ein Butterbrod aus der Hand eurer Eltern: Ihr geniesset es mit der Wollust als äßet ihr es in eurem Leben zum ersten Mahle: Ihr schmeckt eure kärglich zugeschnittene Kost, so zu sagen mit Leib und Seele: und nutzt jeden noch so kleinen Bissen.

Aber wir, mit welcher Lauigkeit, ja mit welchem Murren empfangen wir nicht das tägliche Brod aus der Hand Gottes? Wie oft sehen wir es nicht als eine Schuld an, die wir bey ihm zu fordern haben, und die er schlecht bezahlt? Wie wenig wissen wir den rechten Gebrauch von seinen Gaben zu machen! Wie oft sind wir nicht eben so unzufrieden mit der Vorsehung als mit unserm Schlachter, wenn er uns nicht das rechte Stück Fleisch gibt, oder mit unserm Schneider, wenn er uns die Kleider nicht nach unserm Sinn macht! O, wie viel würden wir nicht oft an wahrer Glückseligkeit gewinnen, wenn wir von Philosophen wieder Kinder werden könnten!

Doch keine Moral weiter: laßt uns medice reden. Kinder müssen ein gutes, gesundes, erquickendes Frühstück haben, sonst können sie weder wachsen noch stark werden; ja sonst können sie nichts lernen.

Das bekannte alte Sprichwort: Plenus venter non studet libenter muß nicht übersetzt werden: ein gesättigter Magen; sondern, ein überladener, ein vollgepfropfter Bauch studirt nicht gerne. Mit einem hungrigen Magen ist es unmöglich etwas rechts zu lernen: zum wenigsten behält man nicht was man gelernt hat.

Die Seele hat selten das volle Maaß ihrer Kräfte, arbeitet selten mit der rechten Stärke, wenn es dem Körper an dem nöthigen Ersatz des Verlohrnen mangelt. Schwäche, Mattigkeit, Abnahme des Leibes ist allemal mit einer ähnlichen Abweichung dieses oder jenen innerlichen Sinnes vergesellschaftet.

Allerdings hat man von kränklichen, schwächlichen Kindern und Erwachsenen, die bey einem solchen Zustande mit wahrem Genie, mit ganz ausserordentlichen und beynahe unglaublichen Geistesfähigkeiten begabt gewesen, Beyspiele genug gehabt. Ein Baratier ist wohl der größte Beweis gewesen, daß ein siecher Körper nicht immer die Seelenkräfte hindere sich zu entwickeln, und

zu

zu dem möglichen Grade der Vollkommenheit zu gelangen.

Aber ohne davon zu sagen, daß solche Personen doch immer nur eine ganz kleine unerhebliche Ausnahme von der Regel machen, so ist es gewiß, daß sie bey allem ihrem Genie, ihrem Scharfblick und Adlerblick und Hochgefühl, und wie es in diesem Jahrzehend weiter heissen mag, doch weder Leibesstärke noch körperliche Gesundheit, also auch nicht alle die Gaben, die einen Weltbürger glücklich, und zur Ausübung seiner Pflichten geschickt machen, zu besitzen pflegen. Verschiedene von ihnen haben nicht einmal den Bau und die Gestalt gehabt, die der Himmel andern freilich nicht so gelehrten und scharfsinnigen Sterblichen angedeihen läßt. Die Mehresten haben auch den Mangel der Gesundheit und Stärke, und jener Kräfte, jenes Ansehens, die wohl so schmeichelhaft sind, als das Selbstgefühl der Erhabenheit, in der Seele empfunden: und diese demüthigende Empfindung hat ihrer innern Harmonie Schaden gethan, hat die Saiten der Seele verstimmt, hat den Mann mit Engelsinn und Engelflug manchen Tag in eine finstere Nachteule verwandelt.

Wir sehen etwas ähnliches an den Kindern, die mit der Dörrsucht oder der englischen Krankheit befallen sind. Sie haben freilich einen ungleich schärfern Verstand als die Gesunden von

eben dem Alter; aber wie ärgerlich ist nicht ihre Gemüthsart?

Wer wollte also wohl wünschen, in seinem Sohn ein Wunder von Witz und Verstand zu sehen, wenn diese Vorzüge nur auf Kosten seiner Gestalt, Gesundheit, Kräfte und Mannheit erlangt werden können? Wer wollte wohl sein Kind, sein liebes Kind, sein Fleisch und Blut, sein Ebenbild darben lassen, halbe Tage hungern und sich Mittags und Abends nicht einmal satt essen lassen, um ihn, wie einen Hühnerhund zur Jagd, durch Hunger zu dem nichtsnützigsten Geschöpf, auf Gottes Erdboden, zu einem Genie von Gewerbe, abzurichten.

Allerdings ist es gut und schön, wenn wir dem Staate offene helle Köpfe schenken können; aber lasset uns erst uns angelegen seyn, Schulden abzubezahlen ehe wir an das Geschenkemachen denken: und schuldig sind wir dem Vaterlande zu allererst wohlgebildete, gesunde, rasche und starke Söhne, die den Kern des Volks ausmachen und fortpflanzen können. Wehe dem Lande, das daran Mangel leidet, und dafür Kraftmännchen und Geniemännchen und Empfindler, mit einem Worte, Käfer statt weggezogener Bienen zum Ersatz bekömmt!

Nein, mögen doch diese süßen, theuern Jungen lieber ein wenig minder witzig, minder gelehrt,

lehrt, minder aufgeklärt werden, wenn sie nur Männer, wenn sie nur sonst nützliche Bürger werden. Dem Staate ist immer mit guten Soldaten, guten Kaufleuten, guten Arbeitern in den Städten und auf dem Lande, guten Schiffleuten am meisten gedient: auf denen beruht der Wohlstand und die Sicherheit des Landes. Er kann auch nicht derer entöhnigt seyn, die sich auf nützliche Wissenschaften und Künste legen. Zu diesen letztern aber kann man nicht die Arbeiten des eigentlich sogenannten Genies rechnen.

Dies izt so beschriene Genie ist aller Ehren werth, wenn man es als eine Zugabe haben kann. Aber für einen guten Steuermann, Zimmermann, Steinmetzen, Schiffer, Soldaten, einen schlechten Geniemann zu bekommen, das ist kein Gewinn für das Vaterland.

Ich kenne mehr als einen jungen Mann, der in der Reuterey eine hübsche Figur würde gemacht haben, wenn ihn nicht die Geniekrätze angesteckt hätte. Er hätte Pferde striegeln sollen: izt striegelt er die Musen. Ich kenne einen solchen Geniemann, der Gift und Galle speyt, weil seine Stücke nicht aufgeführt werden: er wäre freilich selbst dazu gebohren, Stücke aufzuführen, aber auf die Batterie.

Merkwürdig ist es in der That, daß dasselbe Zeitalter das dem Mönchswesen den Gnadenstoß giebt,

giebt, das Geniewesen ausgebrütet hat. Raben hat Deutschland verlohren, und desto mehr Sperlinge wieder bekommen.

Ueberhaupt ist es izt ein Wahn bey vielen Alten und Jungen, daß das Genie ein ordentliches Studium ist, dem man sich mit aller Hofnung des besten Erfolgs, den Lust und Liebe zum Dinge versprechen, widmen kann. Wenn das nicht wäre, würden so viele Väter wohl ihren Söhnen bey Zeiten etwas anders zu thun geben, als sie Verse und Dramen und Possen schmieren zu lassen.

Sie würden erst die Jungen hübsch lesen und schreiben und rechnen lernen, und sich auf eine nützliche Wissenschaft oder Kunst legen, und nebenher freilich mit den Musen buhlen, aber deswegen nicht ihre Pflichten und ihr Glück hinantsetzen lassen.

Unerträglich ärgerlich ist der Dünkel manches Laffen, der gerade darin, daß er zu keiner andern Beschäftigung Lust oder Geschick hat, einen Beruf zum Geniewesen findet; der uns einbilden will, daß dies Studium seinen eignen Mann fordert; und der sich schmeichelt, einen wichtigen Platz in der gelehrten Welt zu füllen, wenn er einen Musenalmanach, einen Theaterkalender oder allenfalls den Meßkatalogus um ein Paar Zeilen dehnen hilft, oder den Kehricht der dramatischen Literatur um ein Fuder vermehrt.

Das

Das wahre Genie muß, wie der Schlaf, von selbst kommen, oder es kömmt nimmermehr: es will sich weder suchen noch erwarten lassen. Es kann mit Recht eine Gabe des Himmels heißen: es stammt von da herab. Es ist eine Kraft, die der Schöpfer in den frühesten Keim des Hirns gelegt hat, wie der Gährungstrieb des Honigs schon in dem Nektar liegt, den die Biene aus den jungen Blumen saugt. Dieser wahre Funken eines Himmelsfeuers wird schon von selbst zünden, und in eine helle Flamme auflodern. Es offenbart sich zuerst durch einen dringenden, unwiderstehlichen, und durch Hindernisse selbst neue Kräfte gewinnenden Hang zu der Wissenschaft, der Kunst, dem Gewerbe, wozu man einen Beruf bey sich spürt. Darauf zeigt es sich in dem außerordentlich schnellen und glücklichen Fortgange, den man in diesem Fache macht. Ein solcher Kopf steigt hoch empor, wie ein Adler, oder schreitet daher, wie ein Riese, wo andere flattern wie Schmetterlinge, oder kriechen wie Schnecken, oder gar rückwärts tappen wie Krebse. Und endlich bewährt es sich durch ein wiederholtes und allemal gelingendes Bestreben, die Fesseln der Regeln abzuwerfen, sich in einem neuen Kreise zu drehen, und sich eine eigne Bahn zu erschaffen. Das ächte Genie verehrt, liebt und studiert die großen Muster; ist aber nie im Stande ihnen völlig nachzuahmen. Nicht aus Stolz: denn der kann nicht aufkommen, nicht bestehen, wo das rechte Genie

 wohnt;

wohnt; sondern weil es nie in fremde Fußtapfen treten, nie seinen Flug nach vorgezeichneten Bahnen richten, nie seine Ausflüsse in geborgte Formen gießen kann. Es gleicht der Luft: es ist viel zu leicht, zu elastisch, zu frey, als daß es sich sollte bilden lassen als Schnee, oder einem Faden folgen als ein Papierdrache. Es setzt allemal seinen Gegenstand in sein eignes Licht, bearbeitet ihn nach seiner eignen Manier, zeigt ihn unter einem neuen Gesichtspunkt, und giebt ihm gleichsam durch einen Zauber, eine nie vorher gesehene Gestalt, einen nie bemerkten Reiz.

Ein solches Genie war der Shakespear, den so viele monströs nennen, weil der Riese freylich den Zwergen eine Misgeburt scheint.

Each change of many-colour'd life he drew,
Exhausted worlds, and then imagin'd new,
Existence saw him spurn her bounded reign
And panting time toil'd after him in vain.

Und ein solches Genie, das mit dem reinsten stärksten Glanz hervorstrahlt, ist Wieland. Er hat die Gabe, in die Ideale, die er erschaft, eine geheime Kraft zu legen, daß sie, wenn man sie mit Empfindung liest, wie Pygmalions Bildsäule, sinnlich, warm und lebendig werden.

Doch, wenn man nun ein solches wahres Genie bey einem Knaben bemerkt, darf man es ihm nicht

an der Nahrung, die man ihm sonst würde zugestanden haben, ein wenig gebrechen lassen?

Nein, auch diese hofnungsvollen Kinder können Sättigung ertragen und müssen sie haben. Ihr Alter, ihre Größe, ihre Leibesbeschaffenheit, und vor allen Dingen ihre Eßlust, oder eigentlicher zu reden, ihre Eßbegierde, fordert eine gewisse Quantität, die man allerdings nicht überschreiten muß, an der aber nichts abgehen darf, wenn Gesundheit und Kräfte mit dem Genie in gleicher Maaße zunehmen sollen.

Ungegründet ist die Furcht, daß volle Befriedigung des Appetits die Knaben zu schwerfällig und träge mache. Man bedenke doch nur, daß sie nicht allein das Verlohrne ersetzt haben, und außerdem noch zum Wachsthume etwas auflegen sollen. Ihre Verdauung ist wegen dieses doppelten Bedürfnisses so lebhaft, daß man von der Ueberladung des Magens nicht leicht etwas zu befürchten hat: der Hunger selbst ist uns Bürge dafür. Der zeigt sowohl, wie hoch nöthig neue Nahrung ist, als auch wie leicht und bald das Genossene verdauet wird.

Gefahr des Spielzeugs für Kinder.

Ich weiß wohl, daß andere Aerzte schon wider den Gebrauch Kindern gemahltes Spielzeug zu geben, geeifert haben. Ich weiß aber auch, daß dieser Gebrauch noch nicht abgekommen ist, sondern daß die Nürnberger fortfahren, ihre beklexten Puppen u. s. w. zu verkaufen, und gegen die heiligen Weihnachttage viele tausend Familien damit zu versorgen. Ueberflüßig ist es also nicht, wenn ich auch einmal ein Paar Worte davon sage; ob es mehr ausrichten wird, als die Warnungen meiner Vorgänger, ist eine andere Frage.

Kindern alle Arten von Spielzeug und Puppen zu verbieten, das wäre doch wohl nicht so ganz klug als einige von den Neuern behaupten wollen. Wenigstens ist es unbillig: nicht, weil wir selbst in unserer Kindheit gespielt haben; sondern weil wir noch immerfort Kinderspiel treiben.

Ein jeder von uns hat sein Steckenpferd. Der eine reitet auf seinen Verdiensten, der andere auf seinem Patriotismus, der dritte auf seinen Entdeckungen, der vierte auf seiner Hypothese, der fünfte auf seinem Projekt, der sechste auf seinem Gelde, der siebente auf seinen Ahnen, der achte auf der Religion, der neunte auf der Toleranz und so weiter. Auf der Empfindsamkeit reitet nun ein halbes Dutzend auf einmal, wie die vier Heimonskinder auf dem Roß Bayard.

Wenn

Wenn der Gelehrte mit seinen zahlreichen Citationen, seinen langen Noten angestiegen kömmt, so sehe ich in Gedanken den Knaben, der den Seidenkrämer spielt, und mit bunten Taftstremeln und alten Franzen handelt.

Wenn der Dichter Unsterblichkeit posaunt, was thut er denn wohl mehr, als da er wie ein Junge seine Sechspfennigtrompete bließ?

Wenn der Philosoph ein System hinbauet, so sehe ich noch immer das Spielwerk seiner ersten Jahre, ein Kartenhaus. Als wir noch im pohlnischen Rock giengen, klopften wir auf den Tisch: und das Gebäude fiel. Jetzt recensiren wir: und da liegt das System.

Unsere jungen Leute sind größtentheils klingelnde Klapperbüchsen oder vergüldete Zuckermännchen: und viele von unsern Schönen sind Puppen, von oben bis unten Puppen, als wenn man sie bey einem Nürnberger gekauft hätte. Große flatternde Köpfe und kein Hirn: eine schöne weisse Brust und kein Gefühl: schimmernde Kleider und — manchmal kein Hemde!

Puppen und Spielwerk sind iezt fast alles, was wir uns wünschen, und womit wir uns beschäftigen. Fast alles läuft auf Babiolen und Bagatellen hinaus. Jeder Stand hat seine Joujoux. Wir nehmen Weiber, um damit zu spielen: und lassen sie nachher mit uns spielen. Unsere

sere Kindererziehung ist ein Spiel, ein wahres Kinderspiel. Wir spielen mit unsern Studien, mit unserm Glück und mit unserm Beruf. Sitten und Religion, Ehre und Wohlfahrt, Leben und Gesundheit, alles ist Spielwerk für uns. In Gesellschaften spielen wir die blinde Kuh mit dem guten Namen eines Abwesenden: zu Hause spielen wir Versteck mit unsern Gläubigern: und in Schriften oder vor den Gerichtsschranken spielen wir Klun.psack. Die Karten, das Kinderspiel, das zum Zeitvertreibe eines Wahnwitzigen erfunden war, macht unsere ernsthafteste und liebste Beschäftigung.

Wir hätten also kein Recht, unsern Kindern das Spielen zu verbieten, wenn es ihnen auch nicht in vielen andern Betrachtungen nützlich, und unter gewissen Einschränkungen allemal unschuldig wäre.

Sollten aber unsere Hausmütter mitten in dem Spiel, worinn sie vom Morgen bis Abend leben, einmal den drollichten Einfall bekommen, sich um ihre Kinder zu bekümmern, und, lediglich aus Spaas einen flüchtigen Blick in die Kinderstube zu thun, so wünschte ich ihnen doch ein Wort im Ernst zu sagen, wenn sie noch ein Wort im Ernst hören können.

Kindern muß man kein Spielzeug geben, das so klein ist, daß sie es in den Mund stecken und hinunter-

hinunterschlucken können. Diese Unvorsichtigkeit hat manches junge Leben gekostet.

Alles bemahlte Spielzeug sollte entweder gar nicht verstattet, oder doch erst wohl abgewaschen und von aller Farbe völlig gereiniget werden. Die meisten von diesen Farben sind höchst unsicher, und wer weiß nicht, wie gerne die Kinder daran lecken?

Sind die Puppen und andre Figuren mit Oelfarbe bemahlt, so ist freylich die Gefahr so sehr groß nicht, als bey den leicht abzuleckenden Wasserfarben. Doch ist es immer sicherer, ihnen auch nicht einmal die zu erlauben, wenn sie die üble Gewohnheit haben, alles in den Mund zu bringen und daran zu beißen und zu käuen.

Die kleinen Husaren u. s. w. von Zinn sind auch nicht so ganz unschuldig. Es ist gerne mehr Bley als Zinn. Solche Dinge geben also unter dem Käuen einen Gift von sich, der zwar nicht augenblicklich seine schädlichen Wirkungen äußert, aber um desto mehr vermieden werden muß.

Zuckerpuppen haben den zwiefachen Fehler, daß sie eine höchst ungesunde Näscherey und mit Farben bekleckst sind.

Eine Anekdote von Geselden und Wohlert.

Als unser unvergeßlicher und unvergleichlicher Wohlert in London war, besuchte er die berühmtesten Wundärzte der damaligen Zeit, soviel die Hauptstadt deren hatte. Unter andern machte er dem verdienstreichen Geselden öfters seine Aufwartung.

Er bemerkte, daß dieser sonst sehr verbindliche Mann sich zuweilen sehr unähnlich, mürrisch und zurückhaltend war. Der junge Holsteiner bemühte sich den Grund dieser ungleichen Gemüthsart ausfindig zu machen, und war endlich so glücklich dahinter zu kommen.

Der Ostenwind war es, der der Lehrbegier Wohlerts so manchmal einen Querstrich machte. Dieser Wind hatte den stärksten Einfluß auf den Britten, der sehr hypochondrisch war. Der Mann konnte wie Gellert sein körperliches Leiden vergessen, seine Schwermuth überwinden, und eine Heiterkeit zeigen, die den Hypochondristen sonst so fremd ist; aber wenn der Wind aus Osten blies, so unterlag er seinem Spleen.

Wohlert machte sich diese Entdeckung zu Nutze. Wenn er zu dem Orakel ging, und sich mit Lehren und Unterricht recht zu sättigen gedachte, sahe er erst zu, was der Wind war.

Schäd-

Schädlichkeit der Abendschmäuse.

Gesellschaftliche Abendmahlzeiten oder Familiensoupers sind noch immer ein Hauptvergnügen für alles, was den guten Ton, die feine Lebensart affektirt. Die Großen müssen freilich auch zuweilen Abendgesellschaft haben und feierliche Soupers geben. Sie finden aber kein Vergnügen darinn: Wirth und Gäste seufzen bey mechanischem Lächeln unter der Last der Etiquette, und bedauern die Stunden, die sie ihrem Stande und ihrer Verfassung aufopfern müssen, und die sie so unendlich nützlicher, oder wenigstens angenehmer anwenden könnten. Darum stellen sie auch solche Gastmäler ja nicht öfterer an, als die Umstände nothwendig erfordern.

Das sieht jedoch der übermüthige Krämer, der stolze Beamte und der nachäffende Bürger nicht ein. Diese Leute stehen in dem Wahn, daß Schlemmen und Prassen das Attribut der Größe, das Unterscheidungszeichen des feinen Geschmacks, das anständigste Mittel Freunde zu gewinnen und zu erhalten, und bey allem dem zugleich von den geselligen Freuden die unschuldigsten und angenehmsten sind.

Wider dieses rasende Großthun, diese höchstverderbliche Modethorheit zu eifern, ist Pflicht für

Jeden, der Muth genug hat, die Wahrheit zu sagen, und Gecken zu geißeln.

Kann wohl etwas dem Vaterlande mehr Schaden thun, und dem Zeitalter mehr Schande machen, als diese überall herrschende Gewohnheit, daß ein Kreis von Verwandten und guten Freunden, der immer größer wird, wie von einem Wurf im Wasser, ganze Abende, und jeden ganzen Abend in der Woche damit zubringt, das Leben vor der Sündfluth zu spielen? Wie viele Haushaltungen werden nicht dadurch zerrüttet, wie vieler Kinder Erziehung und Wohlfahrt nicht versäumt, wie viele Köpfe nicht unfähig gemacht, für sich und das gemeine Wesen zu arbeiten?

Ja der Kopf muß dadurch die Klarheit, die Munterkeit verlieren, die ihm so nothwendig ist, wenn er mit Leichtigkeit und Nutzen arbeiten soll. Die Seelenkräfte müssen stumpf und matt, und der ganze Zusammenhang der Ideen zerrüttet werden, wenn Blut und Dünste unaufhörlich das Gehirn gleichsam bestürmen, und wenn der größte Feind und Störer des Denkens, wenigstens des vernünftigen Denkens, ein angefüllter, ja wohl gar überfüllter Magen unter der Begünstigung der horizontalen Lage des Körpers, der Wärme des Betts, und der eingesperrten qualmichten Luft des Schlafzimmers, agiren kann.

Jedoch, ist es einerseits gewiß, daß diese Mode, als eine von den verderblichsten, in ihr rechtes Licht gesetzt zu werden verdient; so ist an der andern Seite auch wenig oder gar keine Hofnung, daß ihr abgeholfen werden könne. Die vereinten Kräfte der Sittenprediger und Aerzte werden ihr schwerlich etwas anhaben können: sie wird bleiben, wenn hunderte ihrer Schwestern, ihrer gemeinen Natur gemäß, gefallen und verrauscht sind. Sie gleicht einem fremden Gewächs, das nach glücklicher Verpflanzung einmal tiefe Wurzeln gefaßt hat, das in dem Schirm und Schatten von Stand und Würden aufgewachsen, von Freundschaft und Harmonie gepflegt worden, und in seinen schönen Früchten ein eben so unschuldiges als schmackhaftes Vergnügen verspricht.

Ich darf mir also nicht mit dem stolzen Gedanken schmeicheln, daß ich etwas zur Ausrottung dieser gar zu eingewurzelten Thorheit etwas beytragen werde. Inzwischen will ich doch einen Versuch wagen. In magnis voluisse sat est. Es wird sich gewiß mehr als ein Mann von alter Sitte unter meinen Lesern finden, der den Schaden, das Verderben, das die gesellschaftlichen Abendschmäuse, die Familiensoupers anrichten, einsieht: und beehrt nur ein einziger rechtschaffener und würdiger Mann meine Worte mit seinem Beyfall, so mag meine Mühe gerne vergebens, und mein Eifern gerne die Stimme eines Predigers in der Wüste seyn. Wenn

ich auch meine Sache verliere, so tröste ich mich mit dem alten Verslein:

Causa victrix diis placuit,
sed victa Catoni.

Also zum Streit! zum Angriff! Alle meine satyrischen Hülfstruppen sollen das Hauptkorps von medicinischen Gründen unterstützen. Die Musen geben nur, daß ich viele satyrische Einfälle zu Gebot hätte! Denn in unserm Zeitalter sind das die besten Fratzenstürmer. Gründe richten nichts aus. Man kann von der gegenwärtigen feinen Welt mit Wahrheit sagen:

Un vice, un des honneur est assez peu de choses:
Tout cela dans le monde est oublié bientot;
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.

Wie weit die Abendbankete in Rücksicht auf die Finanzen der Wirthe zu tadeln sind, getraue ich mir nicht zu untersuchen, ist auch nicht wohl möglich zu bestimmen. Denn daß einige Familien Mittel genug haben, und es ihnen gewissermaßen zum Verdienst gerechnet werden könnte, diesen Aufwand zu machen, und daß andere bey dem Spiel, das vorhergeht, ihre Rechnung finden, ist gewiß. Die meisten aber, die auf dies Vergnügen erpicht sind, würden gestehen müssen, daß es eben so weit über ihrem Vermögen als über ihrem Stande ist.

Beschauen wir dies späte Schwelgen von der moralischen Seite, so finden wir eine unerschöpfliche Quelle von Betrachtungen.

Nur

Nur eine Idee des Marchese Caraccioli kann ich nicht unbeurtheilt lassen. Dieser scharfsinnige Moralist sagt, daß eine jede Mahlzeit ein Beweis von der Hinfälligkeit unserer Hütte ist: und deswegen verwundert er sich darüber, daß man aus einer so demüthigenden Sache, als diese Ausbesserung unserer Maschine ist, ein Gepränge, ein Vergnügen machen kann, wozu man Gäste einladet.

Ganz unrecht hat er nicht. Wenn man aus der Ausbesserung eines verfallenen Wohnhauses eine Feierlichkeit machte, wozu man Billets austheilte, als zu einem andern Gepränge, so würde das freilich kaum lächerlicher seyn, als Gäste zu einer Mahlzeit zu bitten, wenn die Umstände nicht verschieden wären. Der Mann, der seine irdische Hütte ausbessern will, und seine Freunde dazu einladet, hat gar nicht nöthig sich vor ihnen zu schämen, so lange keine Engel mit gebeten werden. Denn Menschen sind alle in dem Falle, daß sie zu gewissen Zeiten Nahrung zu sich nehmen müssen.

Auch ist wohl zu bemerken, daß der große Baumeister des Himmels und der Erde, die Ausbesserung unserer Hütte mit der Empfindung eines so starken und unschuldigen Vergnügens verbunden, daß es ganz natürlich ist, wenn wir gute Freunde bitten, dieses Vergnügens mit uns in Gesellschaft zu genießen, und es dadurch gegenseitig zu erhöhen.

Der

Der erste Ursprung der gesellschaftlichen Mahlzeiten mag gewesen seyn welcher er wolle, so können vernünftige Leute dabey keinen andern Zweck haben, als sich in einer Stunde, die einmal doch zu einer andern Erholung bestimmt ist, durch ein vergnügtes zwangloses Gespräch und unschuldigen Scherz nach des Tages Last und Hitze zu erquicken und aufzumuntern. Dieser Endzweck könnte noch immer statt finden, noch immer erreicht werden, wenn nicht die Verderbniß der Sitten die einfache Natur, Freyheit und Offenherzigkeit verjagt, und Künsteley, Zwang und Falschheit an ihre Stelle gesetzt hätte.

Daß nichts gesunder ist, als seine Mahlzeit mit fröhlichem Muthe zu thun, das ist eine Wahrheit, die man mehr beherzigen und nutzen sollte als wirklich geschicht. Eine muntere Gesellschaft ist nächst dem Hunger die beste Würze, macht die schwerste Speise verdaulich, und die trockenste schmackhaft. Die Nahrungsmittel erquicken den Körper: ein offenherziges und scherzhaftes Tischgespräch aber giebt der Seele neue Kräfte.

Es wäre also Thorheit und Menschenhaß, dies Vergnügen überhaupt und unbedingt zu verwerfen. Nein, wer den Tag mit verdrüßlichen Geschäften zubringen muß, kann nicht besser thun, als so oft es die Umstände erlauben, mit guten Freunden zu essen, wo er nemlich gewiß erwarten kann, daß ein gesundes wohlschmeckendes

Gericht

Gericht den Verlust der Leibeskräfte ersetzen, ein gutes Glas Wein, die etwa ausgetretene Galle wegspülen, unschuldiger Scherz, den Kopf aufheitern, ungezwungenes Gelächter das Zwerchfell erschüttern, und biedere Vertraulichkeit das Herz erweitern wird.

Aber diese Mahlzeiten müssen, wenn sie die jetzt angeführten Wirkungen hervorbringen sollen, eben so wenig der Ordnung der Natur und alter nordischer Sitte zuwider laufen, als das Vermögen des Wirths übersteigen.

Vier Hauptfehler werden bey den meisten gesellschaftlichen Abendmahlzeiten begangen. Man wählt die unrechte Zeit; man setzt zu vielerley Speisen, und doch zu wenig gesunde auf; man räumt der Etiquette, den Formalitäten und dem Weltton zu viel ein; und man verstattet das Spiel.

Die Zeit, die man zu diesem Vergnügen wählt, ist gerade die schlechteste, auf die man verfallen kann; es ist der Abend, und noch darzu der Abend der großen Welt, der hübschen Leute, der dann erst seinen Anfang nimmt, wenn bey dem gemeinen Mann die Nacht schon eingetreten ist.

In diesen späten Stunden, da Leib und Seele schon ruhen, oder wenigstens sich zur Ruhe schicken, und einen gesunden und erquickenden Schlaf

hoffen müßten, der sie fähig machte, den folgenden Morgen zu rechter Zeit, mit Munterkeit und Kräften an ihre Geschäfte zu gehen, setzen sich unsere Sybariten erst nieder zum Arbeiten. Ja wohl zum Arbeiten; denn über die armen Kinnbacken gehts her.

Est expulsa quies; furit ardor edendi
Perque avidas fauces immensaque viscera regnat.

Daß Abendmahlzeiten den Verdauungswerkzeugen um so viel mehr zu schaffen machen, je später man sie hält, und je weniger Bewegung zwischen Tisch und Bett statt finden kann, ist aus dem alten Schulspruch, Post coenam stabis aut passus mille meabis; „Nach dem Essen soll man stehen, oder tausend Schritte gehen;" schon bekannt. Ueber diesen Punkt werde ich weiter hin ausführlicher reden. Jetzt bemerken wir nur, daß die Meisten von denen, die an dieser Ausschweifung den größten Geschmack finden oder sie wenigstens doch am öftersten mit machen, gerade solche Personen sind, die sich am sorgfältigsten dafür hüten sollten, nemlich Schwächlinge, Leute, denen es an Nervenkräften mangelt und mangeln muß, weil ihre Lebensart fast in jedem Stücke schwächend ist.

Wenn einer von diesen Kandidaten der Hypochondrie und Gicht auf sein vermeintes Wohlbefinden zu viel bauet, und sich nicht an einem leichten, einfachen Abendessen zu rechter Zeit genügen läßt, so wird er noch dieselbe Nacht dafür leiden müssen.

Ein schwerer, unruhiger, nicht erquickender Schlaf, Kopfweh, Schwindel, weisse Zunge u. a. m. sind die Folgen dieser Licentia diaetetica.

Ein solches nächtliches Unverdaulichkeitsfieber kann so wohl den Arzt als den Kranken betrügen. Wenn dieser mitten in der Nacht mit Schrecken erwacht, mit kochend heißem Blut, mit einem Klopfen in jedem Finger, mit wüstem, verstörtem Kopf, mit Beklemmung und Angst, und überall in einem dampfenden Schweiß; wenn er dann den Aeskulap rufen läßt, und dieser entweder nicht geübt, oder nicht viel fürs Fragen oder gar für das Blutzapfen eingenommen ist, so schreyt man flugs über Plethora und Orgasmus: und flugs muß der Barbier kommen, um das gar zu häufig angesammelte, das gar zu wild aufwallende Blut zu vermindern.

Da gehen nun vier Kaffeetassen voll schönes, rothes, unschuldiges, unersetzliches Blut schändlich verlohren. Freilich verschaft es dem Kranken augenblickliche Erleichterung, denn wie viele Aderlässen giebt es wohl, die nicht eine flüchtige Erleichterung bewirken sollten? Aber wie theuer kömmt diese Kühlung, die dem Patienten so willkommen und für den kurzsichtigen Arzt so schmeichelnd ist, dem Patienten in der Folge nicht zu stehen? Denn der wahre Grund dieses Orgasmus, dieser Aufwallungen, die Schwäche des Magens, der Mangel an Nervenkraft, wird durch den Verlust des

Bluts und die Ausleerung der Gefäße nur noch vermehrt. Das ist eine von den unumstößlichsten Wahrheiten in der ganzen praktischen Arztneywissenschaft, wiewohl sie leider! wenig eingesehen und noch weniger beherzigt wird.

Wenn man denn aber Schande halber doch einen Anlaß zu diesen Fieberbewegungen angeben soll, so geht es gerne wieder über den Unschuldigen her. Da muß ein heisser Tag, ein zu stark geheizter Ofen, ein dickes Bett die Schuld haben.

Wollte man doch nur bedenken, daß alle diese äußerliche Hitze zwar Wallung und Fieberhaftigkeit erregen, aber niemals sogleich eine weisse Zunge, einen kleisterichten Geschmack im Munde, ein Magendrücken und andere Zufälle der ersten Wege erregen kann!

Man fragt auch wohl, ob der Kranke sich nicht ein wenig in der Diät versehen, und nicht etwas mehr, als sein Magen ertragen kann, zu sich genommen habe. Das wird denn ganz positiv geläugnet: und dabey läßt es denn der Aeskulap bewenden. Würde er aber ins Detail gehen, und sich nach dem Mäßigen, was der Patient genossen, erkundigen, so würde er Data genug finden, auf eine Ueberladung des Magens zu schliessen. Er würde von einem kleinen Mund voll Beef stake, von einem armseligen halben Teller voll Schildkrötenfleisch, von einem bloßen Mund-

schmack von Augurkensalat, von einem äußerst dünnen, ja durchsichtigen Schnitt, Schinken, von einem schmalen Stremelchen geräucherten Lachs, von einer elenden kleinen Butterteigtorte, von einem Bröckelchen Pastetendeckel u. s. w. hören. Von allem dem hat der Kranke niemals mehr zu sich genommen, als ein Kind, ja ein Kanarienvogel hätte essen können.

Aber das weiß ein geübter Arzt schon zu berechnen. Diese Kinder wollen so viel sagen als Riesen, und diese Kanarienvögel als Strausse.

Ueberhaupt ist das eine große Inkonsequenz, wenn man Beefstake, Schildkröte, Pasteten, u. s. w. für so ganz unschuldige Speisen hält, weil so viele andere Menschen sie genießen, ohne Schaden davon zu haben. Keine Arztneywissenschaft kann festsetzen, wie viel oder wie wenig ein jedes Individuum von jeder Speise ungestraft zu sich nehmen könne. Das muß der Magen des Individuums selbst bestimmen. Es giebt Leute, denen ein Teller voll Mehlbrey schwerer zu verdauen fällt, als andern ein halber Schinken.

Doch außer dieser nächtlichen Unruhe haben diejenigen, die ihres schwachen Magens ungeachtet alles mitmachen wollen, noch eine andere Strafe auszustehen? Sie sind den Morgen darauf ungeschickt mit dem Kopfe zu arbeiten. Das ganze Gehirn ist in der gleichen Unordnung, als

das Speisezimmer. Die Seele kann mit ihren Kräften sich nicht zurechte finden; das Gedächtniß ist noch ganz schläfrig; die Beurtheilungskraft kann die Augen noch nicht aufhalten; und die Einbildungskraft spricht im Traum.

Wenn nun ein wenig zu viel von einem übrigens unschuldigen, einfachen Gerichte ein solches Getümmel in den Verdauungsanstalten, einen Auflauf in den Blutgefässen, eine solche Unordnung und Zerrüttung in den Seelenkräften anrichten kann, wie viel grösser müssen denn nicht die Gefahr und die Beschwerden seyn, die aus einer übermäßigen, mannigfaltigen und späten Abendmahlzeit entstehen?

Denn, wie pflegen nicht unsere zum Platzen gemästete Fresser — Doch stille! Kein Wort von unsern Zeitgenossen! Wir wollen die Muster bey den Römern suchen.

Nec mora, quod pontus, quod terra, quod educat aër,
Poſcit & appoſitis queritur jejunia menſis,
Inque epulis epulas quærit, quodque urbibus eſſe
Quodque ſatis poterat populo, non ſufficit uni,
Plusque cupit, quo plura ſuam demittit in alvum.

Aber

„Aber wir sind keine solche Schwelger," ruft ein neuer Apicius. „Wir begnügen uns mit einigen wenigen Schüsseln, so einfach und unschuldig als möglich: zum Beyspiel, eine gute Frikassee, ein Gericht Fische, ein ungekünstelter Braten, ein Bißchen Gebackenes oder ein Paar Krebse, ein Teller Obst und ein Glas Wein. Mehr haben wir nicht, und mehr verlangen wir nicht. Simplicität ist unser Leben."

Ja, ja, wir wissen recht gut, was an dieser Simplicität ist, und was das sagen will, gute Freunde auf ein Butterbrod zu bitten. In allen andern Dingen hält die große Welt immer weniger als sie verspricht; aber wenn es an ein Banketiren geht, sucht man allemal die Erwartung zu übertreffen. Den Tag nach dem Schmause kann man es in der Apotheke auf den Recepten lesen, wie einfach und genügsam es hergegangen ist.

Ueberhaupt ist ein einziges saft- und kraftreiches Gericht noch immer zu viel für ein Abendessen. Des Mittags kann man sich größere Freyheiten nehmen: denn da hat man noch Zeit genug, mittelst verdünnender Getränke und Leibesbewegung der Verdauung zu Hülfe zu kommen. Beydes kann des Abends nicht mehr statt finden. Mit dem vollen Magen geht man zu Bette: und da fällt dann alle Arbeit auf ihn allein, so überladen, so ausgedehnt als er auch ist. Die Be-

wegung der Muskeln, die veränderte Stellung des Leibes, die sanfte Erschütterung der Baucheingeweide, der wohlthätige Koffee und Thee kann ihn nicht unterstützen. Er hat keinen andern Mitarbeiter als den Wein und das Bier, das den Speisen Gesellschaft geleistet hat.

Doch wieder zu dem Vorigen zu kommen. Kostet es einem armen schwachen Magen so viele Mühe, ein einziges starkes Gericht zu bezwingen, so muß es ihm äußerst schwer fallen, sich einer widersinnigen Bigarrure von Nahrungsmitteln zu entledigen. Die Pastete will nicht leiden, daß die Torte vorausmarschire. Blumkohl und Artischocken machen sich den Vortritt streitig. Das englische Bier und die französischen Reinetten kommen zu offenbaren Feindseligkeiten: die Lüneburger Neunaugen helfen dem erstern, die spanischen Trauben und der holländische Hering schlagen sich zu den leztern. Diesen treiben die markschen Rüben in die Enge. Der Mokkafaffe möchte dem Kaviar gerne einen Hieb geben; der ist ihm aber zu stark, und hat den Tokayer zum Freunde.

Was muß denn nun von solchen Kriegen die Folge seyn? Mühsame Verdauung und die Unruhe, die Wallungen u. d. ü. deren oben gedacht worden.

Simul assis
Miscueris elixa, simul conchylia turdis,
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum
Lenta feret pituita. Vides ut pallidus omnis
Cœna de surgat dubia?

„Aber Abwechslung und Verschiedenheit der Nahrungsmittel ist zuverläßig gesund, hilft zur Verdauung: das Eine verbessert das Andere.“

Freilich. Abwechslung und Veränderung in Speisen ist eben so heilsam als angenehm. Allein, daraus folgt nicht daß es unschuldig und zuträglich ist, eine unnennbare Mannigfaltigkeit von Nahrungsmitteln, von höchstverschiedenen, kontrastirenden Nahrungsmitteln in einer Mahlzeit, und noch dazu in einer Abendmahlzeit, zu sich zu nehmen. Wer hat jemals behauptet, daß solche Soupers gesund sind?

„Das wohl nicht. Aber den Gesunden ist alles gesund: das kann kein Arzt läugnen. Sollten denn Leute, die sich wohl befinden, Bedenken tragen, in einer behaglichen Gesellschaft ein Paar gesunde Gerichte zu essen? Laß die Schwächlinge, die Hypochondristen und Podagristen und ihres Gleichen nach Doktorregeln leben; die Gesunden müssen sich nicht geniren.“

Fürs erste wäre noch zu beweisen, daß diejenigen, die sich so gerne auf diese unschuldige Art ver-

vergnügen, wirklich gesund sind. Die mehresten sind Leute, die viel sitzen müssen. Dabey ist es nicht wohl möglich, einen gesunden starken Körper zu behalten. Diese stille Lebensart ist gerne mit Kopfbrechen verknüpft: es mögen nun Akten, oder Autoren, oder Rechnungen, oder Memoriale oder Plane und Projekte seyn, so sind es Kopfarbeiten, und die schwächen die Nerven. Sogar der Mann, der die vier Species in Arbeit setzt, kann sich dadurch ermüden: und die große, theure Wahrheit, zweymal zwey macht vier, mag so einfach seyn als sie will, und so mechanisch hergesagt werden, als wenn ein Kind zu Tische betet, so kostet sie doch Seelenkräfte. Mit einem Worte: viel sitzen und viel mit dem Kopf arbeiten, und dabey sich vollkommen wohl befinden: wer das kann, ist ein Wunder.

Dazu rechne man nun noch eine und andere Chicane, eine fehlgeschlagene Hofnung, eine Weisung, einen Verlust, und andre Agremens, die öffentliche Aemter und Geschäfte wohl mit sich bringen. Item einen und andern heimlichen Pfahl ins Fleisch, ein wenig Ehrgeiz, Neid, Eifersucht, ein Paar Kinder die sich nicht sagen lassen, zwey Paar Gläubiger, die sich nicht wollen abweisen lassen, eine böse Frau, eine treulose Liebschaft, unglückliche Zahlen im Lotto, — und nun zu der ganzen Summe noch alle Tage vier Stunden am

Spiel-

Spieltisch. Wird man bey alle dem noch gesund seyn können?

„Inzwischen sieht man doch viele, die sich bey dieser Lebensart recht wohl befinden, gut essen und ruhig schlafen."

Die Zeichen der Gesundheit sind sehr betrüglich. Man kann blühen als eine Rose, und von Feistigkeit glänzen, als ein gebratenes Spanferkel, (sans comparaison,) und gleichwohl einen bösen schnellen Tod im Busen tragen. Die Athletenstärke, die Klopffechtergesundheit war schon zu unsers Vaters Hippokrates Zeiten verdächtig, und ist es noch. Doch davon ein andermal mehr.

Was den Appetit anbelangt, so ist der bey solchen Leuten auch nur selten ächt. Eigentlichen Hunger haben sie nicht: es ist Begierde den Gaumen zu kitzeln. Die Gewohnheit sich zu mästen, die Erwartung neuer Leckerbissen treibt sie zu Tische, die Stimme der Natur, die Empfindung der Bedürfniß nicht. Den Augen, der Zunge hungert, nicht dem Magen. Man setze ihnen schlecht und rechte Kost vor: und man wird ihren Appetit nicht mehr bewundern.

Der Schlaf, den keine schwere Abendmahlzeit stört, ist auch kein ganz natürlicher Schlaf. Denn die Natur selbst ist es, die uns des Nachts weckt, wenn wir des Abends den Verdauungskräften

zu viel angemuthet haben. Sie ermahnt uns Hülfe zu suchen. — Und wie schwer, wie ängstlich, wie schnarchend, wie scheußlich ist nicht der Schlaf des Schlemmers? Wie wenig zeugt er nicht von Ruhe der körperlichen Verrichtungen, von Erhohlung der Seele?

Und wenn der Schwelger den andern Tag erwacht, wie stehts denn mit der Munterkeit, der Heiterkeit, ohne die sich keine wahre Gesundheit denken läßt, die ein weit zuverläßigeres Zeichen des Wohlbefindens ist, als rothe Pausbacken und ein spiegelglattes Antlitz? So wie wir vorhin gehört haben.

Auch das ist den Römern schon bekannt gewesen, schon bey ihnen von der Satyre gerügt worden.

Corpus, onustum
Hesternis vitiis, animum quoque prægravat una,
Atque affigit humo divinæ particulam auræ.

Das ist die feine Lebensart, das sind die Freuden, worin so mancher den guten Ton, ja seine ganze Glückseligkeit zu finden wähnt.

„Nun, wenn der Gauch es thun kann, wenn er nichts dabey versäumt oder gar nichts versäumen kann, so kann man ihm ja seine Glückselig-

keit

keit gönnen. Sich glücklich wähnen, ist glücklich seyn."

Aber, Leser, ein Verrückter,
Der, nicht wissend, daß sie drückt,
Ruhig auf die Fessel blickt,
Ist der darum ein Beglückter,
Weil sein Wahnsinn ihn berückt?
Würde wohl in einer Stunde,
Wo in seinen Raserey'n
Sich der Kranke Wund auf Wunde
Fühllos schlüge, der Gesunde,
Statt sich der Vernunft zu freun,
Wünschen auch verrückt zu seyn?*)

Aber nicht genug, daß der Prasser sich selbst ein König ist, wenn er in dieser Fresserey, in diesem auf Kosten der Gesundheit und der Seelenkräfte theuer erkauften Vergnügen ein Paar Stunden schwindeln kann. Er darf auch glauben, daß er sich damit Gönner und Freunde machen kann; daß alle seine Gäste schmecken und fühlen müssen, wie gütlich er ihnen thut; daß er die ganze Gesellschaft mit Lust und Zufriedenheit füllt; und daß er eine Saat ausstreuet, die ihn wird Achtung und Freundschaft, Lob und Ruhm, Unterstützung und Vertheidigung ärndten lassen.

*) Aus einem Briefe von dem männlichen Dichter Tiedge im deutschen Museum, Jun. 1784.

Der Thor! möchte er doch Pompignans Lehren beherzigen können!

Ie deplore l'erreur, où ton orgueil te livre,
Riche voluptueux, que l' abondance enivre!
Credule autant que vain, tu prends pour des amis
Ces convives nombreux dans tes festins admis;
Ces Grands toujours si bas, que l' honneur désavoue;
Ce flatteur qui te hait, te meprise & te loue;
Perfide empressement de ce peuple mocqueur;
Ils devorent ton bien, ils perceroient ton cœur.
L' amitié ne se plait que sous les toits modestes;
Lieux exempts de discorde et de soupçons funestes,
Asyle où, dans les bras de la frugalité,
Regnent la confiance & la sincerité.

Daß man in der Welt glaubt, Wein und Wohlleben gebähre Frölichkeit, daran sind die Herren Poeten mit Schuld. Glücklicher Weise gibt es izt für die vielen Anakreons, die von dem Saft der Reben als dem großen Mittel, gutes Muthes zu seyn, gesungen haben, izt ganz andere, eben so glückliche und tausendmal weisere Dichter, die der Sinnlichkeit nicht mit ihrem Talent frohnen, sondern den wahren Segen der Mäßigkeit, und die ächten Reize der Tugend, mit den lieblichsten Farben schildern.

Wie

Wie wahr und lehrreich ist nicht die herrliche Strophe von Gökingk:

Der wahre Kluge
Scherzt nicht blos beym Wein;
Auch bey seinem Wasserkruge
Flößet er Traurigen Frölichkeit ein.

Und wie erweitert Tiedge nicht das Herz, wenn er von der hohen Tugendfreude spricht:

Die ihm in den Quell des Wassers
Ihre süße Würze wirft,
Wann der Syrus eines Prassers
Ströme theurer Weine schlürft?

Doch wer könnte alle die schönen, seelerhebenden Stellen hersetzen, die bey unsern wahren deutschen Dichtern so häufig zu Anpreisung der Genügsamkeit vorkommen?

Das Lustige bey dieser Thorheit ist dies, daß man diesen Zwang, dies stundenlange Krummsitzen, dies Magenstopfen, für einen unschuldigen und anständigen Zeitvertreib, für Gemürhszerstreuung und Ruhe nach der Arbeit, ausgeben darf.

Wenn man den ganzen Tag gesessen hat, soll man noch den ganzen Abend dazu sitzen, um auszuruhen! Wenn man den ganzen Tag den Kopf zerbrochen hat, soll man den ganzen Abend Karten spielen, um sich zu erhohlen! Gesellschaftlichen Umgang,

an-

angenehme Konversation, aufheiternden Scherz verspricht man sich — und pflanzt sich an einen Spieltisch! Freundschaft, heilige Freundschaft, Tochter des Himmels, du sollst erneuert, befestigt, versiegelt werden, — indem der Orestes den Pylades Bete macht! Gefälligkeit, Verbindlichkeit, Dienstgeflissenheit zeigt sich hier in ihrem ganzen liebenswürdigen Licht — bey jedem Surcoup! Man athmet freyer, das Herz schlägt ruhiger — wenn man einen großen Solo in der Couleur verliert!

„Wohl wahr. Aber das Spiel hat doch den Nutzen, daß es Verleumdung verhindert.“

Das kann ich nicht zugeben. In großen Gesellschaften geht die Medisance von einem Spieltisch zum andern. Da verurtheilt man ungehört. Der gute Name, der unter die Spieler fällt, fällt unter die Mörder. Der Abwesende muß für jeden Verlust leiden. Man macht es kurz, aber erbaulich.

Am Tische wird das Versäumte eingehohlt. Eine Reputation, die bey den Karten nur angeschnitten worden, legt man da ordentlich vor. Da macht sich die galante Hofräthin über die Galanterien der Kommerzräthinn lustig; der misgünstige Director über den scheelen Neid des Referendarius; die geschwätzige Assessorinn über das unermüdete Caquet der Konsistorialräthinn. Da

hält

hält sich der junge Lieutenant, der alle Morgen die Einfälle auswendig lernt, die er den Tag über anbringen will, über den gesuchten Witz des Amtmanns auf. Da richtet der Fuchsjäger, der kaum seinen Namen schreiben kann, zwischen Lichtenbergen und Voßen.

Jedoch genug für diesmal von den gesellschaftlichen Abendmahlzeiten, und Familiensoupers, von diesen feierlichen Beweisen der Verderbniß des Geschmacks und der Geringschätzung der Gesundheit. Möchte doch ein jeder, dessen Privatumstände es nicht erlauben, daß er sich des Bankettirens entschlagen kann, wenigstens so viel für sein eignes und seiner Gäste physisches Wohl thun, daß er den Mittag dazu wählte!

„Des Mittags schmeckt das Essen niemals so gut, als des Abends. Das ist ein Faktum. Zudem hat man des Mittags noch keine rechte Ruhe, auch keine Zeit: man muß wieder an seine Geschäfte. Daher hat auch der philosophische Buchhändler Pancouke zu Paris vor einigen Jahren den Vorschlag gethan, die Mittagsmahlzeit ganz abzuschaffen, und nur ein gutes Frühstück um 10 Uhr, und eine Abendmahlzeit um 6 Uhr zu halten, damit man nach dem Abendessen könne auf die Komödie gehen oder spatzieren u. s. w.“.

Herr Pancouke hat diesen Vorschlag nicht im Ernste gethan: es ist lauter feine Ironie.

Was den bessern Appetit anbelangt, so ist das entweder Täuschung, oder die Wirkung einer üblen Gewohnheit.

Man esse des Abends nur mit Mäßigung, lege sich bey Zeiten zu Bette, stehe früh auf und gehe bey Zeiten an seine Verrichtungen, nehme entweder gar kein, oder doch ein sehr leichtes, französisches Frühstück, thue seine Geschäfte mit Ernst, mache sich dazwischen Bewegung, suche munter und gutes Muthes zu seyn, welches wohl nicht schwer fallen wird, wenn man sich bewußt ist, daß man seine Pflichten redlich gethan hat; so wird man mit wahrem Hunger zum Mittagsessen gehen, und eine schlecht und rechte Mahlzeit so herrlich schmecken, als das köstlichste Banket.

Die Seelenwanderung macht noch immer Queerstriche über die Diät.

Der Christ kann bey dem Anblick einer leckern Karpe nur die Bedenklichkeit haben, ob der Fisch auch seiner Gesundheit zuträglich ist. Aber der recht orthodoxe Israelit muß noch gar dabey fürchten, nicht nur den Fisch, sondern mit dem Fisch eine arme Seele zu essen.

Was dies sagen wolle, wissen alle, die im Talmud und in der Gemara geforscht, und von dem jüdischen Seelenwanderungssystem Begriffe haben. Weil aber das wohl nicht bey einem jeden Leser der Fall seyn kann, will ich ihnen mit einem Aufschluß dienen, den mir ein gelehrter Israelit hat angedeihen lassen.

Die Rabbinen nehmen eine Seelenwanderung an, fast so wie sie schon von den alten griechischen Weltweisen ist geprediget worden. So ungereimt und albern diese Lehre ist, so sehr sie gesunde Vernunft und Menschenverstand entehrt, so verehrungswürdig und heilig ist sie dem großen Haufen des beklagenswürdigen Volks.

Die Seele fährt nach dem Tode des Rechtgläubigen, bis auf weitern Befehl des Allerhöchsten, in ein anderes lebendiges Geschöpf, ja in einen leblosen Körper, um darin eine Art von Fegefeuer auszustehen, gezüchtigt, und gereinigt zu werden.

den. Man hat Exempel, daß sie in einem Mühlstein, in einem Reibeisen, ja in einem Pfeifenkopf hat leiden müssen, je nachdem der seelige Mann mehr oder weniger gesündigt hatte.

Ein ehrlicher Nachkömmling Sems ist daher niemals sicher, daß er nicht die Seele eines werthen Freundes in einem unschuldigen Hering essen und verdauen, in einer Pfeife Toback autodafeisiren, oder gar in einem Quispeloortje abscheulich verunreinigen sollte, wenn er nicht genau zugehört hat, ob auch eine Seele in dem Dinge gejammert.

Denn durch ein solches Jammern und Wehklagen entdeckt die leidende Seele dem Rechtgläubigen ihr Incognito. Ich weiß, daß ein Stück Rindfleisch, das man eben ans Feuer brachte, so erbärmlich am Spieß gewinselt hat, als je ein Sklave zu Algier mag gethan haben. Ein andermal gab ein Brasen unter dem Abschuppen einen wehmüthigen Laut von sich: die erschrockene Magd rief den Ette, der Ette fand bey genauer Untersuchung, daß es seines sel. Grosvaters leibhaftige Stimme wäre, worauf der Fisch in aller Stille, wiewohl mit gebührender Anständigkeit eingescharrt ward, damit Grandpapa zur Ruhe käme.

Die Ungläubigen werden nun behaupten, daß es freilich wohl möglich ist, unter dem Abschuppen eines Fisches einen Laut zu hören, wenn nemlich die Blase gedrückt wird, und daß der gedachte

Gros-

Grosvater, wie mehrere die noch leben, wohl mag die Stimme einer Fischblase gehabt haben. Wie können die Leute aber das Aechzen eines Mühlsteins erklären?

Glücklich sind wir Christen, daß wir keine solche Seelenwanderung annehmen und kein solches Lamentiren in jedem Laut finden. Wie mancher junger Herr müßte dann nicht seine knarrenden Schuhe begraben lassen? Manches schöne seidne Kleid müßte in die kühle Erde; ja alte Kutschen und Schiebkarren würde man einscharren lassen.

Doch nicht weiter mit der Satyre. Wir müssen uns nicht über etwas lustig machen, das vielleicht Mitleiden erregt. Religionsgrundsätze fordern allemal Schonung, wo nicht gar Ehrerbietung. Ueber Irrthümer und Vorurtheile in Glaubenssachen zu spotten, und einen Blinden auslachen, weil er nicht sehen kann, ist fast einerley. Der ungereimteste Aberglaube, der Furcht vor einem gerechten Gott zu erkennen giebt, verdient eine Art von Achtung: der Grund oder der Zweck ist allemal zu loben, gereicht allemal dem menschlichen Geschlecht mehr zum Vortheil als zum Schaden. Der Welt ist immer mit Bürgern, die in einem Mühlsteine eine leidende Seele vermuthen, mehr gedient als mit denen, die kein Leben nach dem Tode, keine vergeltende Zukunft glauben, und die an ihrem lezten Ende sagen können: Tirez le rideau, la farce est jouée.

Die izt betrachtete Seelenwanderung ist freilich eins von den krassesten Rabbinenmährchen: die vernünftigen und aufgeklärten Juden glauben es auch nicht; man braucht kein Mendelssohn zu seyn um einzusehen, wie offenbar menschlich diese Satzung ist. Aber der blinde Schachermann, der sie glaubt, glaubt in diesem Irrthum einen Gott, verehrt darin einen Richter des Guten und Bösen, fühlt darin die Regung des Gewissens. Der Philosoph, der sich ein Religionssystem saturirt, filtrirt und krystallisirt, glaubt, verehrt und fühlt darin — nichts.

Ein Wort von der Kleidertracht und blosser Brust.

Ohe! jam satis est,
Jam pervenimus ad umbilicos.

MARTIAL.

Kein Chamäleon verändert so oft seine Farbe, als unsere Zeitgenossen beiderley Geschlechts gegenwärtig die Kleidertrachten und den Putz. So lange unsere jungen Herren Petits Maitres und Petites Maitresses waren, währte eine Mode doch zur Noth ein Jahr. Als sie Makaronis und Engelländerinnen wurden, hielt sie sich freilich nur halb so lange. Aber izund, da man nicht mehr nach Mustern sehen, sondern selbst erfinden, selbst den Schöpfer spielen, selbst den Ton angeben will, ist an gar keinen Bestand unserer Schale mehr zu denken.

Unsere sogenannten Mannspersonen haben izt ihre Nachttische und ihre Putzmacherinnen. Und nun wetteifern sie mit dem Frauenzimmer so glücklich um den Preis der Wandelbarkeit, daß man nicht leicht bestimmen kann, welches von den beyden Geschlechtern am meisten Original ist oder eine Modefratze am weitesten treiben kann.

Wir wollen izt nur ein Wort von der blossen Brust sagen, die gegenwärtig die herrschende Thorheit ist.

Noch vor wenigen Jahren liessen die jungen Schönen die Thür zu diesem Heiligthum nur halb offen stehen. Der äußere Putz stellte hier ein Gitterthor vor, das dem Auge nur einen eingeschränkten Blick in das Lustgefilde verstattete. Wo es nöthig war, wurden Heckwerke von Spitzen, Krausen, Band u. s. w. so künstlich angelegt, daß ein widerlicher Kontrast, ein erhabnes Schlüsselbein, ein Paar Rippen die sich zu stark auszeichneten, eine Nische über dem Brustknochen, nicht zu Gesicht kamen. Mit einem Worte: sie liessen uns gerade so viel schauen als wir schauen sollen; gerade so viel als nöthig war, unsere Einbildungskraft in Bewegung zu setzen, die denn allemal mehr sah, als wirklich wäre zu sehen gewesen. Es ging mit manchem versteckten bretternen Busen, wie mit den Werken gewisser Schriftsteller, von denen es, Dank sey den Bemühungen ihrer Freunde und Bundesgenossen! einmal angenommen ist, daß sie bewundert werden müssen, und worin der Bewunderer Schönheiten und Weisheit findet, deren ein unbefangener Leser auf keinerley Weise gewahr werden kann.

So auch, Dank der Kunst! hatte mancher Resonanzboden die Ehre, daß der betrogene Anbeter mit einem Giraud sang:

Bouton de rose!
Se debat sous le clair linon;
Si ton sein jamais ne repose,
C'est que tu retiens en prison
Bouton de rose.

Das gefiel den Buhlschwestern unsers Geschlechts. Sie liessen auch durch einen Schlitz das weisse Fell schauen; und wenn sie die Einbildungskraft ihrer Nebenbuhlerinnen recht hetzen wollten, oder vielmehr, wenn das Leder zu Randers bearbeitet zu seyn schien, heffteten sie die Halskrause mit einem kleinen Herzen, das eben so falsch war, als das so dahinter saß.

Die Amazonen sahen das und fielen so gleich auf entgegengesetzte Maasregeln. Sie verbargen dem spähenden Auge jene Schönheiten. Sie legten sogar platte Schnürbrüste an, um ja nicht das liebenswürdige Runde, wie Haller es nennt, zum Vorschein kommen zu lassen, und sich in den Verdacht zu setzen, daß der Himmel ihnen einen Ammensegen verliehen hätte.

Die Mannspersonen waren einmal ins Coquettiren hineingekommen, und konnten sich nicht entschliessen, ihre Reize wieder unter den Scheffel zu stecken. Sie suchten nun diejenigen ins Licht zu setzen, die sie bisher zu wenig hatten leuchten lassen. Sie harnischten sich mit seidnen Kürassen, ließen aber die Wadenstücke aus dem Stiefel wegnehmen.

Nun stand der ganze Bau eines Adonis mit allen seinen Hauptzügen da. Kein Westenschoos, kein neidisches Leder hinderte das weibliche Auge, die gefälligste Ausmessung anzustellen, Maße und

Kraft zu berechnen, und eine erhitzte Einbildungskraft in Genuß zu setzen.

Man bediente sich auch eines groben und eines feinen Betrugs, den Schenkeln Kredit zu verschaffen. Der grobe bestund darin, daß man die bekannten hohlen Cylinder so geräumig machen ließ, daß man mehr Fleisch vermuthen mußte, als die Knochen hätten aufweisen können. Und man wählte zu diesen Cylindern eine helle Farbe, weil solche durch eine optische Täuschung ihnen noch mehr Umfang und Ründung zu geben schien, so wie die weisse Kokarde den französischen Soldaten um einen Zoll höher macht.

Die Idee des Stiefelausschneidens, wodurch dem Blick das Vorgebürge der guten Hofnung, eine volle derbe Wade ausgesetzt ward, bewog die Gegenparthey den Begierden einen Freyhafen zu eröfnen, und durch Ablegung aller Schaam durch freywillige Aufopferung des Nächstletzten und Nächstbesten die Buhlpfuscher gleichsam zu betäuben, und ehe sie sich erhohlen könnten, sich in Besitz von Fleisch und Blut zu setzen.

Sie ließen sich also Schnürbrüste machen, die dem Drange der elastischen Halbkugeln Platz liessen. Wo es an diesem Drange fehlte, mußte der Schneider Bügel, oder die Zofe Polster anbringen, die das schaamhafte Runde zwangen, sich zu produciren,

ciren, und mit Tageslicht und Männerblick in vertrauten Umgang zu treten.

Seit dieser Zeit sieht man allenthalben offne Himmel *), allenthalben das Schaubrod der Liebe, das bezaubernde Perpetuum mobile, den wahren animalischen Magneten, der tausendmal wirksamer ist, als der Mesmersche. Kein Putz muß den freyen vollen Genuß dieses berauschenden Anblicks stören.

Von allen neuen oder wieder hervorgesuchten Moden ist dies zuverläßig gerade diejenige, wobey das schöne Geschlecht am meisten verlieren muß. Von der falschen Politik und übelverstandenen Oekonomie, die unter dieser unschuldig scheinenden Simplicität verborgen liegt, mögen Andere reden. Als einem Arzte, der für das Publikum schreibt, und der tausend Privatbetrachtungen aus den Augen gesetzt hat, um sich ganz dem gemeinen Besten, insoferne es sich durch laute, derbe, bittere Wahrheit befördern läßt, wiedmen zu können; als einem solchen Arzte ist mir es Pflicht, wider eine Fratze, die der Gesundheit eben so nachtheilig ist als den Sitten, und die dem vermuthlichen Zweck vieler, die sie mitmachen, entgegen arbeitet, nachdrücklich, mit Gründen und Satyre zu eifern.

*) Dieser Ausdruck ist nicht neu. Der englische Zuschauer hat ihn schon gebraucht.

An medicinischen Gründen, die hinlänglich beweisen, wie viel Gefahr für die Gesundheit dabey ist, wenn man mit bloßer Brust, oder eigentlicher zu reden, mit bloßen Brüsten geht, mangelt es nicht.

Das physische Wohl, die Gesundheit und die Lebenssicherung des Menschen beruht in großer Maaße auf dem ungestörten Fortgange der unmerklichen Ausdünstung. Diese muß ja aber gestört werden, wenn eine ansehnliche Strecke des Leibes, die von Jugend auf bedeckt gehalten, und wohl gar eben so sorgfältig wider den mindsten Hauch eines Westenwindes als wider den Anblick des andern Geschlechts verwahrt worden, auf einmal entblößt, und allen Veränderungen der Luft und Witterung ausgesetzt wird. Was diesem und jenem Theile des Körpers viele Jahre, ja lebenslang angediehen, folglich zur Gewohnheit geworden ist, dessen wird er nicht auf einmal entbehren können, ohne es zu empfinden, ohne in den natürlichen Verrichtungen, die der Gesundheit gemäß ungehindert in ihm vorgehen sollten, eine fühlbare Abweichung zu leiden.

Man wird sagen, daß die Haut auch an einem entblößten Theile ausdünsten kann, wie wir an Gesicht, Hals und Händen sehen. Auch die enthüllte Brust schwitzt zuweilen eben so stark als vorhin unter der Hülle.

Aber erstlich ist zwischen Schweiß und unmerklicher Ausdünstung ein himmelweiter Unterschied. Zweytens ist es ausgemacht, daß das Ausdünstungsgeschäft, das in so vielen Jahren, an einen gewissen Grad von Wärme und Bedeckung gewöhnt gewesen, unmöglich mit der gleichen Freiheit und in der gleichen Maaße vor sich gehen kann, wenn diese Wärme, diese Bedeckung wegfällt, und auf einmal wegfällt.

Doch bedarf dies wohl weitern Beweises? Wem ist nicht aus vielen Beyspielen bekannt, was für verdrüßliche und gefährliche Erkältungen aus dem Weglassen angewöhnter Kleidungsstücke entstehen können! Es kann ja nach der Entblößung einer Brust, die in zwanzig, dreyßig, ja vierzig Jahren kein Tageslicht gesehen, keinen flatternden Zephyr geküßt hat, und nun auf einmal dem scharfen Ostwinde und Konsorten Preis gegeben wird, unmöglich anders gehen, als es nach plötzlichem Ablegen warmer Futterhemder u. d. gl. zu gehen pflegt. Husten, Schnupfen, Heiserkeit, Gliederreissen, Durchfälle, müssen die Folge seyn.

Und was diese Krankheiten wieder nach sich ziehen können, wie leicht aus einem versäumten oder verquakelten Husten ernsthafte Brustbeschwerden, Entzündungen, Blutspeyen, Lungenschwindsucht, Brustwassersucht entstehen können; wie öfters der Schleim, den ein anhaltender Husten nach den Lungen gelockt hat, selbige nicht nur schwächt,

sondern

sondern wohl gar auf einmal davon wegzieht, und an einem andern Ort, den ich hier nicht nennen kann, zur großen Beschwerde der Patientinn und zu noch größerer Unlust eines Gatten, einen Abfluß sucht, das wissen wohl nicht die Aerzte allein.

Dergestalt kann man mit einer Reihe von nicht bloßerdings möglichen, sondern nur gar zu oft wirklich statt findenden Folgen darthun, daß das Mittel, dessen sich das schöne Geschlecht unter dem Vorwande erlaubter Kühlung, ja wohl gar der Gesundheitspflege bedient, um zu gewinnen, nicht weniger im Physischen als im Moralischen Wirkungen haben kann, die mehr Verlust bringen als ein so sehr gewagter Kunstgriff jemals wirklichen Gewinn mag gebracht haben.

Denn auch an diesem letztern ist sehr zu zweifeln. Schaamhaftigkeit, Sittsamkeit ist von jeher der mächtigste Reiz der Töchter Evens gewesen. Versteckte Schönheiten, die sich nur errathen lassen; Schönheiten, die mit ernster Sorgfalt für den Bräutigam aufbewahrt werden, gewinnen Freyer. Reize, die zur Schau gelegt werden, machen nur lüstern, locken nur Buhler und Verführer. Sie gleichen gewissermaßen der ofnen Tafel der Prasser, wo der Schmarotzer sich zu Gaste bittet, der genügsame und sich selbst fühlende Biedermann aber nie erscheint. Eine solche Schöne,

die

die alle ihre Brüste zum Besten geben würde, wie Mutter Natur, mag die Liebschaft eines Wollüstlings werden; die erste heilige Liebe eines wackern jungen Mannes wird sie schwerlich.

Nein, das Mädchen, das nur so viel von ihrer weissen und gewölbten Brust sehen läßt, als der Einbildungskraft zur Probe dienen mag; das von dem Schneegebirge herab eine schwarze Schnur in eine verdeckte Kluft sich senken, und dem elektrischen Feuer verliebter Augen zum Ableiter dienen läßt, wird mehr gewinnen, als jenes, das mit unverlangter Gastfreyheit alles auftischt. Die völlige Sättigung des Auges wird gemeiniglich Uebersättigung des Verlangens.

Ist es aber nicht weislich gethan, wenn die mannbare Schöne den geheimen Wünschen des Mannsvolks nichts zu eigner Beschäftigung übrig läßt, wenn sie für ihre jungfräuliche Züchtigkeit kein günstiges Vorurtheil erregt; wie thöricht handelt denn nicht die verehlichte Dame, die lieber die Zuneigung, die Treue, die Ruhe und Zufriedenheit eines Gatten aufs Spiel setzt, als des Vergnügens entbehrt, eine herschende Thorheit mit zu begehen, und unter dem Vorwand des Jochs der Mode sich noch damit beschäftiget, Anbeter herbey zu locken und flüchtige Begierden zu erregen? Aergerlich und ekelicht ist es, eine längst verheirathete Frau, eine Mutter großer Kinder, eine vierzigjährige Matrone mit entblößtem Busen,

mit hervorgequollenen Brüsten zu sehen. Bey jedem Tritte werden diese gar zu reife Früchte geschüttelt, und suchen vergebens in die Wohnung, woraus sie verdrängt worden, zurück zu schlupfen. Man kann diese fruchtlosen Bemühungen der vorgetretenen Theile nicht ansehen, ohne sich immer das Wiedereinrütteln eines Bruchs dabey zu denken.

Mag man doch alles dies Sarcasmen, mauvaises plaisanteries, Ungezogenheit, oder was man will, nennen, wenn man es nur fühlt. Unanständiger, unsittlicher, ärgerlicher kann es doch wohl nicht seyn, als die Entblößung der Brüste selbst ist.

Jedoch wir kommen wieder zu der medicinischen Betrachtung dieser Modefratze.

Von allen Frauenzimmern, die sich von dem Strome hinreißen lassen und mit bloßer Brust gehen, sind keine in größerer Gefahr, als die holden blauäugigten Blondinen, die einen zarten Bau, eine feine Stimme, einen langen dünnen Hals, eine schmale Brust haben, und unter diesen vorzüglich wieder diejenigen, die in der zarten Jugend der englischen Krankheit, oder in der Folge allerley Drüsengeschwülsten unterworfen gewesen sind.

Diese sonst so liebenswürdigen Personen haben nur gar zu oft das traurige Schicksal, daß sie

Blut-

Blutspeyen und Schwindsucht bekommen. Sie müssen also alles vermeiden, was ihnen einen Husten zuziehen, oder ihre Brust angreifen könnte, indem Krankheiten der Lungen, die bey allen andern von keiner Gefahr seyn würden, bey ihnen, wegen der untilgbaren Anlage zu Lungenknoten die schlimmsten Folgen haben können.

Vor kalten Füßen wird ein jeder Arzt denjenigen warnen, der eine schlechte Brust oder eine Lungenkrankheit hat. Warum nicht auch vor bloßer Brust?

Doch auch die reizenden Halbkugeln selbst leiden zuweilen von dieser ungewöhnlichen und nur gar zu oft gewaltsamen, ja völlig naturwidrigen Entblößung und Hervordrängung erheblichen Schaden. Der Druck, das Zerren, das Betasten, kann zu Verstopfung und Verhärtung einer Drüse Anlaß geben, mithin zu Brustknoten und Krebs den Grund legen.

Wenigstens verlieren die Brüste unter dieser Behandlung gar leicht ihren größten Reiz, die Elasticität, die Rundung, die Härte. Reize, die nicht der Jungfrau, sondern der Ehegattin zu statten kommen sollen, wenn es nemlich darauf ankömmt, das Gewonnene zu behalten, daß keine fremde Schönheit es raube. Die beständige Berührung der freyen Luft, ja der Zugang der Sonnenstrahlen wird das blendende Schneegefilde in ein

ein Kupferdach verwandeln. Tägliches Pressen wird ihnen vor der Zeit die höchstunangenehme Verwandlung zuziehen, die ihnen sonst nur das Alter oder häufiges Kinderstillen droht. Man wird von ihnen sagen, wie Voltaire bey der alten Buhlschwester, die ihn fragte, ob er noch nicht aufhören könnte, nach diesen kleinen Schelmen zu schielen: Ah! Madame, ces petits Coquins sont devenus de gros Pendards.

Von der bloßen Brust der Mannspersonen kann in Rücksicht auf die Erkältung u. s. w. eben das gelten, was bisher von dem schönen Geschlecht gesagt worden. Auch in dem unsern giebt es blauäugigte Blondins mit Schwanenhals und Hünerbrust, denen ich wohl rathen wollte, sich nicht auf eine so ganz unverantwortliche Art in Gefahr zu stürzen.

„Aber härtet diese Gewohnheit nicht den Körper? Ist es nicht vortheilhaft, daß man weniger Kleider braucht, daß man im Sommer weniger Hitze leidet, weniger schwitzt?“

Darauf wäre gar viel zu antworten. Aber es mag genug seyn zu erinnern, daß ich jetzt nicht von Knaben; sondern von Erwachsenen, nicht von einem Erziehungsfehler, sondern von einer Mode, einer Thorheit, einer Fratze rede.

Ein Wort von der angebohrnen Natur und der Vernunft des Menschen.

Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sur remede:
Un peu de vin la trouble, un enfant la seduit.

DES HOULIERES.

Man behauptet in unserm alles besser wissen wollenden Zeitalter, daß die Erbsünde Pfaffenlehre ist, daß der Mensch von Natur eine Neigung zum Guten hat, daß die Stimme dieser grundguten Mutter Natur, und die Vernunft uns zur sichersten Führerin dienen kann u. a. m.

Als Arzt hat man doch auch Gelegenheit, die Natur des Menschen und ihre Hochweisheit, die Vernunft, ein wenig zu beobachten, und gerade alsdenn zu beobachten, wenn beyde am wenigsten sich verstellen, sondern en profond negligé sind. Und da fällt das Resultat gar nicht zum Vortheil der neuen Philosophie aus. Wenigstens habe ich das nicht gefunden: und ob ich mich gleich gar gerne bescheide, daß ich kein Philosoph und Psycholog bin, der nach dem Konventionsfuß für vollgültig angenommen werden kann, so glaube ich doch immer ein Recht zu haben, auch meine Meinung von der Sache zu sagen, und die Zweifel, die ich für meinen geringen Theil wider die neue Lehre habe, öffentlich bekannt zu machen.

Vielleicht haben andere eben diese Zweifelsgründe auch schon, und besser als ich, vorgetragen; doch habe ich noch nichts davon gelesen, sonst würde ich es gerne gestehen: denn ich hasse nichts mehr als gelehrte Dieberenen; sie sind der sichtbarste Beweis litterarischer Impotenz.

Die Gewohnheit sagt man, ist die andere Natur. Ich sage, sie ist mehr: sie ist die Tyrannin der Natur, ja der Vernunft ebenfalls. Keine von beyden kann ihrer Macht widerstehen, beyde müssen ihrem Gebot gehorchen.

Unläugbar ist es, daß diese Biegsamkeit unserer Natur und unserer Vernunft öfters ihren großen Nutzen hat, und unser physisches und moralisches Bestes sichert und befördert. Unser Gemüth kann sich unstreitig gewöhnen, Tugend und Wahrheit lieb zu haben: und die gute Ordnung in der natürlichen Haushaltung unsers Körpers beruhet größtentheils auf dessen wundernswürdigen Fähigkeit, sich an allerley Dinge, denen er nothwendig ausgesetzt ist, zu gewöhnen, und dadurch ihre schädlichen Wirkungen zu schwächen.

An der andern Seite aber lehrt die Erfahrung auch auf das unwidersprechlichste, daß eine gute und heilsame Gewohnheit niemals so viel Macht über den Menschen gewinnt, als eine böse und schädliche. Die letztere nimmt er unendlich leichter an, als jene: und wenn er viele Jahre,

ja den größten Theil seines Lebens an das, was auf seine physische und moralische Vollkommenheit abzweckt, gewöhnt gewesen, so bedarf es öfters nur weniger Monate, Wochen oder Tage, ihn von jener lobenswürdigen und seligen Gewohnheit abzubringen, und in das Böse zu stürzen und darinn so zu verwickeln, daß er sich niemals wieder daraus losmachen, niemals wieder zum Guten empor klimmen kann.

Von den Beyspielen, die unter dem Gesichtspunkt des Arztes, und wenn ich so sagen dürfte, in dem Sprengel des medicinischen Sittenpredigers liegen, will ich zwey auffallende anführen.

Wie leicht verfällt nicht ein Mensch auf das Trinken? Und wie selten sieht man nicht, daß der, den einmal die starken Getränke hingerissen haben, sich dieser Gewohnheit entschlägt, ihr auf ewig entsagt, und das Gelübde treulich hält?

Die Gewohnheit sich zu berauschen, herrscht nicht nur bey den verzärtelten, der Sinnlichkeit von der Wiege an geweiheten Europäern; der Wilde in Kanada, der Sohn der Natur, ist in diesem Falle eben so schwach, ja ergiebt sich dem Branntewein mit noch größerer Ausschweifung, als derjenige, der ihn die Kunst sich zu berauschen gelehrt hat.

Die Vernunft kann diese Abweichung von der Ordnung der Natur nicht entschuldigen. Sie

muß die Schädlichkeit und Abscheulichkeit dieser Gewohnheit einsehen, da sie fast jedesmal selbst darunter leidet. Aber was thut diese weise Führerinn, wenn der Rausch vorbey ist? Sie raisonnirt über das Arge, worinn der Geschmack des Menschen liegt, sie berechnet den Nachtheil, die Gefahren, die aus dem starken Getränk entstehen gegen die flüchtigen Vortheile, die es verschaft, und sie führt ernstliche Beschlüsse ins Protokoll, dieser verderblichen Neigung aus allen Kräften zu widerstehen.

Aber wenn diese verhaßte, diese durch Spruch Rechtens verdammte Neigung sich wieder einfindet und ihr Recht gelten macht, so darf die hohe Obrigkeit sich von dem ergangenen Urtheil nichts merken lassen: sie nimmt die Sache nochmals ad referendum, und läßt mittlerweile die Sachen in statu quo.

Ja, diese weise Vernunft kömmt wohl gar der Thorheit zu Hülfe, heuchelt ihr wie ein Höfling mit allerley Scheingründen, die die Unschuld eines in der Natur liegenden Triebes und ich weiß nicht was alles beweisen sollen.

Kann diese unterthänige Gaumendienerinn keine Schminke mehr schaffen, oder nimmt sie sich heraus Vorstellungen zu thun, so muß sie sich als eine alte Hofmeisterinn, die einmal den Respekt verloh-

verlohren hat, hinauf in ihr Dachstübchen weisen lassen.

Hier sieht man also, wie die Natur, die mächtige, weise und gütige Regiererinn der erschaffnen Dinge, die liebreiche, verständige und sichere Führerinn des Menschen in diesem Leben, die ihn zur Vollkommenheit und Glückseligkeit leiten soll, ihn gleichwohl zu der schnödesten Thorheit, dem verderblichsten Laster verführen kann.

Man berufe sich nur nicht darauf, daß dem Menschen ein Abscheu wider den Branntewein angebohren ist; daß Zunge, Gaumen und Hals sich ihm widersetzen; und daß es nicht die Natur, sondern die leidige Gewohnheit ist, die uns dies Getränk erträglich, ja zuletzt unentbehrlich macht.

Aber, warum erhält die Natur nicht diesen Abscheu, so lange der Mensch lebt? Warum läßt sie sich durch Wiederholung gewinnen? Warum ist sie so wenig standhaft, so schwach, daß sie lernen kann, an einem Dinge, das sie verabscheuet hat, Geschmack zu finden, ja sich darnach zu sehnen? Warum ist sie nicht stark genug, widerholten Versuchungen zu widerstehen?

Wer da spricht: die Gewohnheit ist die andere Natur, der sagt die Natur gilt nichts, kann nichts, muß niemals für die Führerin, Pflegerinn und Beschützerinn des Menschen angegeben werden.

Eine trefliche Führerinn, die sich in jeden Abweg locken läßt! Eine treue Pflegerinn, die alles braucht, was ihr die Gewohnheit beut! Eine mächtige Beschützerinn, die den Kampf nicht ganz aushalten kann, die sich bey wiederholtem Angriff ergiebt!

Nein, das höchste Wesen hat nicht gewollt, daß die bloße Natur uns zur Tugend und Glückseligkeit leiten sollte: sonst würde es ihr mehr Kräfte verliehen haben, dem Bösen zu widerstehen.

Eben dies gilt von der Vernunft. Die soll uns ein Licht im Finstern, eine Rathgeberinn in Gefahren seyn. Die soll zwischen der geoffenbarten Religion und den kleinen Systemen kleiner Weisen richten. Ueber das klare Licht, das die Gewohnheit unter den Scheffel setzen kann! Die kluge und redliche Rathgeberinn! die Fleisch und Blut heuchelt! Und den weisen Richter, der sich durch ein Glas Wein, durch einen Schnaps irre machen oder gar bestechen läßt!

Noch mehr. Leicht verfällt ein Mann in seinen besten Jahren nach lebenslanger Nüchternheit aufs Trinken. In wenigen Monaten, ja Wochen wird eine Gewohnheit daraus, und diese gewinnt mit jedem Tage mehr Macht, wird stärker und unerschütterlicher, als die vorhergehende Enthaltsamkeit je gewesen ist.

Wenn

Wenn er nun nach einer solchen Ausschweifung wieder zu einer ordentlichen nüchternen Lebensart zurückkehren will, so hat er genug zu kämpfen. Da gibt es mehr Rückfälle als nach einem Fieber; und gegen einen, der sich glücklich der neuen Gewohnheit entschlägt, sieht man hundert, die nicht zu retten sind.

Also ist unsere Natur in diesem Falle, wie in so manchen andern, weit williger und fähiger eine unsittliche und ungesunde Gewohnheit anzunehmen, und sich darinn zu befestigen, als von einer solchen zu der entgegengesetzten zurück zu kehren. Sie bringt es immer im Bösen weiter als im Guten: und die Vernunft ist entweder eine treulose Mitwisserinn, oder eine ohnmächtige Helferinn.

Aber es ist noch ein Beyspiel von einem Triebe zu berühren, der Natur und Vernunft noch mehr schändet, und der diejenigen, die diese beyden zu sichern und hinlänglichen Führern zur zeitlichen und ewigen Glückseligkeit machen wollen, und die von dem angebohrnen Guten des Menschen so viel predigen, zu Schanden macht.

Zwar entsetze ich mich diesen Greuel, diesen Schimpf unserer Natur aufzudecken; wenn ich aber bedenke, daß man jetzt gerne der hohen heiligen Natur auf den Trümmern des Christenthums einen Tempel bauen möchte, daß man einen jeden elenden Scheingrund hervorsucht, um den Glauben

unserer Väter verdächtig, ja lächerlich und verächtlich zu machen; so halte ich mich für befugt, die Schande der Abgöttinn, die man verehren will, blos zu stellen.

Man erräth wohl schon, daß die Rede von der Schoossünde ist, die unter dem Namen der Selbstbefleckung oder auch der Onania, so bekannt ist, und wovon Tissot, Zimmermann und Baldinger verschiedentlich geschrieben haben.

Kein Laster wird so leicht zur Gewohnheit, zur unüberwindlichen Gewohnheit, als dies. Je mehr man diese Begierde sättigt, je mehr nimmt sie zu. Die fühlbarsten Folgen, Abmattung, Zehrung, Schwäche der innern und äußern Sinne, Schmerzen, Krankheiten, Ermahnungen des Arztes, schreckliche Beyspiele, nichts kann den Hang, den unwiderstehlichen Hang der Natur zu einem wissentlichen Laster, das jeden Tag seine Strafe nach sich zieht, heben oder gar nur schwächen. So wie die Kräfte abnehmen, so wie es den Theilen mehr und mehr unmöglich wird, diesen abscheulichen Trieb zu befriedigen, wird der Mensch immer stärker gereizt, die vergebenen Versuche zu wiederholen. Was vorher körperliche Geilheit seyn mochte, wird jetzt Geilheit der Seele.

Ja so weit geht die Macht dieser verdammten Gewohnheit; so dienstbar wird die hohe heilige Natur dem unreinsten und verderblichsten aller

Triebe;

Triebe; so schändlich heuchelt und kuppelt die weise mit Scharfblick und Tiefblick begabte, keiner Offenbahrung benöthigte Vernunft für das Laster, daß es Leute giebt, die sogar alsdann nicht mehr die Fesseln dieser Tyranninn abwerfen können, wenn der Gott der Ehe ihnen eben so erlaubte als süße Freuden anbietet.

So groß ist in beyden Geschlechtern die Zahl der Unglücklichen, die der unnatürlichsten aller Lüste Gesundheit, Kräfte, alles, alles aufopfern, daß man sicher schließen kann, der Grund dieses Gräuels muß nicht in der besondern Leibesbeschaffenheit, Erziehung, Lebensart einzelner Personen oder Völkerschaften liegen, sondern in dem sittlichen Verderben, dem überwiegenden Hange zum Bösen, womit wir gebohren werden.

Die Aerzte haben Gelegenheit genug, solche Sünder beichten zu hören. Die meisten gestehen, daß keine moralische oder physische Betrachtung sie aus dieser Versuchung habe retten können. Ein ernsthaftes Gebet ist das kräftigste Mittel gewesen: und einer hat mich versichert, daß ein Blick auf ein Crucifix ihm mehr geholfen habe, als Tissots ganzes Buch.

Es gibt also Beweis genug, daß die Stimme der Natur den Menschen oft zum Bösen, zum Gräuel und Verderben ruft; daß es ihr und der Vernunft an Vermögen fehle, Versuchungen zu widerstehen,

und sich einer schädlichen und sündlichen Gewohnheit zu erwehren; und daß folglich das, was uns zum Guten treiben und im Guten befestigen soll, außerhalb dem Menschen, in dem geoffenbarten Worte Gottes gesucht werden muß.

Nutzen und Gebrauch des kalten Spritzbades.

Die herrlichen Wirkungen und Heilkräfte kalter Bäder sind bekannt genug. Gleichwohl wird nicht so viel Gebrauch davon gemacht, als man in Betrachtung der unzähligen Menge von Kranken, denen mit diesem Hülfsmittel gedient seyn müßte, und des völlig erwiesenen täglich mehr und mehr einleuchtenden Nutzens desselben erwarten sollte.

Diese unverantwortliche Hintansetzung eines der nöthigsten, hülfreichsten und anwendbarsten Heilmittel, die unsere Kunst hat, mag wohl mehr als einen Grund haben.

Ein kaltes Bad ist keine Arztney, die man aus der Apothek verschreiben kann. Es gehört zu denen Hülfsmitteln, die allerdings äußerst einfach, äußerst leicht anzurathen, äußerst wirksam und nützlich, aber gerade deswegen äußerst wenig nach manches Arztes Sinne sind. Wie viele Bekenner der göttlichen Kunst gehen nicht in der Ausübung derselben

sehr

sehr menschlich zu Werke? Wenn man zur Wiederherstellung der Gesundheit seines Patienten einen tüchtigen Haufen Recepte geliefert, und durch tägliche Abänderung seiner Kurmethode einen unermüdeten Fleiß, eine immer unruhige, immer geschäftige Sorgfalt, eine mit jedem Besuch neue Beherzigung des Leidens und der Gefahr des Kranken an den Tag gelegt hat, so versteht sich von selbst, daß man sich mehr Verdienst anrechnen kann, als wenn man ein solches gemeines, verächtliches Hausmittel als das kalte Bad ist, angeordnet, und so gar ganze Monate lang wenig oder gar nichts anders, als das, angerathen und verschrieben hat. Dafür wird der Genesene nimmermehr so viel Dankbarkeit zeigen, nimmermehr unser Lob so willig und laut verkündigen, als wenn wir ihn ganz lateinisch behandelt, Recept über Recept geschmiert, und den Apotheker rechtschaffen in Bewegung gesetzt haben.

Freilich will der große Haufe dies wirklich lieber haben, lieber unter Apothekermitteln erliegen, als durch ein so ganz einfaches, so gar nicht arztneyähnliches Mittel, wie das kalte Bad, sich retten lassen, wenn er doch einmal einen Arzt braucht. Ein Doktor Medicinä, der mit Hausmitteln und der Diät kurirt, verliert bey dem gemeinen Manne, mit und ohne Rang, eben so viel Zutrauen, als der Prediger, der zu viel Moral prediget.

Soll aber der Arzt diesem elenden Vorurtheil frohnen? Soll er als ein Vir doctus & probus, seiner Ueberzeugung zuwider handeln, und noch dazu nicht einmal um Nutzen zu stiften, sondern um weniger Nutzen zu schaffen?

Doch dies würde uns vor jetzt zu weit führen, und ich habe ohnehin dieser höchstverachtungswürdigen Heucheley der Aerzte einen besondern Abschnitt gewidmet.

Nur eine Frage in Rücksicht auf die Hintansetzung des kalten Bades aus dem geheimen Grunde, weil es dem Kranken nicht medicinisch genug vorkömmt, weil der Arzt dabey nicht Beschäftigung genug hat, nicht genug arbeitet und umarbeitet. Was hindert den Aeskulap, der doch in seinen eignen Augen den Charlatan macht, weil er eines Vorurtheils schont und eine Schwachheit nutzt, um Zutrauen zu gewinnen; was hindert ihn, sage ich, utile cum dulci zu verbinden und dem Gebrauch des kalten Bades den Anstrich der fleißigsten Ueberlegung und Abänderung zu geben. Kann er nicht bey jedem Besuch einen neuen Stremel Papier nehmen, und pharmaceutischen Plunder verschreiben, den man in das kalte Wasser thun soll, so und so viel Minuten vor dem Gebrauch desselben?

Kein Kollege würde ihm diesen frommen Betrug verdenken, wenn nemlich das vortrefliche

Hülfsmittel nicht ohne einen solchen Zusatz bey dem Kranken oder dessen Angehörigen Gnade gefunden hätte. Ueberhaupt mag man wohl einem verblendeten Patienten allenfalls in einer Fratze dienen, wenn man nur seine Krankheit mit den rechten Arztneyen bestreitet.

Hier haben wir nun gesehen, wie leicht es wäre dem kalten Bade das Ansehen eines ewigen Einerleyes zu benehmen, als welches ein anderer Grund ist, warum so wenige daran wollen.

Jedoch dieser und der dritte, daß es keine unmittelbare in die Sinne fallende Veränderungen im Körper bewirkt, daß der Kranke darauf weder purgiert noch schwitzt, fallen in Kurzem von selbst weg, wenn es nur in den rechten Fällen und auf die rechte Weise angewandt wird. Denn unter diesen beyden Bedingungen thut es die herrlichsten Wirkungen, und in so wenigen Tagen, giebt so viele Munterkeit, Eßlust, Kräfte, daß der Kranke bald das größte Zutrauen dazu gewinnt, und es mit Vergnügen fortsetzt.

In dieser ungerechten Bestimmung sowohl des Falles, wo das kalte Bad nützlich, als der Art, wie es zu brauchen ist, und in der daraus fliessenden unerwarteten, manchmal wirklichen, manchmal scheinbaren schlimmen Wirkung, liegt die Ursache, warum viele übrigens recht wackere und

verdienstreiche Aerzte diesem höchstvortreflichen Mittel nicht recht trauen, und es daher so oft, zum großen Nachtheil des Kranken oder zu nicht geringer Erschwerung ihres Bemühens, hintansetzen.

Es ist daher wohl der Mühe werth, von der Sache zu reden, die Fehler, die man bey der Anordnung des kalten Badens begeht, aufzusuchen, und die rechte Gebrauchsart zu bestimmen. Ich verlange und erwarte nicht, daß meine Worte für Lehren gelten sollen; wenn man sie beherzigt, so ist mein Wunsch erfüllt, und ich darf sagen, ein großes gewonnen. Und daß sie beherzigt, überlegt und auf manchen Fall angewandt zu werden verdienen, ob sie gleich kein überall verehrtes Orakel von sich giebt, und ob sie gleich nicht in dem schnarrenden Ton der selbstgefühlten Wichtigkeit, auch nicht mit dem ganzen Accompagnement der Literatur ausposaunt werden, das darf ich doch wohl hoffen?

Ja, es giebt noch immer verständige Leute, die einem ehrlichen Mann auf sein Wort glauben, die nur wissen wollen, was er von der Sache hält, was ihn Nachdenken und Erfahrung gelehrt haben, und die sich überhaupt durch kein Citiren blenden lassen, weil sie gar wohl wissen, wie wenig mancher herbeygeholte Zeuge Glauben verdient, wie viel Hörensagen, Nachbeten, Verdrehen u. s. w. mit unterläuft, zumal da der Citant seine Gewährsmänner nicht immer zu Hause unter

vier

vier Augen, sondern an einem dritten oder vierten Ort gesprochen hat.

Wenn das kalte Bad nur in dem Hauptfalle, wo es viele Schriftsteller anrathen, nemlich bey allgemeiner Erschlaffung der festen Theile sollte angewandt werden, so würde es wohl ewig ungebraucht bleiben. Diese allgemeine Erschlaffung ist eine Chimäre. Wenn alle feste Theile ihre Spannung verlohren haben, so ist es mit dem Menschen aus; so können die Lebensverrichtungen selbst nicht mehr von statten gehen. Freilich können mehrere feste Theile des Körpers erschlafft seyn; aber so ist es ja doch keine allgemeine Erschlaffung. Diese letztere ist also ein Unding, eine Figur, die man zum Zierath in der Pathologie aufstellt, wie Sarkophagen auf einem Leichengerüste.

Ueberhaupt kann man sich zwar einen widernatürlich vermehrten oder verminderten Zusammenhang der festen Theile, ohne Rücksicht auf Bewegung und Empfindung denken; aber man kann ihn sich auch nur denken. In unserer Einbildungskraft, können wir diesem Fehler auf einen Augenblick Existenz geben; in der Natur aber finden wir ihn niemals, nirgends.

Wer also sagt: in allgemeiner Erschlaffung der festen Theile dient das kalte Bad, der sagt nichts.

Doch

Doch ich will dem Leser nicht mit diesen pathologischen Grillen die Zeit verderben. Wir wollen gerade zu dem Falle gehen, der leider nur gar zu oft vorkömmt, und worin das kalte Bad Nutzen schaft und unentbehrlich ist: und das ist Schwäche.

Diese kann entweder in einem einzelnen, zumal äußern Theile statt finden: und alsdenn ist mehr von lokalem, als allgemeinem Baden die Rede; oder sie ist ein Fehler mehrerer, ja vieler Theile: und da ist das kalte Baden des ganzen Körpers nützlich und nöthig, jedoch nur unter gehörigen Umständen.

Denn fürs erste wäre es rasend, bey derjenigen Schwäche, die bey fieberhaften Krankheiten und bey Abzehrungen ein Zufall ist, vom kalten Bade Gebrauch zu machen. Einen Arzt, der bey der größten Vorliebe für das Mittel das zu thun fähig wäre, kann ich mir nicht als möglich denken.

Weiter wäre es höchst gefährlich, die Schwäche, die bey andern chronischen Krankheiten, Wassersucht, Gelbsucht u. a. m. zugegen ist, so gerade weg mit kalten Bädern zu bestreiten, weil durch dies Mittel der Grund der Schwäche nicht kann gehoben, wohl aber verschlimmert werden.

Eben so bedarf es wohl keiner Erinnerung, daß die Schwäche, die vom Mangel hinlänglicher gesunder Nahrungsmittel entsteht, so wie auch diejenige, die ein zunehmendes Alter mitbringt, keinesweges dem kalten Baden weichen wird.

Nicht weniger ist den alten schwachen oder vor der Zeit geschwächten Gichtbrüchigen und Podagristen nicht mit kaltem Baden gedient? Ja sogar bey denen, die das Zipperlein noch nicht lange gehabt haben, sonst aber allem Ansehen nach an der nöthigen Nervenkraft Mangel leiden, ist das kalte Baden ein unsicheres Hülfsmittel.

Personen die nach einer überstandenen Krankheit noch matt und schwach sind, müssen sich keinesweges dieses Mittels zur Stärkung bedienen. Es würde in den eben erst wiederhergestellten Verrichtungen der Theile, zumal in den Au leerungen, deren freyer Fortgang zur Fortschaffung des noch im Körper steckenden Restes der Krankheitsmaterie so nothwendig ist, eine gefährliche Revolution bewirken. Auch diejenige scheinbare Schwäche, die eine Wirkung und ein Zeichen wahrer Vollblütigkeit ist, muß keinen verständigen Arzt verleiten können, das kalte Bad anzurathen. Dies wäre in der That so viel als Oel ins Feuer gießen.

Welche Schwäche ist es denn, worin das kalte Bad so schöne Dienste thun soll? — Es ist

die eigentlich sogenannte Nervenschwäche, derjenige Zustand, den unter andern guten Schriftstellern, ein Weikard so treffend geschildert hat: der Zustand, der vor der rechten Hypochondrie und Hysterie hergeht und zulezt in diese Krankheiten übergeht.

Wenn ich die Ursachen nenne, woraus diese Nervenschwäche am meisten entspringt, so wird mancher Leser schon errathen, was ich darunter verstehe.

Stadtleben, viel Sitzen, Kopfbrechen, Aergerniß, Kummer, starker Kaffee, unmäßiges Mediciniren oder Blutlassen, unordentliche späte Eß- und Schlafzeit, Enthaltung von Fleischspeisen, strenge Diät, frühzeitige oder übertriebene Venusopfer, Selbstbefleckung, ein lange anhaltender, oft erneuerter Fluß, wovon ich ein Buch geschrieben habe, Romanlesen, Empfindeley, sind die gewöhnlichsten Quellen dieses Uebels.

Was die Zufälle selbst anbetrift, die diese Nervenschwäche karakterisiren, so ist ihr Name Legion. Diejenigen, die am öftersten vorkommen, kann ich nicht besser angeben, als wenn ich einen von meinen Kranken dieser Art nach dem Leben schildere, und das Bild meinen Lesern zum Beschauen vorlege.

Vielleicht sagt ein und anderer zu sich selbst:

Mutato nomine narratur fabula de te.

Krank-

Krankheitsgeschichte des Herrn Omega.

Herr Omega hatte mit ganz außerordentlichem Fleiß studirt. Weil er sich mit dem Privatunterricht beschäftigen mußte, da seine Stipendien nicht hinlänglich waren, seinen nothwendigsten Aufwand, zumal in Büchern, zu bestreiten, so sah er sich genöthigt, einen Theil der Nacht zur Nachhohlung des Versäumten anzuwenden. Er trank gerne um Mitternacht Koffee, um sich wach und munter zu halten. Nachdem er sich der rückständigen Arbeit entledigt hatte, schenkte er dem ermüdeten Geist noch ein Erquickungsstündchen. Der König der Dichter gewährte ihm die angenehmste Zerstreuung, wiewohl der Kopf doch immer dabey arbeiten muß, wenn man den Homer auch nur zum Vergnügen ließt. Endlich legte er seinen lieben Griechen weg, und überließ sich dem Schlafe. Jedoch ehe dieser die abgematteten Augen schloß, raubte ihm etwas, das ich hier nicht nennen kann, den letzten Rest von den wenigen Kräften, die der Körper bey wahren Strapazen, unabläßiger Anstrengung des Verstandes und karger Kost, den Tag über hatte sammlen können.

Inzwischen hoffte er, daß sein Fleiß, sein Fortgang, sein Ernst, nicht würden unbemerkt bleiben, sondern für ihn reden, und ihn zu besserm Auskommen verhelfen. Aber ach! er mußte sehen, daß ihm ein anderer Studirender vorgezo-

gen ward, der es nicht werth war. Dies erfüllte sein Gemüth mit bitterstem Mißvergnügen. Er klagte jedoch nicht, sondern behielt seinen Gram und Unwillen bey sich, sah das Menschengeschlecht samt und sonders für seinen geschwornen Feind an, ließ alle Hofnung auf Erwerbung eines Freundes und Gründung seines Glücks durch ein achtungswürdiges Betragen fahren, fand seinen einzigen Trost in seinem Homer, seinem Koffee und seiner Pfeife, bekümmerte sich so wenig um die ganze Welt als um den Mann im Mond, und ging nur dann in eine abgelegene Garküche essen, wenn sein Magen sich an dem Bohnentrank mit Semmeln, die seine meisten Mahlzeiten ausmachten, nicht wollte gnügen lassen. Und da konnte er denn in einem Kreise von plappernden Tischgenossen so stumm sitzen, als wenn er in einer Menagerie allein wäre.

Unglücklicher Weise hatte er irgendwo gelesen, daß pflanzhafte Kost die gesundeste und Fleischessen der Natur in aller Absicht ein Gräuel wäre. Er enthielt sich daher von diesem letztern, und aß nichts als Fische, Mehl- und Grützspeisen und Gemüse.

Oefters ward er mit Wallungen nach dem Kopf befallen. Das, sagte ihm ein Barbier, wäre ein Zeichen großer Plethorika, und rieth ihm, fleißig zu Fenissessionen zu greifen. Der arme

Ome-

Omega glaubte dem eigennützigen Kerl, und ließ sich Blut über Blut abzapfen.

Noch mehr. Er hatte sich durch das viele Sitzen und eine gewisse Sünde zu Zeiten einen starken Zufluß des Bluts nach dem Mastdarm und der Blase zugezogen. Das klagte er dem Manne mit Mambrins Helm. Der versicherte ihn, es wären die puren Moliminia Hemorrhodialia, und verschrieb ihm Tinktura Anûa Mariä, das ist verdolmetscht Anima Rhei. Ein anderer Praktikus empfahl ihm Schwefelmilch mit Salpeter: und ein dritter rieth ihm Seifenpillen mit Aloe an.

Der beklagenswürdige Omega brauchte bald das eine, bald das andere von diesen Mitteln. Zu seinem Glück erzählte er den Fall einem vierten Arzt, der ihm den Rath gab, alles jenes fahren zu lassen, und niemals mehr solche treibende Sachen zu nehmen. Aber zu seinem Unglück ließ er sich von diesem Rhabarberfeind bereden, statt aller andern Arztneyen Weinsteinkrystallen zu schlucken. Das that er eine Zeitlang.

Aber siehe! er fiel einem fünften in die Hände: und der spülte ihn mit Seidlitzerwasser so rein aus, daß seine Gedärme so frey von Schleim waren, als die große Schlagader.

Kurz die Aerzte, die er zu Rath zog, und die denn freilich von den diis minorum gentium wa-

ren, thaten alles mögliche, seinem Leiden ein Ende zu machen, und es, wie der Eine sich sehr naiv ausdrückte, so weit zu bringen, daß man wüßte woran man wäre.

Und was waren denn die Leiden des jungen Omega? — Man höre nur: so hat man fast das ganze Repertorium der Nervenschwäche, die noch nicht auf den höchsten Grad gekommen ist.

Er war öfters wüst und verstört im Kopfe; seine Ideen hatten keinen rechten Zusammenhang; es fiel ihm schwer zu denken; sogar das Gedächtniß wollte ihm nicht beystehen. Wenn er sprach, so that er es mit Mühe, es war als wenn's ihm an Worten mangelte, als wenn er um passende Ausdrücke verlegen wäre. Eben so gings ihm mit der Feder; die wollte gar nicht recht fort. Die Dinte floß, aber die Gedanken wollten nicht fliessen.

Dies währte nur eine Zeitlang, einen Vormittag. Ein Frühstück, ein Gläschen Madera bey einem Manne, dessen Kinder er unterwies, und der allen seinen Freunden den Maderawein anpries und hinunter nöthigte, gab seinem Kopf auf einmal die gewohnte Klarheit wieder. Er, der eine Viertelstunde zuvor trübe, träge und verstört war, als einer der nach einer Abendzeche nicht recht ausgeschlafen hat, redete nun so leicht und fliessend als ein junger Franzose.

Zu

Zu andern Zeiten fühlte er einen besondern drückenden spannenden Schmerz oben am Kopf, als wenn ein Klumpen Bley da läge. Manchmal verspürte er ein flüchtiges Stechen oder Reissen in den Schläfen: zuweilen auch einen stumpfen Schmerz über den Augenbraunen. Wieder zu andern Zeiten hatte er ähnliche, eben so flüchtige Empfindungen in den Schienbeinen, an den Knien, Schenkeln und andern Gelenken.

Der Magen machte ihm tausend Verdrießlichkeiten. Aufstoßen, eine Art von Wiederkäuen, Blähungen, Drücken in der Herzgrube, Halsbrennen, zumal nach fetten Speisen oder Gemüsen, Erbrechen von Spinat und Sauerampfer, auch wohl von sauren Weinen, unendliche Aufblähung von Bier, Ungelegenheiten von Milchspeisen, Uebersättigung und Magendrücken von Chokolat, besseres Befinden von Madera, Thee, Wasser. — Zuweilen dünnen, zu andern Zeiten harten Leib, und in letzterm Falle alles ärger. Doch konnte er eben so wenig den mindsten Durchfall oder eine Abführung ertragen. Er ward davon sehr abgemattet.

In den Augenliedern, Backen oder Lippen pflegte es ihn zu ziehen oder zu zucken, als wenn etwas lebendiges darin wäre. Zuweilen konnte man diese hüpfende Bewegung mit den Augen sehen. Es sah eben so aus als das Zucken in dem Panniculo carnoso eines geschlachteten Thiers.

In den Armen, zwischen den Schultern, auch wohl im Schenkel verspürte er nicht selten ein heftiges Klopfen, als wenn man Wasser aus einem engen Flaschenhals laufen läßt.

Zu andern Zeiten hatte er die größte Mühe zu schlucken. Es war ihm, als wenn der Schlund zugeschnürt wäre. Das verging gerne nach dem Gebrauch guter magenstärkender Arztneyen.

Wallungen des Bluts nach dem Kopf waren eine von seinen gewöhnlichsten Plagen. Dabey waren denn die Beine etwas kalt. Merkwürdig war es, daß die eine Seite des Gesichts mehr glühte als die andere: der rechte Ohrlappen war brennend heiß und der linke mäßig warm.

Bey der geringsten Bewegung gerieth er in Schweiß: und dies nahm immer zu, da er aus Besorgniß einer Erkältung sich mit jedem Winter wärmer kleidete.

Das Gemüth war außerordentlich leicht aus der Fassung zu bringen; doch war er mehr der Traurigkeit und Furcht, als der Freude und dem Zorn ergeben. Sein Herz konnte sich freilich auf einen Augenblick erweitern; fremdes Glück machte ihm sogar wider seinen Willen Vergnügen: und wenn er solche Geschichten laß, als die von dem alten Kandidaten und dem Könige von Preussen in Zöllners Lesebuch, auch die ganz vortreflichen Rübezahlhistörchen von Musäus, und einige Skizzen

von

von Meisner, so war er inniglich gerührt, und weinte Thränen der zärtlichsten Theilnehmung. Allein die angenehme Empfindung währte nicht lange; das Widerliche, das Traurige hingegen machte einen tiefern Eindruck. Bey jedem Vorfall fürchtete er, und träumte allerley drohende Gefahren, wo doch wirklich keine war. Wenn er von einem Werk der Bosheit, einem Meisterzug der Chikane, einem Natterstich des Neides hörte, war er ganz außer sich, seine Wangen erblaßten, seine Augen blizten, seine Zunge stammelte, sein Herz klopfte, seine Hände bebten von gerechtem Unwillen. Jedoch bald nachher empfand er ein heimliches Vergnügen darüber, daß sein Menschenhaß so gegründet wäre.

Empfindsame Romane laß er nicht, es war ihm ein Greuel; denn Homerus war sein Liebling: und wer bey dem Vater der Dichtkunst mit Heldenkost sich sättigen kann, und doch noch den Kinderbrey der Empfindung schmackhaft findet, der rühmt sich des erstern ohne Grund, oder heuchelt dem verderbten Geschmack.

Verschiedene andere Zufälle, denen Omega unterworfen war, lasse ich weg, weil sie seltener sind, und jene angeführte hinreichen mögen, dem Leser zu zeigen, wie Nervenschwäche und Anlage zur Hypochondrie oder Hysterie zu erkennen ist.

Nun in dieser Nervenschwäche, die noch keine völlige eingewurzelte, den Verstand selbst und die Baucheingeweide angreifende und die Säfte verderbende Hypochondrie oder Hysterie ist, dient das kalte Bad mehr, als in allen andern Fällen, und mehr als alle andere Arztneyen unter der Sonne.

Doch hüte man sich, daß man dies große Mittel ja keinem rathe, bey welchem einer von folgenden Umständen statt findet.

Wahre allgemeine Vollblütigkeit und davon entstehende Fieberhaftigkeit, Blutflüsse, Entzündungszustand ꝛc.

Verstopfungen der Baucheingeweide.

Brustkrankheiten, beschwerliches Athemhohlen, kurzer trockner Husten.

Scharfe Säfte, üble Gesichtsfarbe, schlechtes Heilfleisch. Wahrer Scharbock.

Gicht und Rhevmatismus in den Gliedern oder äußern Theilen.

Hautkrankheiten, als Krätze, Flechten u. s. w.

Schwangerschaft.

Auch sollten Verwachsene, Gebrechliche sich davor in Acht nehmen.

Ich läugne nicht daß verschiedene von diesen Gegenanzeigen bey genauer Untersuchung der individuellen Umstände wegfallen; allein, insgemein ist es doch unsicher.

Izt kommen wir zu der rechten Art dies vortrefliche Mittel zu gebrauchen. Und hier treffen wir eine Hauptursache der Hintansetzung desselben.

Sich in einem Wasser außerhalb des Hauses zu baden, ist mit großer Unbequemlichkeit und Gefahr verbunden, oder wohl gar nicht einmal thunlich.

Wo findet man allemal einen Ort, der nahe genug ist, der einsam ist, wo das Wasser nicht unsicher, nicht unrein ist? Ich weiß viele Beyspiele von Leuten, die an Badeörtern, wo sie den Grund nicht recht kannten, ertrunken sind. Ich habe hartnäckige Hautkrankheiten vom Baden in unreinem Seewasser entstehen sehen.

Aber noch mehr Fragen. Wie kömmt man dahin, ohne in Hitze und Schweiß zu gerathen? Wie kömmt man wieder zu Hause, ohne erst vom Winde durchgezogen zu werden? Wo hat man allemal jemand zum Abtrocknen und Ab- und Ankleiden? Und mag man sich wohl in puris naturalibus sehen lassen? Frauenzimmer zumal sind viel zu schaamhaft. Bey Edinburg und an andern Oertern in Grosbritannien gehen die Schönen in einem Ueberzug von Leinwand

vor

vor aller Augen in das Meer. Aber das wäre auf dem festen Lande etwas unerhörtes.

Sich ein solches Bad zu Hause veranstalten zu lassen, hat auch große Schwierigkeiten: es kostet Geld, Mühe und Zeit, zumal wenn der Kranke in einem zweyten, dritten Stock und noch höher wohnt. Da soll erst ein großes Kübel hinaufgeschaft, dann soviel Wasser hinaufgetragen, nachher wieder fortgeschaft werden. Welches Getümmel!

Izt ist es zu kalt; izt zu wenig; izt läuft es über; izt leckt die Wanne; izt wird ein Eimer umgestoßen. Helfe wer da helfen kann! Da schwimmt die Nachtmütze, dort ersäuft ein Strumpf! Und izt ists gar vorbey, da ist der Boden ausgetreten, da steht die Kammer unter Wasser, der Boden ist undicht, es träufelt den Leuten drunten in die Schüssel! Geschrey, Gezänk, Alarm, Auflauf! eine Scene aus den neuen deutschen Schauspielen.

Kein Wunder, daß so wenige Lust haben, sich eines Mittels zu bedienen, das so schwer zu haben ist, oder so große Ungelegenheit veranlaßt, und manchem Kranken mehr zu schaffen macht als die Krankheit selbst, wider welche er es gebraucht.

Nichts ist leichter als diesen Schwierigkeiten abzuhelfen, diese Ungelegenheit zu vermeiden, und zu gleicher Zeit dem kalten Bade den höchstmöglichen Grad der Kraft und Wirksamkeit zu geben, wenn man meinem Rath folgen will.

Ich habe zu Edinburg zuerst ein solches sogenanntes Schowerbath oder Platzregenbad gesehen, und davon nachgehends Anlaß genommen, meinen Kranken zu Kopenhagen das Spritzbad anzurathen, welches auch besser gefällt, als das gedachte Regenbad selbst, wozu man theure blecherne Maschinen von England hatte kommen lassen, weil jenes viel leichter zu veranstalten und zu brauchen ist.

Die ganze Geräthschaft besteht in einer Spritzkanne, wie die Gärtner zum Wässern zu gebrauchen pflegen. Diese füllt man mit kaltem Wasser.

Der Kranke setzt sich nackend auf einen Stuhl oder Schemel, der das Naßwerden ertragen kann, und unter ihm wird ein grobes Tuch ausgebreitet, das herabträufelnde Wasser aufzufangen.

Er kann sich auch in eine hölzerne Balje oder in eine Badewanne setzen. Das ist aber unnöthige Cerimonie: denn es kömmt in der That nicht so viel Wasser auf den Fußboden, daß es nicht leicht sollte können weggewischt werden.

Daß

Daß die Haare so viel möglich aus einander gebreitet, oder wohl gar, wie unendlich besser wäre, abgeschoren oder doch kurz abgeschnitten werden müssen, ist wohl nicht nöthig anzumerken.

Und nun nimmt ein Gehülfe, Kammerdiener, Zofe, Schwester, Bruder, Mutter, gleich viel wer, die Spritzkanne, und begießt damit die kranke Person, wie ein Gewächs im Garten. Erst über Kopf, Gesicht, Nacken, Schultern, Brust, Arme und Rücken, dann immer weiter herab bis auf die Füße.

Sobald der Regen vorbey ist, wird der Körper von oben bis unten mit einem ja nicht zu feinen und weichen Tuch abgewischt, der Patient kleidet sich an, und macht sich eine gelinde Bewegung, bis daß die Empfindung von Kälte einem sanften Glühen des ganzen Leibes weicht.

Studierende und andere, die eben keinen Aufwärter haben können, oder schaamhafte Personen, die keinen Zeugen haben wollen, pflegen die Spritzkanne auf einen Ofen, oder Stuhlgerüst zu stellen, und sie mittelst eines Stricks nach Gefallen sich vorüber senken und ihr Wasser ergießen zu lassen, welches sie denn mit untergebogenem Kopf und Körper auffangen. Inventis addere facile.

Anfänglich geht man vorsichtig zu Werke. Man füllt die Kanne nicht ganz; man nimmt Wasser, das nicht sehr kalt ist: man läßt die Löcher

so fein seyn als möglich; und man hält die Kanne so nahe an den Patienten als thunlich.

In der Folge aber vermehrt man die Menge, die Kälte und den Fall des Wassers. Man füllt die Spritzkanne ganz, ja man läßt wohl gar eine recht große machen: man nimmt das Wasser so kalt es vom Brunnen kömmt, ja man kühlt es allenfalls mit Salpeter und Salmiak; man läßt die Löcher in dem Guß größer bohren, damit ein recht starker Strahl heraus fahre, und man läßt den Gehülfen auf einen Stuhl oder Tisch, oder Leiter steigen, um ja den Regen recht hoch herab fallen zu lassen.

Doch hat man selten nöthig, dies weit zu treiben. Der anhaltende bequeme Gebrauch ist allemal besser, als die gewaltsame Verstärkung der Dosis. Riesenschritte mögen in der Redekunst und Poesie sehr schön und sicher seyn, aber in der praktischen Arzneykunst taugen sie nicht: da sind sie sehr halsbrechend. Kraftmannschaft bey Krankenbetten könnte mehr Unglück anrichten, als Pfuscherey je gethan hat. So ein Geniemann würde die Patienten auf Leben und Tod saliviren lassen, bloßerdings um die Scene recht schauderlich mahlen zu können.

Dies Bad ist im Grunde nichts anders, als eine Anwendung des sogenannten Tropfbades oder der Touche auf den ganzen Leib.

Man weiß, daß nichts einen fühlenden Theil des Körpers so schnell und heftig durchdringt, als kaltes Wasser, das in einzelnen Tropfen nach beträchtlichen Zwischenzeiten immer auf denselben Fleck fällt. Die plötzliche lebhafte Empfindung von Kälte fährt mit elektrischer Geschwindigkeit durch alle Nerven des Theils, und bringt Gefühl und Bewegungsvermögen in die Fasern, denen das eine oder das andere oder beide mangelten. Darum wird auch das Tropfbad als eins von den kräftigsten Stärkungs- und Belebungsmitteln in Lähmungen angerühmt: und es macht dem Arzte, der es in solchen Fällen empfiehlt, wohl so viel Ehre als irgend eine andere äußerliche Arztney.

Jedoch diese Wirkung erstreckt sich nicht bloßerdings auf einen solchen Theil; sie durchdringt den ganzen Körper. Der Schauder und die Kälte, die unmittelbar auf den Fall des Tropfens erfolgt, beweiset zur Genüge, daß alle Nerven und sogar das Adersystem an jener Wirkung Theil nimmt. Ohne Zweifel ist es auch dies Theilnehmen des großen ersten Bewegers im Körper, des Herzens, und der Quelle der Empfindungen und Bewegungen des Hirns selbst, und deren Reaction, die zur Wiederherstellung der lokalen Dienstfähigkeit eines Gliedes so viel beyträgt.

Daraus folgt nun, daß ein Tropfbad, das mehr als einen Theil des Körpers, ja den größten Theil seiner Oberfläche fast auf einmal berührt, eine

eine allgemeinere, eine überall verbreitete, belebende und stärkende Wirkung haben, und dem ganzen Leibe Nutzen schaffen, ja jeglichen Nerven, jegliche Muskelfaser, Ader und Drüse an seiner Wirkung Theil nehmen lassen müsse.

Man wird vielleicht einwenden, daß das rechte eigentlich so genannte kalte Bad die Oberfläche des Körpers auf einmal in allen Punkten berührt, und deswegen noch mehr Kraft als das Tropfbad äußern müsse. Aber bey einem jeden kalten Bade beruht der Nutzen, den es thun soll, hauptsächlich, wo nicht gar lediglich, auf dem durchdringenden Gefühl von Kälte und dem Schauder, den es erregt. Folglich muß das Tropfbad mit dem größten Nachdruck wirken. Wann macht das kalte Wasser den meisten Eindruck, wenn man sich das Gesicht damit wäscht, oder wenn man es damit bespritzt? Ohne Zweifel wenn das letztere geschicht.

Zudem ist es auch nicht einmal nöthig, daß das kalte Wasser die ganze Oberfläche des Körpers in allen ihren Punkten berühre, um überall Eindruck zu machen. Denn auch diejenigen Stellen, die nicht unmittelbar vom Wasser sind berühret worden, fühlen doch vermöge der lebhaften Sympathie, die zwischen allen nahe verwandten Theilen im Körper statt findet, den gedachten Eindruck eben so wohl, als die wirklich die Berührung erlitten haben.

Das vollständigste kalte Bad berührt ohnehin nicht diejenigen Theile, die eigentlich seine Wirkung am meisten fühlen sollten. Alle Nerven und deren Ursprung, das Hirn selbst, soll diese von außen wirkende plötzliche und vorüber eilende Kälte fühlen: da, in der Werkstäte der Sinnen, wollen wir eben eine vermehrte Energie zuwegebringen; aus dieser Quelle der Empfindungen und Bewegungen wollen wir neue oder stärkere Ströme von Lebenskräften in alle übrige Theile herableiten. Eben so wollen wir auch die Bewegungskraft des Herzens und der Gefäße, bis auf die feinsten aushauchenden und einsaugenden Aederchen, durch den plötzlichen und flüchtigen mittelbar oder unmittelbar angebrachten Eindruck zur Reaction bringen, und dadurch stärken und beleben.

Alles dies muß das Spritzbad ungleich gewisser und nachdrücklicher bewirken, als das gemeine Bad, indem jenes die vereinte Kraft der Kälte und des Anprallens hat, ja jeder Tropfen, der auf den Körper fällt, als ein kaltes Bad im Kleinen angesehen werden kann, und eine Menge von solchen kleinen Bädern einen lebhaftern Eindruck machen muß, als ein allgemeines.

Vor diesem letztern hat das Spritzbad noch einen wesentlichen Vortheil.

Aller Nutzen, den jenes thun kann, besteht darinn, daß der Körper plötzlich und in einem Augenblick

genblick überall von dem kalten Wasser berührt wird. Sobald als diese allgemeine Berührung geschehen ist, hat das Bad seine Dienste gethan, und wer die rechte Früchte davon einärndten will, muß nicht eine halbe Minute im Wasser bleiben. Die Schauder erregende durchdringende Empfindung ist es, die alles thun soll. Aber dies Gefühl muß gleich vorbey seyn, oder es erfolgt eine vielmehr entgegengesetzte Wirkung.

Denn viele Minuten, ja halbe Stunden im Wasser zuzubringen, ist gar nicht so hülfreich, ja nicht einmal so sicher, als mancher Arzt glaubt, der seine Kranken wohl gar in kaltem Wasser infundirt und macerirt. Wie wenig anhaltendes Baden und Schwimmen zur wahren Stärkung des Körpers beytrage, habe ich mehrmals gesehen: und wie schlecht die Gesundheit derer ist, die öfters im Wasser baden und platschen müssen, ist bekannt. Ich halte es daher für einen Lehrsatz, daß kaltes Wasser durch plötzliche, nachdrückliche, aber in demselben Augenblick wieder wegfallende Berührung belebt und stärkt, unter anhaltender Berührung aber vielmehr schwächt und erschlaffe.

Nun ist die gedachte plötzliche Berührung in dem gemeinen Bade gleich vorbey, mit dem Spritzbade aber kann man sie nach Belieben verlängern und wiederholen, schnell und langsam machen, mit einem Worte, modificiren wie man will.

Es ist wohl wahr, daß man auch aus der Badewanne gleich nach der Berührung wieder heraus spatzieren, auch sich allenfalls nochmals und abermal wieder hinein begeben kann. Das macht aber viele Ungelegenheit: und zudem wird man nie finden, daß die folgenden Berührungen den lebhaften Eindruck machen, den die erste gemacht hat, wie hingegen bey dem Spritzbade der Fall ist.

Doch noch ein Hauptvortheil ist von diesem letztern zu erwarten, der so wichtig ist, daß er allein den Ausschlag geben und den Vorzug des Spritzbades vor allem Baden und Schwimmen unwiderleglich beweisen würde, wenn auch nicht so viele andere Gründe dazu kämen.

Eine ausgemachte Wahrheit ist es, daß der eine Theil des Körpers des kalten Bades mehr bedarf als andere, und daß es einen herrlichen Nutzen hat, wenn man die Wirkung des Mittels vorzüglich oder zuerst oder beydes, oder ganz alein auf diesen Theil leiten kann.

Eine andere eben so gewisse Wahrheit ist es, daß es bey dem kalten Baden sehr darauf ankömmt, zu verhüten, daß der erste Eindruck der Berührung nicht an einem Theil statt habe, von welchem das Blut zu stark nach einem andern Theile, der es am wenigsten ertragen kann, hinströmen muß.

Nun ist bey dem gewöhnlichen Baden der Kopf der letzte Theil, der berührt wird. Man kömmt gerne mit den Beinen zuerst in die Wanne oder das natürliche Bad. Das ist aber eine grosse Unvollkommenheit. Denn ehe die wohlthätige stärkende Berührung des Wassers diesen Theil erreichen und von da das Blut zurücktreiben kann, hat es schon die Gefäße des Gehirns so stark ausgedehnt, so geschwächt, daß jener post festum kommender Eindruck schwerlich hinreichend ist, das geschehene Uebel wieder gut zu machen.

Freilich haben einige die Gewohnheit, daß sie sich erst den Kopf und die Brust bespritzen, ja wohl Blasen mit kaltem Wasser gefüllt auf den Kopf binden, ehe sie sich mit dem übrigen Körper in das Bad begeben.

Allein diese Vorbeugungsmittel sind entweder zu lästig oder unzulänglich, dem Zufluß des Bluts zu wehren, den der starke Eindruck auf den untern Körper zuwege bringen muß, als worauf nicht nur die Kälte, sondern auch das Gewicht des Wassers wirkt.

Wenigstens wird derjenige, der Kopf und Brust auch noch so viel bespritzt, oder mit Wasser schwangern Blasen verwahrt hat, schwerlich deswegen aller Beklemmung des Athemholens und aller Wallung des Bluts nach dem Kopf entgehen,

wenn er sich mit den Beinen zuerst in das Wasser hinein begiebt.

Diese letztern Wirkungen sind ausnehmend fühlbar, wenn man gar keine Verwahrungsmittel zu Hülfe genommen hat. Der Athem wird vielen so kurz, daß sie zurück gehen müssen, ehe sie einmal bis an die Herzgrube in das Wasser gekommen sind. Deswegen ist es auch höchst unbedachtsam, allen und jeden ein solches unvorsichtiges kaltes Baden anzurathen. Wer schwache Lungen und geschwächte Gefäße im Kopfe hat, kann die Stärkung seines übrigen Körpers theuer bezahlen.

Wie geht es aber bey dem Spritzbade? Der Kopf und die Brust sind gerade diejenigen Theile, die den ersten Eindruck des kalten Wassers empfinden. Die edelsten Eingeweide werden also wider den Andrang des Bluts gesichert. Also ist hier bey weitem die Gefahr nicht, die sonst statt findet; und man kann das Spritzbad bey Personen anwenden, denen das gewöhnliche kalte Baden gefährlich wäre.

Noch mehr. Zwischen der Berührung, die in dem gewöhnlichen kalten Bade, und der die im Spritzbade auf den Körper wirkt, ist ein gewaltiger Unterschied. In dem erstern gereicht der schwere Druck, den die Last des Wassers zuwegebringt, mehr zum Schaden als zum Nutzen.

Der

Der freye Umlauf des Bluts in den berührten Theilen wird dadurch gehindert, wenigstens auf eine Zeitlang. Dies arbeitet dem Hauptzweck des Mittels, der Belebung und Stärkung entgegen; denn kann man sich wohl diese ohne freyen Einfluß des rothen und des unsichtbaren Lebensstromes denken?

Im Spritzbade aber giebt es keinen solchen Druck. Das kalte Wasser wirkt nicht mit seiner ganzen Masse und seinem ganzen Gewicht, sondern nur mit einzelnen Tropfen, deren Fall und Anprallung viel kräftiger und weniger beschwerlich ist, als jener Druck.

Man rechne nun hiezu noch den Vortheil, daß man das Spritzbad nach Erforderniß der Umstände einrichten kann.

Man kann es lau und kalt und eiskalt machen, unendlich, unaussprechlich leichter als bey einem ganzen Bade thunlich ist.

Man kann es leiten, wohin man will, man kann damit machen was man will, ein lokales, ein doppelt lokales, ein einseitiges, ein allgemeines; alles mit einer Bequemlichkeit, die bey einem gewöhnlichen kalten Bade unmöglich ist.

Man kann es schwach und stark, leicht und nachdrücklich, ja ich möchte sagen, gelinde und drastisch machen, wie vorhin gezeigt worden.

Wer also nicht für das alte und einmal akkreditirte blindlings eingenommen ist, wer die Simplicität liebt, und wer meinen gewiß nicht bey den Haaren herbey geholten Gründen Beyfall giebt, der wird das Spritzbad, wenn er es nicht schon kennt, bey der ersten Gelegenheit eines Versuchs würdigen.

Und vielleicht bin ich so glücklich, daß ich Leserinnen habe, die sich dieses Unterrichts bedienen, um schwächlichen Freundinnen, zumal deren Gesundheit durch etwas gelitten hat, das ich hier nicht nennen darf, wieder zu einer dauerhaften Gesundheit zu helfen.

Nur muß ich in solchem Falle erinnern, daß ein gewisser monatlicher Vorfall in dem Mittel einen Stillstand macht. Sobald selbiger bemerkt wird, hört man mit dem Spritzbade auf, bis daß er gänzlich vorüber ist.

Daß die frühe Morgenstunde, gleich nach dem Aufstehen die bequemste Zeit sey, so wohl in Rücksicht auf Gesundheit als auf häusliche und andere Nebenumstände.

Etwas für Damen, ihre Zähne betreffend.

Nichts kann ein schönes Gesicht mehr verunzieren, als häßliche Zähne. Wenigstens ist es eine höchst unangenehme Ueberraschung, wenn wir uns in dem Beschauen eines Kirschenmundes wonniglich verlieren, und dann dieser Kirschenmund sich aufthut, und uns den widerlichen Anblick von abgebrochenen, einzeln stehenden, schiefen, doppeltgewachsenen, gelben, schwarzen, in Weinstein eingefaßten oder ausgefressenen Zähnen aufdeckt oder gar einen übelriechenden Duft aushaucht.

Ein solcher Fehler macht nicht nur einen höchst anstößigen Kontrast mit den Rosen und Lilien, die umher blühen, sondern er schadet zuweilen auch der Sprache und der Anmuth eines Frauenzimmers, und erweckt kein günstiges Vorurtheil für ihre Reinlichkeit.

Wenn aber ein junges Mädchen sich ihrer schlechten Zähne und der Wirkung, die sie auf das andere Geschlecht, ja auf ihr eigenes machen können, bewußt ist; wenn sie sich nicht verheelt, wie wie viele Anbeter dadurch können verscheucht, und wie viel Spott dadurch kann veranlaßt werden; und wenn sie nicht Verstand genug hat, sich über Anbeter, die nur auf das Aeußerliche sehen, und Spötterinnen, die entweder aus Neid oder aus

Bosheit tadeln, wegzusetzen; so wird sie auf einen andern Fehler verfallen, der das Uebel noch vielmehr verschlimmert, und ihr um desto mehr zum Nachtheil gereicht, weil man ihn ganz auf ihre Rechnung setzen muß.

Sie wird sich bemühen, den Anblick ihrer Zähne so viel als möglich zu verstecken. Darüber wird sie sich allerley Grimassen angewöhnen; wird einen kleinen Mund machen, wird sich beym Reden und Lachen sichtbare Gewalt anthun, wird wegen eines Gezieres und einer Pruderie, die ihr wahrer Fehler doch nicht ist, lächerlich, und zumal auch, wegen der dabey gezwungenen und unverständlichen Sprache, unangenehm werden.

Wollten solche Frauenzimmer dies doch bey Zeiten einsehen! Wollten sie doch begreifen, daß das gar zu geflissene Verbergen eines Fehlers allemal eben so schlimm als der Fehler selbst ist! Wollten sie sich doch erinnern, daß Ungezwungenheit einer von den größten Reizen beyder Geschlechter ist, und daß das ihrige theils in körperlichen Schönheiten, theils in erworbenen Gaben, hauptsächlich aber in Betragen und Aufführung unendlich viele Hülfsquellen hat, kleine Mängel wieder gut zu machen, ja dem Auge, dem sie ganz blos gestellt sind, zu entziehen! Ein schöner Wuchs, schöne Augen u. s. w. ja wohlgebildete und gesunde Glieder sind nicht das Loos eines jeden Mädchens; aber etwas, das schöner ist als die

Schönheit

Schönheit selbst, und ohne das der größte Reiz seine Wirkung verliert, kann immer ihr Loos seyn: Ungezwungenheit und weibliche Tugend.

Was lehrt die tägliche Erfahrung? Die alles besiegende regelmäßige, vollkommene Schöne wird von Anbetern umringt, besungen, beseufzt — und bleibt unverheyrathet, wenn das Geld sie nicht verheyrathet. Die unansehnliche, die pockennarbichte, die schielende, die verwachsene, aber dabey sittsame, häusliche, grundgute, findet keine Anbeter, aber einen Mann. Engelschön küßt sich besser, aber mit engelgut lebt sichs besser.

Um aber wieder auf die Zähne zu kommen, so ist es traurig, daß deren meiste Fehler entweder unser eignes Werk, oder Denkmäler sorgloser Erziehung oder Strafen eines unvorsichtigen Zutrauens auf unwissende und betrügerische Zahnärzte sind.

Wie weit die Niederträchtigkeit dieser gewinnsüchtigen Marktschreyer gehen kann, lehrt folgende Geschichte, die sich vor einem Jahre wirklich zugetragen hat.

Ein Paar Brüder, die als Zahn- und Augenärzte herumreisen, fanden zu — eine sehr reiche Frau, die sie wegen ihrer größtentheils abgebrochenen Zähne zu Rathe zog. Ein anderer reicher Mann an dem Orte, der dieser Dame nicht gut

war,

war, wußte die Zahnärzte zu gewinnen, daß sie ihr einbildeten, sie wollten ihr ein ganz neues Gebiß einsetzen, wenn sie sich erst die unbrauchbaren Stummeln würde haben ausziehen lassen. Zu dem Letztern bequemte sie sich gerne, in Erwartung des Erstern. Allein, als die Betrüger sie nun völlig zahnlos gemacht hatten, begaben sie sich heimlich weg, und ließen die Dame, unfähig zum Käuen und mit zusammengefallenen Kinnladen, als einen Gegenstand der Spottsucht zurück. — Man war so glücklich, die beiden irrenden Ritter in einer großen Stadt anzutreffen. Sie baten um Verzeihung, versprachen alles wieder gut zu machen, nahmen von neuem das Maaß zu einem vollständigen Dentier, — und liefen abermal davon. Jetzt hat sie das Misvergnügen, weder Zähne noch Genugthuung erhalten zu haben, da doch beydes in ihrer Macht gewesen war.

Doch der gewöhnlichste Schaden, den diese Störger anrichten, und wofür man sie mit Freuden bezahlt, ist das sogenannte Reinmachen oder Putzen der Zähne.

Es ist unbegreiflich, daß es noch immer eine Menge von Leuten, sogar Standespersonen giebt, die sich von diesem so offenbar nachtheiligen Bearbeiten der Zähne Nutzen versprechen können. Man muß doch wahrhaftig nicht viel Einsicht haben, oder nicht viel Ueberlegung brauchen, wenn

man

man den Versicherungen der Zahnputzer und Zahnpulverkrämer so gerade weg glaubt, und sich ihre schönen Raritäten anschwatzen läßt.

Viele kenne ich, die es die Zeit ihres Lebens bereuen, daß sie sich haben die Zähne putzen, oder zum Gebrauch solcher Pulver verleiten lassen. Lose, wackelnde, oder ihres Schmelzes beraubte Zähne sind die Folgen einer solchen Künsteley.

Mancher hat vielen sogenannten Weinstein an den Zähnen. Dieser sollte nun freilich nicht da seyn; er verunstaltet das Innere des Mundes gewaltig. Aber um ihn wegzuschaffen, muß man die größte Vorsicht anwenden, wenn man nicht noch mehr Schaden thun will.

Wenn des Weinsteins so viel ist, daß er wie ein Mörtel zwischen zween Zähnen steckt, so wird das Wegstoßen desselben nur dazu dienen, daß der seines widernatürlichen Ansatzes beraubte Zahn auch seines Halts beraubt, und also von dem wiederholten Anstoß der Zunge, Lippen und Speisen erschüttert und los gemacht wird.

Eben dies ist der Fall, wenn der Weinstein das Zahnfleisch von der Wurzel des Zahns weggedrängt hat. Wenn in diesem Fall jener Ansatz abgestoßen wird, so wird der Zahn wackelnd werden müssen. Denn das, was seine Verbindung mit dem Zahnfleisch, folglich eins von seinen natür-

natür-

türlichen Befestigungsmitteln aufhob, der zunehmende Anschuß des Weinsteins, ersetzte doch zu gleicher Zeit einigermaaßen den Mangel der natürlichen Befestigung durch eine widernatürliche: der Weinstein verkittete ihn mit den Nachbarn. Geht dieser fort, so können die Nachbarn ihn nicht mehr halten: er soll seine ganze Festigkeit nun von Zahnhöle und Zahnfleisch haben; dies letztere ist aber nicht mehr im Stande ihn zu halten. Denn die Nath, womit es an ihn gleichsam war angeheftet worden, hatte der Weinstein weggeschoben: und ist diese Nath einmal mechanisch verrückt worden, so bringt nichts sie wieder zu recht. Da, wo der Weinstein gesessen hat, ist der Zahn einer Wiedervereinigung mit dem Zahnfleisch, einer gegenseitigen Aufnahme der Fäserchen und Aederchen von diesem auf immer unfähig.

Daß feste Zähne los und wackelnd, und doch nachher wieder fest werden können, das ist unläugbar. Aber dann ist der Grund ihres Wackelns keine solche Abtrennung des Zahnfleisches, sondern Entzündung, Speichelfluß, Scharbock, auch wohl äußerliche, erst vor ganz kurzem erlittene Gewalt: der Zahn hat noch nicht diejenige Veränderung erlitten, die man nach dem dauerhaften Ankleben des Weinsteins wahrnimmt.

„Aber diesen Weinstein kann man doch nicht behalten. Es sieht gar zu häßlich aus.“

Freilich.

Freilich. Er muß weggenommen werden; aber nicht auf einmal und mit einem Brecheisen; sondern langsam muß man ihn schaben, so daß soviel, als zur Füllung eines Zwischenraums und zur Seitenstützung des Zahns nothwendig ist, sitzen bleibt.

Dies Schaben geschicht am besten mit einem breit abgeschnittenen scharfen Federkiel, als welcher die Glasur des Zahns nicht angreifen kann, wie bey dem Gebrauch des Stahls oder des Glases wohl möglich wäre.

Was wird aber der Zahnarzt thun, der den Weinstein weggebrochen und dadurch den Zahn los und wackelnd gemacht hat? Er wird dem Kranken anziehende und befestigende Tropfen und Pulver zum Bürsten geben, und ihn mit Versicherungen des besten Erfolgs hinhalten, bis daß — er davon wischen kann.

Allerdings kömmt dieser Fehler, nemlich der Weinstein, weit häufiger bey Mannspersonen vor, als bey dem schönen Geschlecht; es kann aber immer seinen Nutzen haben, daß er gerügt wird. Hat der Leser eben keine Freundinn, der mit der obigen Warnung gedient seyn mögte, so hat er doch wohl einen Freund, der in dem traurigen Fall ist, daß sich Weinstein an seinen Zähnen sammlet und der also Gefahr läuft, einem solchen Steinbrecher in die Hände zu fallen.

Das

Das beste, was man thun kann, ist: die Zähne bey Zeiten so rein zu halten, und gewisse Speisen und Getränke, die seine Erzeugung begünstigen, so wachsam zu vermeiden, daß es zu keiner Ansammlung kommen kann.

Diese Vorbeugung kann aber gar zu leicht zu einem andern nicht viel weniger schädlichen Fehler verleiten. Man kann von dem Zahnputzen zu viel machen, oder gar einem Zahnarzt seine Zähne zum Reinmachen anvertrauen.

Was die reinigenden Pulver, Tinkturen, Latwergen und so weiter anbetrifft, so verwerfe ich alle diejenigen, die als Geheimnisse verkauft werden, von dem Opiat de M. l'Abbé Roselli, dessen sich hohe Personen bedienen, bis zu der elenden Mischung, die ein ordentlicher Störger auf Jahrmärkten und Kirmessen verkauft, samt und sonders, als Dinge, die entweder des Kredits, den sie haben, nicht wehrt, nicht das Mindeste besser als die bekannten einfachen Zahnpulver sind, oder die gar vermöge ihrer Bestandtheile Schaden thun müssen.

Um diesen wichtigen Punkt in sein rechtes Licht zu setzen, bitte ich den Leser zu betrachten, daß ein Mittel, das zur Reinigung der Zähne dienen soll, diesen Dienst entweder chemisch, das ist durch Auflösung und Wegschmelzung, oder mecha-

nisch,

nisch, durch Abtrennung des Fremden und Unreinen thun soll.

Wenn von der chemischen Wirkung, dem Auflösen und Wegschmelzen des Fremden die Rede ist, so versteht man unter diesem Fremden entweder das Schleimichte, Fettichte, das den Zähnen anklebt, oder den Weinstein, der sich an ihnen erzeuget.

Zur Auflösung, Wegschmelzung und Abspülung des Erstern ist reines Wasser, allenfalls mit etwas sehr weniges Küchensalz geschärft, hinlänglich. Weder eine Säure noch ein Laugensalz sind dazu nöthig.

Freilich greift ein Laugensalz besser an, beizt das Unreine recht weg, und erregt einen Zufluß der Feuchtigkeiten, der sowohl dem Auflösen als dem Wegspülen zu statten kömmt. Aber das Laugensalz schadet dem Zahnfleisch und vielleicht den Zähnen selbst. In jenem erregt es eine Art von Scharbock, wenn es wiederhohlt gebraucht wird.

Von dem Weinsteinrahm oder andern Säuren Gebrauch zu machen, ist wegen der Zähne selbst äußerst unsicher. Denn diese werden davon angegriffen und ihres Schmelzes beraubt, folglich gar bald verderbt.

Was den Weinstein an den Zähnen anbelangt, so gilt hier das eben erst gesagte. Dasselbige

Mittel was zur Auflösung des Weinsteins dient, greift auch den Schmelz der Zähne an, und thut also eben so viel ja mehr Schaden als Nutzen.

Das Mißfärbichte an den Zähnen kennen wir nicht genug, um bestimmen zu können, was für ein chemisches Mittel der Tilgung desselben angemessen wäre, wenn auch diese Tilgung sich thun liesse, und nach Gefallen so moderirt werden könnte, daß dem unverderbten Theil des Zahns selbst kein Schaden geschähe.

Alle Reinigung der Zähne, die sicher ist, und Uebel nicht Aerger macht, muß entweder nur durch das oben erwähnte reine oder gesalzene Wasser, oder durch mechanische Hülfe bewirkt werden. Diese letztere thut überhaupt das Meiste.

Mechanisch reinigt man die Zähne wenn man das Anklebende abspült, abreibt, abbürstet, abstochert oder abfeilt.

Dazu räth man theils allerley Zahnpulver, theils auch die sogenannten Zahntinkturen und ausserdem Bürsten, Schwämme, Zahnstocher und Feilen.

Von den Tinkturen wiederhohle ich noch einmal, daß man ihnen ganz und gar nicht trauen kann, wenn ihre Bestandtheile geheim gehalten werden. Einige enthalten mineralische Säuren,

ei-

einen wahren Gift der Zähne. Andere sind reich an würzhaften Sachen und schaden dadurch dem Kopf, geben einen heimlichen Anlaß zu Wallungen u. s. w.

Die Pulver bestehen gerne aus Bimsstein, Weinsteincrystallen und andern höchstverdächtigen Ingredienzen, die entweder eine chemische oder eine mechanische Schärfe besitzen, und also dem Schmelz nicht weniger als dem schadhaften Theile des Zahns, zumal mit Hülfe eines plumpen Reibens nachtheilig seyn müssen.

Das einfachste Zahnpulver, das zum Einsaugen und Wegfegen des Klebrichten, und zum Abstossen des steinichten geschickt genug ist, und dessen sich viele Personen mit dem größten Nutzen bedient haben, ist nicht ganz schwarzgebrannte und dann gepülverte Brodrinde.

Eben so gut und noch wohl etwas besser ist mäßig fein gepülverte Fieberrinde, zumal wenn man die neue rothe Art haben kann. Sie stärkt zugleich das Zahnfleisch ohne zu erhitzen, wie würzhafte Dinge thun, und sie enthält kein entwickeltes Laugensalz als die Brodrinde, wenn diese zuviel gebrannt ist.

Diese Pulver bleiben nicht so leicht in den Zwischenräumen stecken, als die von einigen gerühmten feingestossenen Muschelschalen, haben auch nicht die mechanische Schärfe, die diese haben.

Wenn man statt der Fieberrinde den Kalmus nehmen will, den der Kurkölnische Leibarzt Hoffmann neulich so sehr wider den Scharbock und die daraus entstehende Zahnverderbniß gerühmt hat, so habe ich nichts dawider. Nur kann ich ihn aus eigner Erfahrung nicht loben.

Zum Abreiben der Zähne sollte man niemals Bürsten oder Schwämme brauchen, sondern den Zeigefinger. Denn dieser ist zu weich und fühlt selbst jede übermäßige Gewalt zu lebhaft, um Schaden zu thun. Bürsten und Schwämme hingegen fahren und fiedeln auf das Zahnfleisch los und lösen es allmälich von den Zähnen, wenn man im geringsten plump zu Werke geht.

Ein Zahnstocher von weichem Holz oder Federkiel ist geschickt genug die Zwischenräume rein zu halten.

Reines Wasser ist, wie gesagt, das beste Spülmittel bey solchem Reinigen.

Das mag genug seyn, den Leser für das gar zu geflissentliche Reinigen und Putzen der Zähne zu warnen, und ihnen die geheimen Zahnärztneyen, auch Bürsten und Schwämme, und vor allen Dingen die Handanlegung umherreisender Zahnärzte verdächtig zu machen.

Von dem Schaden, den diese Herren mit ihrem Feilen anrichten, wollen wir ein andermal reden.

Izt

Izt sey es mir erlaubt, noch eine Erinnerung beyzufügen.

Das bloße Putzen und Reinigen des Mundes ist allein nicht hinlänglich, der Erzeugung des Weinsteins und der Verderbniß der Zähne selbst vorzubeugen. Die Quelle beyder Uebel liegt nicht im Munde, sondern im Magen und in den Säften. Die Erklärung und die Beweise dieses Satzes versparen wir bis zu einer andern Gelegenheit. Genug, daß man Fehler in der Diät aufsuchen und heben, ja den ganzen Gesundheitszustand in Betrachtung ziehen muß, wenn man die Quelle des Weinsteins und der Zahnverderbniß stopfen will.

Davon reden aber die Zahnärzte niemals. Sie empfehlen ihre Kunst und ihre Arztneyen: und verbürgen sich für den erwünschtesten Erfolg.

Man sieht also auch hieraus, wie übel man thut, wenn man sein Gebiß solchen Leuten anvertrauet, die nicht nur durch das, was sie thun, Schaden anrichten, sondern auch durch Unterlassung dessen, was ihnen zu statten kommen würde, ihrem eignen Versprechen entgegen arbeiten, und den Schaden vergrößern.

Izt gehen wir zu einem andern Fehler, der dem Auge des Anschauenden nicht widerlicher seyn kann, als er der Person selbst, die ihn hat, lästig ist. Dies sind schief gewachsene Zähne.

Daran ist fast allemal nichts anders Schuld als die Nachläßigkeit einer Mutter oder anderer Pfleger, die sich nicht um die zweyte Zähnung bekümmert und gehörige Sorge getragen haben, daß die ausgedienten Zähne aus dem Wege geräumt worden.

Ich habe einen jungen Herrn gesehen, der in einer gewissen öffentlichen Erziehungsanstalt von der moralischen Seite recht gut mochte kultivirt worden seyn, von der physischen aber solchergestalt war vernachläßigt worden, daß er wegen verschiedener halb weggefaulten Zähne, die er von — mit nach Kopenhagen brachte, ein angekommenes Zahnfleisch und einen übeln Geruch aus dem Munde hatte, und Gefahr lief, eine Reihe von spanischen Reutern, nemlich wechselsweise aus- und einwärts stehenden Zähnen zu bekommen.

Ein höchstliebenswürdiges Mädchen hatte das nemliche Schicksal gehabt. Ihre Zähne saßen so wie eben gesagt worden. Die Zunge war nicht nur vieleckigt, sondern auch von den öftern Beschädigungen zerhackt und vernarbt. Sie hatte eine schwere unverständliche Sprache. Bey jedem Lächeln zog sie den Mund in Falten zusammen, als ihren Nähbeutel: und wenn sie aß, sah man sie so mühselig und ängstlich käuen, als wenn sie etwas ekelichtes im Munde hätte, das sie nicht hinunterbringen könnte, und auszuspeyen sich schämte.

Die-

Dieser Fehler würde eins der schönsten Frauenzimmer auf Erden höchst widerlich gemacht haben, wenn nicht außer den entzückenden Reizen, die den unglücklichen innern Mund umstrahlten, noch eine unaussprechliche Holdseligkeit, die sich über ihre ganze Person verbreitete, eine Sittsamkeit, die jedermann Hochachtung und Zuneigung einflößte, und ein vortrefliches Gemüth, das sie fast anbetenswürdig machte, nicht jede Empfindung, die der Anblick ihrer schlechten Zähne hätte erregen können, erstickt, und diesen Fehler selbst dem Auge urstraks entzogen hätte. Sie blieb allemal ein Engel, wiewohl ein Engel mit häßlichen Zähnen.

Und wer war daran Schuld? Ein Teufel, eins von den bösen Wesen, die so viel Unheil anstiften, das man nicht gleich entdecken, gleich an ihnen rächen kann, die so manche herrliche, himmlische Anlage im Keime verderben; die so manche Heuchlerinn und Tuckmäuserinn bilden, wo die Natur eine freye Grazie hatte schenken wollen; die erst die Kinder ihrer Wohlthäter und nachgehends einen betrogenen Ehemann quälen; mit einem Worte, eine Französinn aus der Schweiz.

Eine von diesen Scheinheiligen, mit einem Mon Dieu & Seigneur im Munde und mit dem Satan im Herzen, ein von Neid und Bosheit erzeugter, von Groll und Geiz genährter, Gift und Galle brütender Engel des Lichts hatte Vergnügen

dar-

daran gefunden, in einer Sammlung von Vollkommenheiten diesen Kontrast stehen zu lassen.

Qu' est- ce que cela vous fait? pflegte sie zu der darüber seufzenden jungen Schönen zu sagen. Vous etes assez jolie sans avoir de belles dents. Croyez moi, cela est bon à beaucoup. Cela mortifie la vanité; cela fait manger avec décence; & cela empeche de babiller.

Einem andern hübschen jungen Mädchen habe ich einen Eckzahn vorne im Munde, der ganz schief saß, und die Unterlefze verwundete, wenn sie ihm nicht behutsam auswich, daß er wie ein Hauer hervortreten konnte, abbrechen müssen, weil das Ausziehen theils gar nicht thunlich, theils auch, wegen der davon zu befürchtenden großen Verwüstung im Munde, sehr bedenklich war.

Doch für diesmal genug von dieser Materie; im nächsten Bändchen werde ich mehr davon reden, wofern die Aufnahme des ersten so günstig ist, daß es zur Fortsetzung des Werks kommen kann.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Tode, Johann Clemens,

Der unterhaltende Arzt über Gesundheitspflege, Schönheit ...

Bd.: Bd. 1

Kopenhagen 1785

Bamberg, Staatsbibliothek -- Hyg.o.100(1#1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11699193-2
VD18 80098525-001